

UNIVERSITE DE PARIS — FACULTE DE DROIT

THESE DE DOCTORAT

L'Elevage en Tunisie

ETUDE AGRICOLE, ECONOMIQUE
ET LEGISLATIVE

Présentée et soutenue le 30 mai 1942, à 13 h. 30

PAR

Yves DELORME

JURY :

Président : M. MAUNIER, Professeur.

Suffragants : M. NOYELLE, Professeur; M. JAMES, Professeur.

PARIS
LES EDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN
158-160, RUE SAINT-JACQUES

1942



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'Elevage en Tunisie

ETUDE AGRICOLE, ECONOMIQUE
ET LEGISLATIVE

L'Elevage en Tunisie

YVES DELORME

Président - M. MAURICE DELORME

Secrétaire - M. MAURICE DELORME

LES ÉDITIONS MAURICE DELORME

10, rue de la Harpe, 10

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITE DE PARIS — FACULTE DE DROIT

THESE DE DOCTORAT

L'Elevage en Tunisie

ETUDE AGRICOLE, ECONOMIQUE
ET LEGISLATIVE

Présentée et soutenue le 30 mai 1942, à 13 h. 30

PAR

Yves DELORME

JURY :

Président : M. MAUNIER, Professeur.

Suffragants : M. NOYELLE, Professeur; M. JAMES, Professeur.

PARIS

LES EDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

158-160, RUE SAINT-JACQUES

1942

UNIVERSITE DE PARIS - FACULTE DE DROIT

THESE DE DOCTORAT

L'Elevage en Tunisie

ETUDE AGRICOLE, ECONOMIQUE
ET LEGISLATIVE



JURY :
Président : M. STANIER, Professeur.
Rapporteurs : M. NOYELLE, Professeur ; M. JAMES, Professeur.

PARIS
LES EDITIONS BOUAT-MONCHRESTIN
168 160, RUE SAINT-JACQUES

1913



INTRODUCTION

Au moment où les problèmes de ravitaillement, et notamment de ravitaillement en viande, sont si difficiles à résoudre, il est opportun d'étudier la situation de l'élevage dans un pays, qui n'a pas souffert directement de la guerre et dont la vie agricole et économique se poursuit à peu près normalement.

La Tunisie est le plus petit, mais non le moins intéressant des trois pays qui composent l'Afrique du Nord, placée sous l'influence française. On peut se demander dans quelle mesure le Protectorat, pays d'élevage, est capable, dès aujourd'hui ou dans un avenir prochain, de venir en aide à la Métropole, dont les troupeaux ont été décimés au cours des hostilités et pendant l'exode.

Dans son ouvrage récent sur « La situation agricole en France », M. Augé Laribé a nettement montré les lourdes pertes subies par le bétail français.

Avant de donner les premiers chiffres de statistique, faisons une remarque qui sera valable pour toute notre étude. Les chiffres seront arrondis systématiquement car la statistique, a-t-on pu dire à juste titre, n'est que « la technique des chiffres inexacts » ; ce n'est ni une science, ni un art.

Par ailleurs, la précision ressort du domaine de la comptabilité et non de celui de la statistique. Connaître

à une unité près la population animale d'un pays est impossible et, de plus, inutile.

Enfin, les chiffres ronds frappent davantage l'esprit et sont plus faciles à retenir.

Sous la réserve de ces observations, voici les résultats du recensement effectué en février 1941, et qui ont été comparés à ceux de la statistique de 1938, sans y comprendre pour l'une et l'autre année, les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle :

ESPÈCES	1941	Diminution par rapport à 1938
	<i>Têtes</i>	<i>Têtes</i>
Espèce chevaline	2.070.000	530.000
Espèce mulassière	90.000	45.000
Espèce asine	147.000	36.000
Espèce bovine	14.280.000	860.000
Espèce ovine	8.430.000	1.350.000
Espèce porcine	4.035.000	2.570.000

Les pertes ont été en fait, plus importantes encore qu'il n'apparaît dans ce tableau, car les existences de 1938 ont été évaluées au-dessous de la vérité. Les chiffres actuels font apparaître un changement dans la constitution des troupeaux, sur lequel il convient d'attirer l'attention. Ce sont les animaux adultes qui ont sensiblement diminué; dans nos effectifs annuels nous comptons quantité de jeunes animaux qui ne sont pas prêts pour la consommation.

La France a vécu en 1940-1941, non de ses revenus, mais sur son capital. Si cela continue il lui faudra des années, même en supposant le retour à des conditions

naturelles, exceptionnellement favorables, pour reconstituer les troupeaux diminués.

En Tunisie, les têtes de bétail, marque de richesse déjà chez les Romains, le sont encore chez les indigènes du Nord et du Sud. Toute une partie de la population a gardé encore la coutume ancestrale de la transhumance.

Sans développer, nous tracerons d'abord le cadre géographique et nous décrirons les principaux événements historiques qui se sont déroulés sur le sol tunisien.

Après ces considérations, nous étudierons les unes après les autres, les différentes espèces animales produites et entretenues actuellement dans la Régence. Dans cette partie, nécessairement descriptive, nous nous efforcerons de bien faire apparaître les différences de méthodes et de résultats qui existent entre l'élevage indigène et celui qui est entre les mains des Européens.

Le côté économique de la question apparaîtra avec notre seconde partie, consacrée au commerce des animaux et des divers produits bruts ou transformés qu'on en tire. Quelle est dans ce domaine, l'activité commerciale de la Tunisie? A quel régime douanier le trafic des animaux et de leurs produits est-il soumis? Quelles sont les exportations et les importations du Protectorat? D'où viennent les animaux et les marchandises importés, vers quels pays se font les expéditions? Comment ont varié leurs valeurs et leurs quantités? Autant de questions auxquelles nous répondrons avec les chiffres que les statistiques pourront nous offrir.

La troisième partie sera consacrée à l'étude de l'intervention de l'Etat en vue de la réglementation de l'élevage. Nous examinerons quelles sont les mesures

tendant à encourager les éleveurs, par exemple au moyen de primes ou de Foires-concours. Nous verrons aussi par quelles décisions les pouvoirs publics ont voulu protéger les troupeaux de la Régence contre les maladies contagieuses locales ou pouvant venir de l'extérieur.

Pour savoir enfin dans quel sens doit se faire l'orientation de l'élevage tunisien, le plus simple est de voir ce qui a été fait par certains agriculteurs français. Les efforts tentés sur le Domaine d'El Hafsia, et qui ont été couronnés de succès, peuvent être donnés en exemple. Nous ferons en appendice une petite monographie de cette exploitation.

L'élevage est une science ou au moins une technique, demandant une connaissance profonde des animaux et de leurs besoins, ainsi qu'une appréciation judicieuse du milieu dans lequel on est situé.

Nous commencerons donc par exposer les conditions générales de l'élevage en Tunisie, nous plaçant d'abord du point de vue géographique, traçant ensuite les grands événements historiques.

A) LE MILIEU NATUREL

Le climat et le sol sont les deux facteurs qui exercent l'action la plus puissante sur les possibilités agricoles et, par conséquent, sur la production et les moyens d'exploitation des animaux domestiques.

Les pâturages ont une extension et une variété qui dépendent étroitement de la température et du régime des pluies. Ainsi comprenons-nous que la répartition

des richesses végétales, comme celle des troupeaux, tiennent essentiellement à des causes climatiques.

Partie orientale de l'Afrique Française du Nord, la Tunisie en est aussi la plus orientalisée. A 900 kilomètres de Marseille avec sa double exposition maritime, ses vastes plaines qui bordent le rivage de Bizerte à la Tripolitaine, la Tunisie semble tourner le dos à l'Algérie et s'ouvrir surtout à l'Orient. Les villes de la côte qui, de Tunis à Gabès, égrènent leurs masses blanches le long du littoral évoquent fréquemment l'Orient. Les indigènes parlent tous un dialecte arabe, il n'y a pas (ou très peu) de berbérophones comme en Algérie et surtout au Maroc. La bourgeoisie, attachée aux traditions orientales, garde les yeux tournés vers le Levant.

Avec ses 125.000 kilomètres carrés, la Tunisie ne couvre qu'une surface égale au tiers de l'Algérie ou du Maroc, au quart de la France.

Le Relief

Les principaux traits du relief de la Tunisie sont l'étendue des plaines, l'orientation des montagnes, le développement du littoral et la prédominance des côtes basses.

La plus grande partie du sol tunisien est au-dessous de 400 mètres, les plaines côtières sont très rarement au-dessus de 100 mètres.

Dans le Nord, les chaînes de montagne s'abaissent vers l'Est; les montagnes de Kroumirie dépassent seules 1.000 mètres avec les hauteurs du Chambi, du

Serdj et du Zaghouan (1.296 mètres) qui forment la Dorsale tunisienne.

Le tracé des cours d'eau confirme la direction Nord-Est. Mais il y a une interpénétration des plaines et des montagnes qui complique l'ensemble du relief. Ces montagnes septentrionales seraient peu pénétrables sans les vallées des Oueds Et Tine et Djoumine et surtout sans les vastes plaines de la Medjerda. La plaine de la Dakhla est longtemps restée une dépression fermée qui recevait les eaux et les limons fertiles des oueds de la région. L'actuelle basse Medjerda, alors indépendante, faisant reculer ses ravinaux d'amont a fini par drainer à son profit les eaux de cette large cuvette.

Le long des côtes, de vastes plaines s'étalent formant le Sahel de Sousse à Gabès. Au sud de Gabès, enfin, la nature devient saharienne, non seulement par son climat, mais encore par son relief.

Le Climat

Placée dans la zone tempérée chaude, la Tunisie est caractérisée par des hivers doux et pluvieux et des étés chauds et très secs. Mais elle a aussi des relations avec le Sahara et l'extrême sud a un climat nettement désertique.

La direction des vents, combinés avec le relief, conditionnent le climat tunisien. En été, la Tunisie et l'Afrique du Nord en général, sont soumises au régime des hautes pressions sub-tropicales qui envahissent les pays méditerranéens. Les vents sont descendants et secs, le temps est très calme, la température est élevée. Dès oc-

tobre, les hautes pressions regagnent le sud et les pays méditerranéens sont soumis au régime plus irrégulier des vents d'ouest de l'Europe occidentale qui domineront jusqu'à la fin du printemps. Les dépressions barométriques et cyclones, qui traversent d'Ouest en Est l'Atlantique Nord, sont souvent attirés par les eaux tièdes de la Méditerranée. A leur arrivée, les cyclones entraînent dans leurs tourbillons des vents du Sud qui, venant du Sahara, sont chauds et secs (Sirocco). Puis, ils séjournent généralement sur le Golfe de Gênes amenant à la Tunisie des vents frais et fréquemment pluvieux d'entre Nord et Ouest.

Les températures sont très variables. De grandes différences locales sont dues au relief et à l'exposition par rapport à la mer. D'autre part, la température varie pour un même lieu avec la direction du vent ; les vents du Nord-Ouest et du Nord abaissent le thermomètre et sont souvent pluvieux en hiver, surtout au Nord de la Dorsale ; les vents d'Ouest sont très froids en hiver, les vents du Sud-Ouest et du Sud sont très chauds en été. C'est par Sirocco qu'on a observé les températures les plus élevées : 50° à Tunis et à El Djem, 53° à Ben-Gardane et à Gafsa.

Beaucoup plus encore que la température, la pluie a une importance considérable et on peut dire qu'elle règle la vie du pays. Le caractère dominant de la pluviosité est son irrégularité. Signalons d'abord l'absence à peu près totale de pluie durant les trois ou quatre mois d'été. Les plus grandes précipitations ont habituellement lieu en novembre et en janvier-février, alors que décembre est souvent peu mouillé.

Le nombre de jours de pluie est généralement très

faible, même pour les régions bien arrosées : il pleut en moyenne 103 jours par an à Bizerte, 79 à Tunis, 76 à Maktar, 65 à Sousse et seulement 45 à Sfax et à Kairouan ; 40 à Gafsa, 25 à Tozeur. Mais ces chiffres sont encore des moyennes. C'est par heures qu'il faudrait compter pour marquer le caractère torrentiel des précipitations, notamment dans le Sud. Presque toute l'eau des violents orages de fin d'été ou du printemps ruisselle et se perd dans les oueds qui grossissent brusquement, provoquant parfois des inondations. On cite le cas de 201 m/m tombés en un jour à Moghrane et 154 m/m dans la région de Sousse.

Il y a une grande variation de la pluviométrie d'une année à l'autre. Cette irrégularité est considérée comme si normale que, dans la préparation du budget de ce pays essentiellement agricole, les évaluations des recettes sont faites « d'après la moyenne des recettes des cinq derniers exercices réglés, déduction faite de l'année la plus forte et de l'année la plus faible » (Décret du 12 mai 1905).

La Tunisie est bien le pays des vaches grasses et des vaches maigres. On peut dire sans exagération (et cela d'autant plus qu'on va vers le Sud), que le bonheur ou le malheur des gens dépend de quelques millimètres d'eau. S'il ne pleut pas assez en automne, le grain germe mal et l'herbe des pâturages ne pousse pas ; s'il ne pleut pas au printemps, l'épi ne peut pas se former. Le proverbe arabe dit : « La pluie de mars est de l'or pur ». Ce ne sont pas seulement les agriculteurs qui s'inquiètent du temps : si l'année est mauvaise, il n'y a pas d'argent et l'on n'achète pas, c'est tout le commerce qui s'en ressent. Le marchand d'étoffes, l'épicier ou le phar-

macien manquent de clientèle. Si, au contraire, il a bien plu, si la terre généreuse apporte de bonnes récoltes de grains et d'olives, si les troupeaux sont gras, l'argent circule partout et tout le monde est optimiste. L'homme d'affaires tout comme le cultivateur consulte le ciel avec intérêt, ce n'est rien comprendre à la vie de la Tunisie que de ne pas tenir compte de cet élément essentiel et variable : la pluie.

D'après ces considérations, voici quelles sont les régions de la Tunisie les plus favorables à l'élevage :

Dans la Tunisie du Nord, la Kroumirie est une admirable province forestière où les chênes-liège forment de magnifiques futaies avec les chênes Zéus; les plaines de la Medjerda, accessibles à l'irrigation, sont déjà de bonnes terres à céréales et à fourrages.

La Tunisie du Nord-Est, au climat tempéré et assez humide, bien irriguée par des oueds et des moulins à vent qui amènent à la surface les eaux souterraines, se prête à toutes les cultures et à l'élevage.

Dans les régions plus ou moins élevées de la Tunisie centrale, on rencontre des forêts de pins d'Alep, quelques terres à céréales, de bons pâturages pour les bœufs, les chevaux et les mulets. Vers le Sud s'étendent des terres à broussailles et à diss, propices à l'élevage des moutons et des chameaux.

Le Sahel est surtout une région de cultures arborescentes; on y élève aussi des ânes et des moutons.

B) APERÇU HISTORIQUE

Pour bien comprendre les caractères très divers des

différentes populations de Tunisie, les variétés et les mélanges que peuvent présenter les races animales, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'histoire du pays.

On connaît mal l'histoire primitive des populations berbères. Les fouilles des environs de Gafsa montrent que dans la steppe les habitants de l'âge de la pierre taillée (paléolithique) ont vécu nombreux. La civilisation néolithique (âge de la pierre polie) a fourni des restes intéressants dans l'extrême Sud tunisien.

Les Phéniciens en Afrique

Lorsque les Phéniciens débarquèrent dans le pays, ils trouvèrent des populations vivant de la chasse et surtout de l'élevage. Dès le ^{xii}^e siècle avant notre ère, les marins et commerçants phéniciens établirent des comptoirs sur les côtes tunisiennes.

Carthage a été fondée par des Tyriens, sous la conduite de Didon, vers 814 av. J.-C. Par sa position géographique, elle devint vite la capitale et la plus grande puissance maritime d'occident. Les Phéniciens surent apprendre aux indigènes la culture de l'olivier et de la vigne, les céréales se développèrent, de même que l'élevage des chevaux et des moutons, mais en restant aux mains des indigènes.

La Tunisie romaine

Carthage vaincue (146 av. J.-C.) durant plus de trois

siècles, la domination romaine a donné à la Tunisie une prospérité jusqu'alors inconnue.

La paix romaine permit aux indigènes de cultiver, vendre et acheter au dehors. Les céréales couvrirent d'immenses étendues, l'olivier transforma la physionomie des plaines du Sahel. Les troupeaux de moutons et de bœufs restèrent nombreux, mais l'extension des cultures se fit un peu aux dépens de l'élevage.

Epoque vandale

Après la décadence de l'Afrique romaine (iv^e siècle), la domination militaire des Vandales maintint le cadre de l'administration romaine, sans empêcher la ruine de la noblesse et de l'église. Les terres furent livrées à la nonchalance des guerriers. Bélisaire, général de l'Empereur Justinien, put reconquérir cette terre lointaine et redonner un renouveau aux terres restituées aux nobles et à l'église. Cette prospérité suffit à exciter la convoitise des conquérants arabes.

La Tunisie musulmane

En 644, une attaque arabe contre l'Ifrikia, n'aboutit pas, mais en 665, une expédition au Maghreb fut confiée à Moawia ben Hodeïj qui attaqua avec succès le patrice Nicéphore, près du Kairouan actuel. D'autres expéditions suivirent dont la principale fut commandée par Okba ben Nafi qui arriva à réduire la résistance grecque et berbère. Okba, devenu gouverneur de l'Ifrikia, fonda

une ville musulmane à qui il donna le nom de Kairouan, dont l'influence s'étendit considérablement.

En 696, Hassan ben Eln Nôman, attaqué par la reine Berbère El Kaena, fut d'abord mis en déroute, puis fut vainqueur à Ksar el Kaena (El Djem actuel). Après une succession de royaumes berbères indépendants et instables, Tunis, sous les Hafsides, devint métropole et ville sainte, fréquentée par les voyageurs, les pèlerins et les savants. Province turque depuis 1574, la Tunisie fut gouvernée par des Deys ou par des Beys. Ces différents souverains s'efforcèrent de reprendre l'œuvre de restauration ébauchée par les Hafsides, mais leur influence est restée assez localisée dans l'espace comme dans le temps.

Avec le Protectorat français, commence pour la Tunisie une période nouvelle. Grâce à une administration régulière, grâce au calme et à l'ordre, le pays va connaître une prospérité sans cesse croissante et voir son économie se transformer et devenir moderne.

Pour notre étude, quelques points sont à retenir de cet examen rapide de l'histoire de la Tunisie :

1° La Race humaine, dite Berbère, a une origine peu connue.

2° L'origine des populations animales est obscure, plus encore que celle des humains. Les âges paléolithique et néolithique ne fournissent que des documents rares et incomplets.

3° Les Berbères, incapables de se constituer en nation furent soumis, de l'époque phénicienne à notre établissement, à neuf invasions successives.

De ces apports constants, venus d'Arabie ou d'Europe, il en est résulté des croisements complexes, qui ont affecté les espèces domestiques autochtones ou importées.

PREMIERE PARTIE

SITUATION DE L'ELEVAGE EN TUNISIE

Sans doute frappés par l'aspect pitoyable des animaux indigènes, les colons ont dit et répété depuis le début de l'occupation jusqu'à une époque récente, que la Tunisie n'était pas un pays d'élevage, qu'il était préférable de s'adonner à la culture du blé et de la vigne. Cette manière de voir est erronée. Dans un pays agricole comme la Tunisie, l'élevage tient une place importante.

Sur les 6 millions de têtes de bétail adulte que compte la Régence, la presque totalité (5.700.000) se trouve entre les mains des pasteurs tunisiens, qui en sont les principaux producteurs. Or, pour les indigènes, le bétail est un capital de réserve auquel ils ne touchent que contraints par la nécessité, mais qu'ils sont malhabiles à faire fructifier, car, insoucians et fatalistes, ils s'en remettent à l'intervention divine pour le protéger et le multiplier.

Les animaux livrés ainsi à eux-mêmes, consomment uniquement ce que la nature leur offre : au printemps,

c'est souvent l'opulence; en été, lorsque les herbes sont rôties par le soleil, c'est la famine. Affaiblis par les privations prolongées, subissant la rigueur des intempéries contre lesquelles jamais aucun abri ne les protège, ils ne résistent plus ni au froid humide de l'hiver, ni aux maladies infectieuses et parasitaires qui les assailent et ils succombent en masse.

Dans les années de sécheresse exceptionnelle le troupeau décroît en quelques mois du quart, du tiers ou même de la moitié et il lui faut ensuite une longue période d'abondance pour se reconstituer. En dépit de ces conditions défavorables, le cheptel de la Tunisie est loin de rester stationnaire : la courbe de ses effectifs, sauf quelques chutes passagères, est d'allure régulièrement ascendante, au moins pour les espèces dont l'exploitation se révèle malgré tout avantageuse, en raison des débouchés offerts à leurs produits : le mouton, le porc, le mulet, le cheval.

Quelques chiffres mettent ce point en évidence.

Les voici :

CLASSIFICATION	1905	1910	1915	1925	1931	1933	1936
Chevaux ..	32.000	37.000	32.000	72.000	94.000	105.000	118.000
Mulets et ânes ...	90.000	100.000	99.000	150.000	210.000	240.000	240.000
Bœufs ...	180.000	170.000	270.000	369.000	448.000	545.000	538.000
Moutons ..	765.000	615.000	1.110.000	1.328.000	1.942.000	3.075.000	3.530.000
Chèvres ..	370.000	335.000	500.000	850.000	1.670.000	1.835.000	1.910.000
Porcs	15.000	8.000	12.000	20.000	23.000	21.000	29.000
Chameaux..	115.000	110.000	112.000	118.000	148.000	180.000	167.000

Il est intéressant de calculer le rapport du bétail à la population humaine. Celle-ci était :

En 1936 : de 2.500.000 habitants.

En 1940 : de 2.700.000 »

Rapport du bétail à la population

CLASSIFICATION	NOMBRE D'ANIMAUX PAR 1.000 HABITANTS	
	Evaluation la plus proche de 1905	Evaluation la plus proche de 1936
Espèce chevaline	17	47
— bovine	93	215
— ovine	421	1.400
— caprine	245	760
— cameline	69	66
— porcine	9	11

Nous étudierons, dans un premier chapitre, la physiologie générale présentée par l'exploitation de chacune des diverses espèces animales élevées en Tunisie.

Dans un second chapitre, nous dirons comment la Tunisie, profitant des exemples de l'Algérie, a su créer un service de l'élevage et des établissements spécialisés qui veillent à la bonne marche des choses, réglementant à bon escient, les entrées et les sorties.

CHAPITRE I"

Les différentes espèces d'animaux domestiques de Tunisie

Malgré l'inégale importance des différentes espèces animales, une section sera consacrée à chacune d'elles.

SECTION I. — ESPÈCE CHEVALINE

Sur les 118.000 chevaux que compte la Tunisie, plus de 109.000 se trouvent chez les indigènes qui en sont les principaux éleveurs.

I. — Régions d'élevage du cheval en Tunisie

La population chevaline est inégalement répartie sur le territoire de la Régence. Elle se localise en un certain nombre de centres de production parmi lesquels on peut citer :

Dans la Région de l'Ouest : les centres de Thala, Tadjerouine, Ebba-Ksour et le Sers.

Dans la Région du Centre : Kairouan, Sidi-Bou-Zid et Maknassy.

Dans la Région du Sud : El-Hamma, la Tribu des Beni-Zid.

Région de l'Ouest

C'est une région de hauts-plateaux qui fait suite aux Hauts-plateaux algériens. Elle comprend les contrôles civils de Thala, du Kef et de Maktar. L'altitude varie de 700 à 1.400 mètres. Le vétérinaire Philippe Thomas y a découvert en 1885-1886 des gisements importants de phosphate qui représentent une valeur énorme. Depuis cette époque, la région fut dotée d'un chemin de fer de Kela-Djerda à Tunis.

Les chevaux de cette région se remarquent généralement par le développement du squelette, ce qui est une conséquence du sol phosphaté. Les Tribus de Thala, Tadjerouine et Ebba-Ksour, le Sers et Maktar possèdent de belles ressources chevalines; elles présentent surtout des poulinières renommées, qui ont de la taille, de grandes lignes et des caractères de race, qui permettent souvent de reconnaître l'infusion du sang oriental. A Thala, les tribus des Fraichiches et des Madjeurs entretiennent une nombreuse population chevaline. Les juments des Fraichiches ont été améliorées par des étalons Barbe de la province d'Oran. Celles des Madjeurs, le plus souvent massives et rondes, ont été assez longtemps accouplées avec des arabes pur sang. L'élevage du cheval dans le contrôle de Thala a subi une heureuse

impulsion, les indigènes apprécient le cheval et s'en servent en cavaliers hardis. Ils possèdent maintenant des poulinières d'un bon modèle avec une bonne charpente et une bonne membrure, qui doivent amener une progression intéressante dans l'amélioration de l'espèce.

A Ebba-Ksour, les animaux sont toujours fortement charpentés et présentent une taille très suffisante. Au Kef, le modèle est moins grand et plus homogène que dans la plaine. Il est bien trempé et résistant, facile à améliorer, mais les ressources chevalines sont peu importantes, tandis que l'industrie mulassière s'est beaucoup répandue.

Région du Centre

Dans les plaines du Centre, les Tribus des Souassi et des Mettallits aiment le cheval et son élevage a pris une certaine importance; malheureusement, les ressources fourragères manquent souvent et beaucoup de sujets sont élevés pauvrement dans les années de disette. A Kairouan, l'élevage du cheval est en honneur dans la Tribu des Zlass, surtout dans la plaine de la Abida où l'on rencontre quelques juments de grand format, assez fines, ayant plus les caractères de l'Arabe que du Barbe.

La Tribu des Hammama, qui occupe le vaste territoire allant du Sud de Kairouan jusqu'à Gafsa, fournit des sujets très étoffés à l'ossature puissante. La sélection et le croisement avec les pur-sang arabes a donné déjà des résultats encourageants dans cette contrée, que le défaut de communications avait tenu longtemps isolée du reste de la Régence.

Région du Sud

C'est le pays des Oasis et du Territoire militaire. La variété Barbe de cette région est en contact permanent avec les chevaux du Sahara. La taille varie entre 1 m. 50 et 1 m. 54; la tête est expressive à profil droit, l'œil bien ouvert et les nasaux dilatés, l'encolure est élégante, bien dégagée, quelquefois grêle. Le garrot est bien sorti, le dessus irréprochable, la croupe est longue, la cuisse descendue, les membres secs; les articulations du genou et du jarret sont souvent un peu hautes.

C'est le cheval résistant, énergique, ayant de la vitesse et du fond. A El Hamma près de Gabès, la Tribu des Beni-Zid aime le cheval et l'élève avec goût; elle produit de bonnes montures pour les cavaliers Maghzen du Sud et l'armée y trouve également d'excellents chevaux.

Dans les territoires militaires, la production chevaline est réduite par la rigueur du climat. On y trouve des modèles assez disparates, souvent de format réduit. La fécondité des juments est influencée défavorablement par le climat et probablement aussi par l'alimentation et le mode de vie. La sélection donne de bons résultats.

Autres régions

Sur le Littoral Nord de la Tunisie les ressources chevalines sont peu importantes. Cependant dans les régions des Mogod (Caïdat de Mateur), des Nefzas (Caïdat de Béja) et vers Aïn-Draham, on trouve un type réduit et qui est la conservation pure du cheval Berbère primitif. Il est sobre, nerveux, c'est un modèle de force et d'élégance. Sa taille d'environ 1 m. 40 dépasse

rarement 1 m. 45. Sa tête est à profil droit, à front large et à arcades sourcillières très développées. Avec des soins et un bon dressage on a pu trouver dans cette variété d'excellents poneys, aptes à la plupart des services (chevaux de charettes, poneys de polo). Ils sont d'une adresse prodigieuse et peuvent se distinguer aux concours hippiques, dans les parcours difficiles.

II. — *Les principales races de chevaux*

1° *Race Barbe.* — La population chevaline de la Tunisie est formée de plusieurs races résultant des diverses invasions qui ont bouleversé le pays, en particulier au Moyen-Age. On peut considérer comme race dominante, la race Barbe ou Berbère dont l'histoire est très ancienne. Elle a fourni jadis la fameuse cavalerie Numide si estimée des Romains. Le qualificatif appliqué à cette race vient de sa localisation dans des pays désignés sous le nom de Barbarie, pays barbaresques, habités par les Berbères ou Braber. Il ne faut voir dans le mot barbe qu'une contraction de ces différents vocables.

D'après Piétrement, les Mongols auraient introduit cette race dans la Vallée du Nil, encore dépourvue de chevaux. De là, elle se serait répandue en Nubie, en Tunisie et dans les autres Etats barbaresques. Sur les monuments de l'ancienne Egypte et sur les mosaïques du Musée du Bardo, près de Tunis, on rencontre des chevaux présentant tous les caractères des chevaux Barbes.

La véritable race Barbe, très ancienne, a dû représenter pendant longtemps le plus beau type primitif; elle a donné naissance à des variétés présentant entre

elles de notables différences, malgré la communauté d'origine. Dans certaines régions, les croisements se sont opérés, principalement avec la race d'Arabie que répandirent les Musulmans, race dont l'ancienneté remonte également aux temps les plus reculés. En outre, comme nous le verrons plus loin, les caractères généraux du Barbe varient selon l'habitat dans la plaine ou la montagne et suivant la fertilité de ces régions.

En général, le cheval Barbe est de taille moyenne (1 m. 50 environ). Dans les régions phosphatières la taille est déjà plus élevée (1 m. 55 à 1 m. 60), l'encolure forte porte des crins longs et abondants, le garrot est élevé et épais, le dos et les reins sont courts, la croupe mince et courte. La queue est attachée bas, les cuisses sont plates, les fesses minces.

La robe grise domine, mais elle peut être aussi baie ou alezane; la robe noire est plus rare. Pour juger le cheval Barbe, il faut l'avoir vu à l'ouvrage; rustique et sobre, il est capable d'une endurance étonnante et il est considéré comme le meilleur cheval de cavalerie du monde. Du reste, pendant les expéditions militaires de Crimée et du Mexique, et au cours des campagnes de 1870 et de 1914, il s'est comporté comme un excellent cheval de guerre. De naturel doux, son dressage est facile et il possède des aptitudes qui ne demandent qu'à être développées.

2° *Le pur sang arabe et ses dérivés.* — La Tunisie possédant une race de chevaux qui a fait ses preuves, il paraît inutile d'aller chercher une autre race, mais on a vu en Algérie et en Tunisie, le service des remontes, tenter l'amélioration du Barbe par des croisements avec le pur sang anglais. Ce croisement n'a d'ail-

leurs donné que des résultats médiocres, les géniteurs de sang anglais disparurent et le pur sang arabe fut considéré comme l'améliorateur par excellence. La jumenterie de Tiaret (Algérie) fut créée en 1877 pour produire des géniteurs de cette race et des missions furent envoyées en Syrie et en Egypte pour acheter des étalons et des juments de sang oriental.

Le croisement arabe-barbe fut pratiqué en grand en Tunisie comme en Algérie, et on semblait vouloir abandonner le Barbe massif et rustique pour produire des chevaux nerveux et délicats. On avait voulu aller trop vite en introduisant à hautes doses l'Arabe pur, une réaction ne devait pas tarder à se produire pour revenir au Barbe. A la suite des déceptions occasionnées par les résultats médiocres de ces croisements, on crut que les étalons de pur sang arabe importés pouvaient avoir des origines douteuses. On se décida donc à aller chercher le pur sang arabe dans son pays d'origine. Une première mission ramena 15 étalons et 3 juments. Les juments furent affectées à la jumenterie de Tiaret et les étalons répartis entre les trois dépôts d'Algérie et celui de Tunisie. En 1896, une seconde mission ramena 25 étalons et 5 juments, en 1898, on importa 4 nouveaux étalons provenant du Nedj.

A la suite de ces importations de sujets d'élite, l'orientation était donnée de poursuivre l'amélioration de la race indigène par le sang arabe et par les dérivés de l'arabe (Barbe amélioré). On pouvait ainsi obtenir des individualités brillantes, mais on ne pouvait espérer réussir rapidement la fixation d'une race intermédiaire. Ce métissage, qui était théoriquement une bonne méthode à employer, exige beaucoup de patience et ne peut



Jument pur-sang et son poulain.

être mis en œuvre que par des éleveurs d'élite, ce n'est pas une méthode d'application courante dont on puisse conseiller la généralisation à tout le pays.

3° *Le cheval de trait.* — Malgré les progrès de la motoculture et le rôle important des tracteurs et de l'automobile dans les transports sur route, les chevaux de trait, s'ils existaient en nombre suffisant rendraient au pays les plus grands services. Pour produire des chevaux de trait en Afrique du Nord, on s'est adressé à des animaux mâles et femelles appartenant à des races les plus diverses : des bretons, des norfolk-bretons, des anglo-normands, des percherons. Tantôt ces essais ne furent pas encourageants, tantôt au contraire, dans certaines régions, ils furent appréciables. Cela est dû sans doute au fait que l'alimentation et la qualité des aliments jouent un rôle important dans la production du cheval de poids. En outre, il est certain que les modes de service doivent créer dans une race des aptitudes nouvelles suivant les exigences auxquelles l'animalité a l'habitude de se plier. Pendant plus de 40 ans, la sélection s'est exercée dans le sens du pur sang arabe et de la race indigène légère. Sans doute a-t-on fait d'excellentes choses, mais seules ces variétés de chevaux en ont profité. Pour les chevaux de trait, les efforts furent effectués sans unité d'action et sont restés le plus souvent sans résultat. C'est une erreur très répandue en Tunisie que le cheval Barbe, par sa taille et son peu d'ampleur, ne peut satisfaire aux exigences du trait. C'est encore une erreur de songer à importer brusquement des chevaux gros mangeurs et très sensibles aux piroplasmoses.

A côté des races européennes, la race Barbe a gardé

une fixité merveilleuse, malgré les négligences dont elle a été l'objet, malgré les tentatives de croisements qui l'ont ébranlée, elle est demeurée une admirable race résistant à toutes les combinaisons fantaisistes qui se sont succédées. Il aurait suffi autrefois, de sélectionner les animaux les plus développés pour produire des chevaux aussi amples et bien membrés que les Normands ou les Percherons. Le pays aurait donc pu se suffire sans introduction de races étrangères. Aujourd'hui malheureusement, ces beaux types sont devenus rares et la création d'une variété de trait dans la race Barbe n'est plus aussi facile à réaliser.

Pour refaire ce type, il faut choisir des régions d'élevage dans les centres de production favorisés par l'abondance de l'eau et la production fourragère, recruter des poulinières parmi des sujets de race pure, qui présentent les caractères convenables. Il convient de rechercher le type court et rond, à poitrine épaisse, à poitrail large, à épaules mobiles, pourvu de muscles longs et forts. Suivant la taille et le poids, les sujets de ce type sont aptes au trait léger ou au gros trait. Ils sont généralement d'un entretien facile et se maintiennent aisément en bon état. Les poulinières doivent avoir le bassin large et court. Ainsi, en accouplant toujours entre eux des étalons et des juments de ce même type, on obtient des produits très aptes au travail qu'on leur demande.

Pour les gros travaux des champs, pour la traction des puissants instruments de culture ou des lourds chariots, qu'imposent les conditions de l'agriculture actuelle, la plupart des chevaux indigènes manquent de la puissance musculaire que donnent la masse et l'am-

pleur des formes. Cette insuffisance avait obligé les colons de faire à tout instant des importations massives de gros chevaux ou mulets français. Dans un but d'économie, de rapidité et de plus facile acclimatement, on résolut de grandir la race indigène par des croisements avec des étalons français de trait et après quelques tâtonnements, on fit appel à l'étalon breton, l'utilisation de géniteurs appartenant à d'autres rares ayant conduit à un échec incontesté en Algérie. Aucun choix du reste ne pouvait être plus judicieux.

Les chevaux bretons sont des celtes venus avec leurs maîtres des plateaux de l'Asie vers l'Europe centrale et la Gaule. Implantés dans la presqu'île armoricaine, où ils formèrent la souche de ces merveilleux chevaux qui permirent aux Bretons de tenir longtemps en échec les légions romaines, ils se mêlèrent plus tard avec les éléments de la cavalerie de Jules César et reçurent encore dans la suite de larges infusions de sang arabe grâce aux 72 reproducteurs orientaux introduits en Bretagne au ^{xiii}^e siècle par les Ducs de Rohan et les importations constantes d'étalons réalisées du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle.

Vivant à l'état à peu près sauvage dans les landes et les forêts de Bretagne, ils purent acquérir à un haut degré l'endurance, la trempe, la vitesse qui ont assis leur vieille réputation. Ce sont les seuls chevaux capables d'apporter à la race Barbe et à la race arabe l'augmentation de format qu'on désire leur voir acquérir sans qu'elles perdent leurs qualités natives. De fait, avec nos juments barbes et arabes, ils donnent des produits demi-sang qui tiennent de la mère le sang et la rusticité et empruntent au père la docilité, l'énergie, la puissance

musculaire et l'aptitude à la traction. Partout et toujours, ils donnent complète satisfaction et certains les déclarent même supérieurs aux mulets. Les juments ayant plus de taille et plus d'ampleur que leurs mères indigènes, sont d'excellentes reproductrices, parfaitement fécondes. Avec le baudet, elles donnent des mulets remarquables de taille simplement moyenne mais très étoffés et solides. Les chevaux de culture, croisés breton se répandent de plus en plus en Afrique du Nord. A l'heure actuelle il y a au Maroc 30 étalons bretons; il en existe 40 en Algérie et le service de l'élevage tunisien en possède 11, ainsi que 10 juments de pure race bretonne et 9 juments croisées; trois de ces juments sont des bretons-barbe et six des bretons-arabes.

Cependant, il est nécessaire de dire que l'entretien et l'utilisation du cheval croisé breton exige une exploitation bien conduite qui n'est pas à la portée de tout le monde, seuls les éleveurs européens et quelques tunisiens peuvent l'entreprendre. La masse des éleveurs indigènes et beaucoup d'Européens ne sont pas en mesure de réussir car ils manquent trop souvent de prévoyance et de persévérance pour aboutir à un résultat pratique. Il ne faut pas oublier en effet que la condition essentielle pour réussir dans cette production, est de fournir au croisé-breton une alimentation suffisante pour qu'il atteigne un développement normal et qu'il ne soit pas soumis au régime des privations qui est trop souvent le lot des cheptels tunisiens. Son bon entretien est étroitement lié à la consommation du fourrage vert et à un bon abreuvement en été. Il est certain que les cultures fourragères de printemps et d'été sont précieuses et qu'on peut déclarer, avec M. Berthault, que si le Bersim

apporté des Balkans en Egypte il y a 14 siècles est actuellement la clé de voûte de l'agriculture égyptienne, il pourrait et devrait devenir dans l'avenir la clé de voûte de l'élevage tunisien.

Il ne faut pas croire cependant que les exigences alimentaires des croisés-bretons soient considérables : à Sidi-Tabet leur ration de travail est composé de 6 kilos de foin, 5 kilos de paille et 5 kilos de grains (avoine et orge), les grains et le foin sont diminués de moitié pendant le repos. Le cheval de trait croisé-breton, cheval cultural par excellence, est certainement appelé à un bel avenir en Tunisie en raison des besoins croissants en animaux de trait qui seront ceux de l'agriculture progressive en voie de développement (cultures sarclées, cultures arbustives, cultures maraîchères).

SECTION II. — ESPÈCE ASINE

L'âne est très répandu en Afrique du Nord, où il joue un rôle économique important. Rien qu'en Tunisie on en compte plus de 180.000.

L'ère géographique naturelle des ânes est très étendue parce que ces animaux s'accommodent de conditions d'existence très variables. Le berceau de l'espèce paraît se trouver dans la vallée du Nil; Piétrement a fait remarquer que cette espèce figure sur les plus anciens monuments de l'Egypte, bien avant que le cheval eût été utilisé. Les Juifs ont certainement contribué à disperser l'âne qui existait en Palestine à l'état domestique dans les temps les plus anciens. Des migrations antérieures l'avaient déjà amené en Europe occidentale

et on trouve dans l'ancien continent deux races faciles à distinguer, l'une dolichocéphale, c'est la race d'Afrique, l'autre brachycéphale paraît s'étendre des îles Baléares à la Catalogne, la Gascogne et le Poitou. On en trouve d'autres variétés en Italie et en France (région alpine, Savoie et Dauphiné).

L'âne d'Afrique est en général de petite taille (de 0 m. 80 à 1 m. 10-, sa tête est toujours un peu forte, ses oreilles longues et larges sont plus ou moins divergentes. L'œil, quelquefois vif dans le jeune âge, est souvent peu expressif et donne à la physionomie un aspect doux et un peu sombre. Son encolure est mince et d'un port généralement horizontal. Le garrot est à peine indiqué. La croupe paraît relativement courte, l'épaule droite, le poitrail est étroit et peu muselé, les membres paraissent grêles mais les tendons sont bien détachés et cette gracilité n'exclut pas la solidité et la résistance aux tares. Les sabots sont petits, étroits, très creux, formant un pied à talon haut d'une très grande sûreté.

La robe varie du gris souris plus ou moins clair jusqu'au brun plus ou moins foncé. Elle montre presque toujours une raie cruciale de poils plus foncés le long de l'épine dorsale et sur les épaules. La crinière est rudimentaire et la queue n'est garnie de crins qu'à l'extrémité. Ainsi les formes générales du bourriquot sont heurtées, mais elles respirent la rusticité. La race se produit et s'élève en grande partie au hasard; elle est susceptible d'amélioration rapide par le choix des reproducteurs et par une alimentation convenable.

A côté de cette variété commune on trouve quelques baudets étalons indigènes, qui sont exploités pour la production du mulet. Les plus forts proviennent des ré-

gions de Sousse et de Sfax, leur taille peut atteindre 1 m. 30 à 1 m. 35, leurs membres sont assez forts, leur robe est généralement foncée avec le ventre gris. Ceux qui sont employés à la reproduction mulassière parcourent le pays comme étalons-rouleurs effectuant dans les villages, les jours de marché, un grand nombre de saillies. Ils s'usent ainsi assez rapidement et deviennent souvent des agents de propagation de la dourine. L'administration du Protectorat doit lutter chaque année contre la propagation de cette maladie et faire rechercher par ses services sanitaires les baudets contaminés.

Pour obvier à cet état de choses et améliorer la production mulassière, la direction de l'élevage entretient une trentaine de baudets pyrénéens, qu'elle envoie en station, le moment venu, dans les principaux centres d'élevage. En dehors de la saison de monte, ils sont rassemblés au haras de Sidi-Tabet où ils sont employés aux travaux agricoles.

Les baudets de la race des Pyrénées sont de grande taille et de format étroit, leur robe est généralement foncée, plus claire aux parties inférieures. Les baudets du Poitou, qui sont élevés en vue de la production mulassière, sont en Tunisie plus rares que les précédents ; ils sont d'un entretien difficile et onéreux. Leur taille est comprise ordinairement entre 1 m. 40 et 1 m. 57, ils ont un gros corps et une forte membrure. Les plus étoffés peuvent atteindre 350 à 400 kilos. Leur robe est foncée dans le dessus du corps, grise seulement dans le dessous. Les poils ont une tendance à devenir longs et touffus.

Les jeunes baudets importés de France se montrent très sensibles aux influences extérieures, à la fatigue

et à la chaleur. Il leur arrive facilement de tomber fourbus et de contracter des maladies graves. Ce manque apparent de rusticité paraît dû aux conditions de l'élevage des baudets. Après une période d'acclimatement où ils ont besoin d'être ménagés, il faut les entraîner à l'exercice et leur donner de la liberté. Seule une hygiène bien comprise permet d'éviter de nombreuses pertes; quand ces animaux ont échappé aux causes précoces de déchéance, ils peuvent arriver jusqu'à 16 ou 20 ans, en rendant de bons services, sans signes trop marqués de décrépitude. On a pu reprocher à la race du Poitou son lymphatisme et un tempérament moindre que celui des races du Midi. Toutefois, en présence d'un baudet qui paraît ne pas vouloir saillir les juments, il ne faut pas se hâter de l'accuser d'impuissance, avec de la patience on arrive souvent à l'utiliser.

Pour faciliter le recrutement des baudets étalons, la direction de l'élevage a pris l'initiative d'importer un certain nombre d'ânesses de la variété de Gascogne, on espère que cette production fournira rapidement les résultats cherchés. On sélectionnera soigneusement les sujets qui naissent en éliminant ceux qui présenteront des troubles de croissance, du lymphatisme et on arrivera à faire des reproducteurs réguliers ayant autant que possible une bonne puissance héréditaire.

SECTION III. — PRODUCTION MULASSIÈRE

Les mulets résultent, comme on sait, de l'accouplement du baudet avec la jument. On en compte environ 60.000 en Tunisie.

Les produits des baudets africains avec les juments barbes sont en général de petite taille, ils sont souvent élancés, sveltes et hauts sur jambes. Ce sont toujours des animaux énergiques, à allure rapide, qui étonnent par leur force proportionnellement à leur poids. Ils excellent à transporter de lourdes charges en montagne sur les sentiers escarpés.

Les mulets tunisiens, quoique produits la plupart du temps par des baudets chétifs et des juments de rebut, sont ordinairement mieux soignés par les indigènes et mieux nourris que les chevaux. Les mules ont encore plus de valeur que les mâles parce qu'elles sont plus faciles à dresser et à conduire. Ces animaux résistent bien à la chaleur, ils se contentent d'une nourriture peu abondante, et se développent très bien avec peu de soins.

Avec les baudets européens et les juments les plus fortes du pays, on arrive à produire des mulets plus lourds, avec des membres plus forts, des articulations solides qui constituent des animaux de trait de premier ordre. Dans les grandes exploitations agricoles les travaux s'exécutent souvent par des mules ou des mulets de ce genre, qui sont très recherchés. La production de ces animaux est une industrie qui ne risque pas de manquer de débouchés, c'est un élevage dont les bénéfices ne peuvent échapper aux éleveurs arabes.

Le mulet produit avec des juments indigènes possède des qualités d'endurance remarquables. C'est un animal de culture résistant bien, là où le cheval utilisé comme lui succomberait au surmenage, aux insulations ou aux mauvais traitements. Moins rapide peut-être que le cheval, mais plus patient et plus débrouillard, il s'adapte à tous les travaux dans les terrains difficiles.

Il a contribué pour une bonne part à la mise en valeur de la Tunisie où un peu partout il tend à se substituer au bœuf.

Les mulets sont aptes au travail de bonne heure, les indigènes les exploitent dès leur deuxième année et à trois ans ils atteignent presque le maximum de leur valeur. Ces avantages sont préjudiciables à l'élevage du cheval, car le mulet atteint rapidement des prix rémunérateurs, tandis que le poulain ne procure pas toujours de bénéfices.

Chez les indigènes, la conduite de l'élevage est très simple. Les juments mulassières ne sont pas choisies spécialement, les Arabes ne craignent pas de donner au cheval les poulinières qui ont déjà produit des mulets. Enfin, certaines juments ne donnent de poulain qu'à défaut de réussite avec le baudet. Il arrive aussi que la jument soit saillie successivement par le cheval et par le baudet et les meilleures juments donnent souvent des hybrides au lieu d'être consacrées à l'amélioration de la race chevaline.

Il est utile de noter que la jument mulassière peut, sans inconvénient, présenter une conformation décousue, pourvu que ce soit une bête assez puissante, sinon elle ne produira que des mulets légers. On doit rechercher les juments près de terre et râblées. Elles doivent avoir des robes foncées, car les mules foncées sont préférées par les riches indigènes qui aiment posséder des attelages appareillés.

C'est par la sélection qu'on peut espérer, avec le moins d'aléa, constituer une bonne jumenterie de mulassières. Le meilleur moyen pour favoriser cette sélection est de créer un livre généalogique spécial et de n'y ad-

mettre que des sujets répondant au type cherché. Les éleveurs, qui ont intérêt à connaître les femelles mulassières les trouveraient ainsi cataloguées, on obtiendrait des chevaux de trait et de culture, qui sont assez demandés et l'on pourrait, avec l'industrie mulassière, maintenir un élevage prospère avec des débouchés actifs et avantageux.

L'industrie mulassière mérite des encouragements officiels et il ne serait pas indiqué de favoriser exclusivement l'élevage du cheval au détriment de celui du mulet. Il faut donc faire connaître aux pays importateurs ce qu'est devenue l'industrie mulassière en Tunisie, par des expositions de mulets et de mules, de juments mulassières et de baudets étalons. L'aide prêtée à l'industrie mulassière peut revêtir diverses formes : encouragement à l'élevage des reproducteurs, protection contre la dourine, augmentation des débouchés pour les jeunes mulets, etc.

L'élevage spécial du mulet se montre sans doute en progrès, mais il ne faut pas ménager les soins nécessaires pour lui permettre de durer et de progresser, afin qu'il donne longtemps encore d'excellents résultats.

SECTION IV. — ESPÈCE BOVINE

L'élevage des bovins dans la Régence de Tunis est un des éléments de richesse pour les populations indigènes et pour un certain nombre d'agriculteurs européens. La prospérité de cette production est étroitement liée à celle des cultures fourragères et on peut soutenir, avec le grand zootechnicien Sanson, que « l'éco-

nomie du bétail est l'axe sur lequel tourne l'exploitation rationnelle et scientifique de la terre ».

Importance et répartition du troupeau bovin de Tunisie

A peu près tous les économistes qui ont écrit sur l'agriculture et l'élevage en Tunisie ont soutenu que : « de tous les pays de l'Afrique du Nord, la Tunisie est le moins propice à l'élevage du gros bétail ». Pour les Bovins, les statistiques démentent cette affirmation, tout au moins lorsqu'on compare les effectifs tunisiens et algériens. Car si, en matière de production bovine, le Maroc se place incontestablement au premier rang des pays Nord-Africains, avec ses 2 millions de têtes, pour une population humaine qui n'atteint pas 6 millions d'habitants, l'Algérie pour une superficie de 20 millions d'hectares peuplés de 7 millions d'habitants, ne possède que 850.000 bovins, soit une tête par un peu plus de 8 habitants et par 25 hectares de terre productive. La Tunisie pour 9 millions d'hectares, peuplés de 2 millions 500 mille habitants compte 502.000 têtes de bovins, soit une par 5 habitants et par 17 hectares de terre productive.

Si l'on examine maintenant comment se répartit le cheptel bovin sur le territoire de la Régence, l'on a tout d'abord la confirmation chiffrée du fait que l'exploitation des bovidés s'effectue exclusivement dans les régions nord et nord-ouest du pays, et que la ligne du chemin de fer Sousse-Kairouan-Sbeïtla limite sensiblement vers le Sud leur aire d'expansion.

C'est par quelques centaines seulement que l'on compte les représentants de l'espèce bovine perdus dans les vastes étendues des territoires militaires du Sud, tandis que moins de 9.000 se répartissent dans la 5^e ré-

gion (Sfax, Gabès, Gafsa, Tozeur). Dans la 4^e région, il en existe 67 à 68.000 concentrés surtout autour de Kairouan et Sousse.

Par contre, les trois premières régions de la Tunisie, c'est-à-dire toute la partie située au Nord de la voie ferrée que nous avons signalée, renferment les quatre cinquièmes de l'effectif bovin du pays, 425.000 têtes sur un total de 502.000. C'est dans la 1^{re} région que l'on trouve la population bovine la plus nombreuse puisqu'à elle seule elle réunit plus du tiers de l'effectif total du pays, 190.000 têtes pour 805.000 hectares, soit 1 tête pour 4 hectares de superficie. Après la 1^{re} région c'est la troisième qui renferme le plus de bovins : 119.000 têtes pour 1.180.000 hectares (1 tête pour 10 hectares). Enfin, la 2^e région nourrit 116.000 bovins sur une superficie de 875.000 hectares, soit 1 tête par 7,5 hectares.

Redressons ici l'erreur consistant à dire et à écrire que la preuve du désintéressement des colons pour la production des bovins, vient de ce que 90 % de ces animaux se trouvent entre les mains des indigènes. Si l'on s'en tient aux chiffres, on ne peut certes pas nier que sur les 502.000 bovins qui constituent le cheptel tunisien les 9/10^{es} (455.000) appartiennent aux indigènes et le 1/10^e (47.000) aux Européens. Cependant, ce n'est là qu'une apparence trompeuse. Dans la troisième région, par exemple, sur un effectif bovin de 119.000 têtes, 108.000 sont aux mains des indigènes, 11.000 appartiennent à des Européens. Or, il y a dans cette région, environ 265.000 habitants dont 256.000 indigènes et environ 8.000 Européens, de sorte qu'en réalité moins d'une demi-tête de bovin existe par habitant indigène contre 1 tête et demie par habitant européen; les Européens

possèdent donc en proportion trois fois plus de bovins que les indigènes. Si l'on fait abstraction des habitants non agriculteurs des grands centres tels que Bizerte, Ferryville ou Tunis, les proportions sont comparables dans les première et deuxième régions.

D'autre part, si les colons s'étaient désintéressés de l'élevage bovin aussi complètement qu'on l'a proclamé, les plus beaux troupeaux se trouveraient entre les mains des éleveurs tunisiens. A part de très rares exceptions, c'est le contraire qui est vrai et si l'on peut remarquer en divers points de la Tunisie des bovins, qui se distinguent de la masse aussi bien par l'ampleur de leurs formes que par la valeur de leurs productions, c'est en premier lieu aux patients efforts des colons français qu'on le doit.

Les noms des éleveurs qui se consacrent et se sont consacrés au cours d'un passé tout proche à la tâche difficile de perfectionner la population bovine de ce pays, sont connus de tous. Les résultats obtenus par exemple à Thibar, Souk-el-Khemis, Montarnaud, El Hafsia et Sidi-Tabet sont justement appréciés. Depuis moins de trente ans, on a pu constater dans bien des troupeaux bovins une appropriation de plus en plus poussée des animaux aux productions qu'on leur demandait : travail et viande. C'est incontestablement dans les domaines européens que le mouvement a pris naissance, et c'est grâce à leur exemple qu'il a pu se répandre peu à peu.

Les résultats obtenus n'ont pas été partout aussi importants qu'on aurait pu le souhaiter ; il faut peut-être voir là la conséquence d'un défaut de discernement dans les méthodes choisies et d'esprit de suite dans l'objectif

visé, aussi bien que d'un manque de persévérance dans l'effort développé. L'œuvre d'amélioration a été ébauchée; les erreurs commises, leçons profitables, permettent d'affirmer que le but poursuivi peut être atteint et qu'il le sera même sans grandes difficultés, si les éleveurs de Tunisie consentent à appliquer consciencieusement ces principes :

1° Savoir ce que l'on veut;

2° Avoir adopté une méthode d'action judicieusement étudiée, persévérer patiemment dans l'action entreprise en dépit des obstacles rencontrés.

Races tunisiennes et races importées

D'après certains observateurs, on peut déceler deux races parmi les populations bovines de Tunisie, contrairement à l'opinion répandue qui n'en fait que des variétés plus ou moins dégradées de la race ibérique. Le premier type, celui qui prédomine peut-être, est rattaché à la race brune de l'Atlas, caractérisée par une tête courte, un front trapu, des cornes courtes en crochet ou croissant, un poids inférieur à la moyenne et un pelage fauve foncé à extrémités noires. Le deuxième type appartient à une race plus forte que la race ibérique, à une race dont l'aire d'expansion est trop étendue pour qu'on puisse lui conserver le nom de race d'Aquitaine, attribué par Sanson. La haute valeur de cette race, productive de viande, son aptitude au travail, son développement plus accusé que celui de la race ibérique, la recommandent pour les besoins de l'élevage en Tunisie.

La Tunisie pourrait créer en partant de ses populations bovines, deux races indigènes, l'une par sélection

de la race brune de l'Atlas, l'autre par sélection de la race rouge beaucoup plus grande et plus forte. Nous passerons en revue successivement ces deux races et les variétés qui en dépendent, puis nous donnerons un aperçu des races importées de France, d'Espagne et d'Italie ou de Suisse, ainsi que de leurs croisements avec les races du pays.

Race brune de l'Atlas

La Tunisie est loin de posséder une race nettement définie. On trouve de grandes variétés dans les types qu'on y rencontre. Au milieu des croisements, la race brune de l'Atlas paraît se maintenir dans beaucoup de régions à l'état de pureté, bien qu'elle subisse des variations de formes assez considérables. Les animaux de cette race ont une tête généralement forte, courte et large, le front est creux, les orbites sont saillantes. Habituellement la taille varie de 1 m. 10 à 1 m. 20, le poids de 200 à 350 kilos. Les vaches ont la mamelle bien placée, hémisphérique, pourvue de trayons petits, presque cylindriques. La peau est épaisse et rude, le poil court mais fourni, le pelage varie du fauve-brun presque noir au froment plus ou moins foncé.

Le type subit des modifications avec le climat, la richesse du sol, le genre d'exploitation; il a ainsi donné lieu à des sous-races comme celles de Djerba et du Kef. D'autres groupes, désignés quelquefois sous le nom de races de Mateur ou du Caop Bon, ne seraient que le résultat de croisements éloignés avec des races européennes. Cette race occupe presque entièrement le Nord de l'Afrique et également plusieurs Etats de l'Amé-

rique du Nord où elle est désignée sous le nom de race du Texas.

Ces animaux possèdent une bonne aptitude au travail et s'engraissent facilement. Les femelles sont de médiocres laitières, toutefois dans la région du Kef, on peut rencontrer des vaches présentant des caractères laitiers.

Race du type d'Aquitaine

Race de petite taille (1 m. 20), avec un corps relativement court. La constitution est généralement fine et rustique tout à la fois. La conformation est souvent régulière, et quand les jeunes sont bien soignés ils acquièrent une ampleur de poitrine assez grande. C'est une race blonde, dont les sujets purs ont le muffle, les paupières, le pourtour des ouvertures naturelles toujours d'une teinte rosée. La taille des vaches est peu différente de celle des mâles. La peau est souple, le pelage est toujours d'une seule couleur, qui est le jaune froment tirant plus ou moins sur le rouge; les cornes sont blanc jaunâtre, à peine plus foncées à leurs pointes.

L'aptitude naturelle prédominante est celle de la production de la viande. Les vaches ont des mamelles peu actives et suffisent à peine à l'allaitement de leurs veaux.

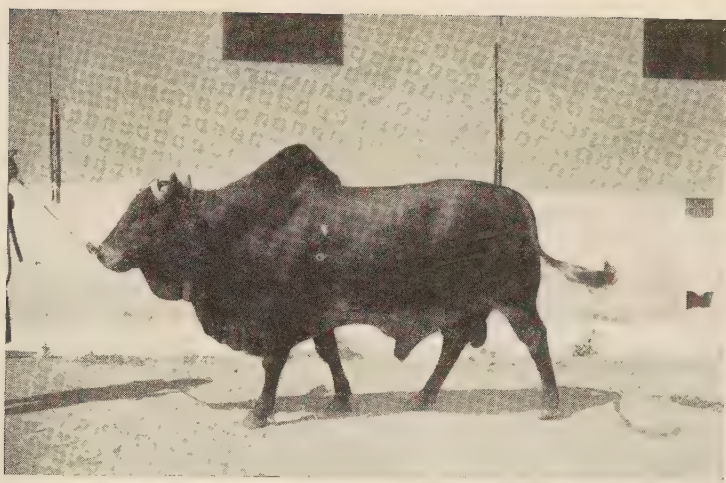
La race s'est rarement maintenue à l'état de pureté, elle est mélangée avec des sujets de la race ibérique ou de la race asiatique (variétés siciliennes ou de Pantellaria). L'ère géographique de cette race est très vaste et s'étend du Sud-Ouest de la France à l'Espagne, au Portugal et à leur anciennes colonies de l'Amérique du Sud.

Races importées

Dans les exploitations agricoles du Nord de la Tunisie bien organisées, et convenablement équilibrées, où sont appliquées les méthodes culturales rationnelles et où les ressources fourragères ne font pas défaut, la race bovine locale a été considérée comme insuffisante. Aussi, de très bonne heure, les agriculteurs-éleveurs cherchèrent-ils à obtenir des populations bovines d'un intérêt utilitaire plus évident, à fixer des races douées d'aptitudes productives plus marquées par introduction dans leurs troupeaux de taureaux appartenant à des races métropolitaines ou étrangères. Malheureusement, aucune règle précise ne présida le plus souvent à ces introductions de géniteurs et la plus aimable fantaisie guida généralement leur choix.

Suivant les provinces d'où les colons ou leurs familles étaient originaires, furent importés en Tunisie des taureaux normands, montbéliards, savoyards ou auvergnats, charolais ou siciliens, gascons ou Schwitz, bordelais ou vendéens. Il résulta bientôt de ces croisements, par voisinage et par l'emploi ultérieur de taureaux issus de ces unions les plus variées, que les troupeaux de bovins du Nord de la Régence présentèrent les plus belles manifestations de cette confusion de caractères que Naudin qualifiait de « Variation désordonnée ».

Les croisements avec les zébus ont eu beaucoup de succès, car les produits qui ont une proportion convenable de sang zébu sont plus résistants que les autres bovins aux piroplasmoses. On sait que les piroplasmoses sont des affections parasitaires du sang transmises aux bovidés par les piqures des tiques; ces mala-



Zébu Scind.

dies sont le fléau de l'élevage dans les pays chauds. Chez les bovins importés, ces maladies évoluent sous des formes aiguës quelques mois après l'importation. Les circonstances permirent de constater que le zébu transmettait à ses produits sa résistance particulière aux infections enzootiques. A la suite de cette constatation, de nombreux essais de croisements de la race indigène avec le zébu furent tentés; ces croisements rendirent les plus grands services, les animaux importés s'étaient acclimatés et se faisaient remarquer par leur résistance aux températures élevées de l'été, les produits montraient de la précocité et de la rusticité. Les mâles dressés pour le travail étaient supérieurs aux bœufs indigènes.

II. — *Aptitudes des Bovidés Tunisiens*

Les bovins tunisiens fournissent, comme ailleurs, du travail, de la viande, du lait, du fumier.

a) *Travail*. — La question de savoir s'il vaut mieux faire appel aux tracteurs ou aux attelages, a donné lieu à bien des discussions dans tous les pays du monde. L'emploi des attelages est régulièrement avantageux dans les petites exploitations qui ne vivent bien que de leurs produits et dans lesquelles toutes les recettes sont à peu près des bénéfices. Les bovins qui se nourrissent des fourrages récoltés sur la ferme et donnent : travail, fumier, souvent un produit par an, y sont d'autant plus précieux qu'au lieu de se dévaloriser rapidement comme les machines, ils voient leur valeur augmenter considé-

ablement pendant plusieurs années, au fur et à mesure de l'accroissement de leur poids et de leurs forces.

Dans la moyenne propriété et aussi quelquefois dans la grande, il a été constaté, depuis quelques années, un retour très net vers la traction animale, tout au moins partout où l'on ne se livre pas à la culture industrielle des céréales et cela en Tunisie aussi bien que dans la plupart des pays agricoles, même dans ceux qui, comme les Etats-Unis et la République Argentine, furent le berceau de la motoculture et où l'on a pu constater qu'il y avait une liaison étroite entre l'expansion excessive de la traction mécanique et l'endettement des fermiers.

Aujourd'hui, avec les restrictions sévères qui découlent de la guerre, l'activité des exploitations motorisées est très ralentie, la présence du bétail permet par contre aux autres, de continuer à fonctionner dans des conditions à peu près normales.

Les bœufs indigènes, dociles et résistants, sont susceptibles de fournir, malgré leur petitesse, un travail considérable. Si leur production était améliorée dans la race elle-même, nul doute qu'elle fournirait à l'agriculture des moteurs extrêmement intéressants et avantageux par leur rusticité et la facilité de leur entretien.

Cependant les bœufs tunisiens, par leur petit format et la lenteur de leur allure, ne peuvent pas développer de puissants efforts de travail. Pour que leur exploitation devienne franchement avantageuse, il faudrait pouvoir par l'utilisation d'animaux plus puissants, diminuer le nombre des sujets composant les attelages et réduire par cela même la quantité de bouches à nourrir dans les étables.

L'intérêt qui s'attachait, dans les fermes évoluées, à

accroître le poids et la puissance de travail des bœufs, a conduit à des croisements très nombreux et souvent peu rationnels. Parmi eux, en dehors de l'intéressante population issue des reproducteurs de Thibar, trois ont été particulièrement suivis et conservent des partisans : le croisement tarin (bœufs demi-sang tarentais), le croisement gascon et le croisement zébu.

b) *Viande*. — L'exploitation des bovins ne s'est jamais suffisamment spécialisée en Tunisie vers la production de la viande, c'est cependant une industrie qui a été tentée avec succès au Maroc et rien ne s'oppose à ce qu'elle ne donne pas ici d'excellents résultats. On s'est contenté jusqu'à présent, de vendre pour la boucherie les réformes du troupeau : vieilles vaches épuisées, bœufs de travail fatigués, bouvillons ou génisses mal venues. Ces animaux fournissent des rendements médiocres en une viande dépréciée, filandreuse et dépourvue de graisse interstitielle.

Bien que le consommateur critique la qualité de cette viande, notre cheptel ne suffit que difficilement au ravitaillement de la population civile et militaire de la Régence, qui en consomme chaque année plus de 150.000 têtes.

Passé l'âge où les animaux sont susceptibles de fournir leur rendement optimum, ils deviennent un sujet de perte pour celui qui les possède et ne les a pas vendus au bon moment. Ils consomment en effet sans profit les aliments qu'ils sont incapables de transformer en viande et qui seraient avantageusement utilisés par des animaux plus jeunes. En Grande-Bretagne ou en Amérique, les bœufs qui, il y a 50 ans, étaient abattus à 5 et 6 ans,

sont maintenant livrés à la boucherie à 12 et 18 mois : l'économie en aliments est considérable et la circulation trois à quatre fois plus rapide du capital assure des revenus importants.

« Nourrir mieux des animaux meilleurs pour les vendre plus jeunes », dit Velu, est l'objectif vers lequel devront tendre les colons que l'élevage intéresse, après qu'un développement préalable des cultures fourragères leur aura donné la possibilité d'élever les sujets plus précoces mais aussi plus exigeants.

Il est regrettable que n'ait encore pu être réalisé le projet de création d'une usine frigorifique à Tunis ; cette installation permettrait de constituer tous les ans, en bonne saison, des stocks de viande ayant le double avantage de représenter une sécurité en cas d'événements qui rendraient impossible notre ravitaillement de l'extérieur et de dégager le marché en éliminant une partie des animaux en surnombre au moment précis où ils sont devenus susceptibles de donner les plus forts poids de bonne viande.

Madagascar possède depuis longtemps une organisation de ce genre qui permettait pendant la guerre, d'envoyer une partie de la viande servant au ravitaillement des troupes de Tunisie. Le Maroc s'est équipé magnifiquement il y a quelques années, et l'Algérie vient de passer à l'exécution d'un projet de grande envergure. Seule la Tunisie n'a encore rien fait dans ce sens et il faut le regretter, car l'harmonisation du marché de la viande qui en résulterait serait pour les producteurs d'animaux de boucherie, un facteur susceptible de stimuler vigoureusement la réalisation d'initiatives intéressantes.

c) *Le Lait*. — La Tunisie est un pays gros consommateur de lait et de produits laitiers, et malgré les troupeaux de chèvres et de brebis, malgré les importations annuelles importantes de vaches laitières métropolitaines, il vient chaque année de l'étranger, environ :

16.000 quintaux de lait concentré,

9.000 » de beurre,

12.000 » de fromage.

Le lait et ses dérivés n'ont pas été jusqu'à présent l'objet de l'attention qu'ils méritent. A quelques exceptions près, les petits laitiers confinés dans leurs habitudes routinières n'ont rien fait pour améliorer leurs procédés et pour satisfaire une clientèle cependant bien peu exigeante.

En présence de cette situation, ce sont les agriculteurs qui, forts de la réussite de certains d'entre eux, devraient organiser l'approvisionnement laitier des grands centres du protectorat au moyen de la création et de l'entretien d'un cheptel de vaches laitières dans des étables saines pour le bétail et propres pour le lait.

L'hésitation qu'ils éprouvent à se lancer dans cette voie tient sans doute à l'incertitude dans laquelle ils se trouvent de retirer un prix rémunérateur de la vente du lait. Elle tient aussi à ce que les vaches tunisiennes ne sont que de très médiocres laitières, tandis que les vaches d'origine étrangère réputées pour leurs aptitudes productives, ont des difficultés pour s'acclimater et sont particulièrement sensibles aux maladies contagieuses et parasitaires.

Plusieurs années d'essais à El Hafsia, à Sidi Tabet et aux environs de Tunis ont démontré que l'entretien des vaches laitières métropolitaines est possible sous

la réserve d'un minimum de précautions, du reste faciles à réaliser.

d) *Fumier*. — On fait trop rarement éta dans le relevé des utilités fournies par les bovins du fumier qu'ils produisent et cependant le fumier de ferme c'est la matière organique qui constitue le substratum de la fertilité du sol. La fatigue, l'épuisement de la terre, la diminution de sa fertilité sont dus à la raréfaction progressive de l'humus; il faut fumer les terres pour leur restituer cet humus dont elles s'appauvrissent constamment par la culture intensive, et pour cela il faut s'adresser à ceux qui produisent le fumier : les animaux et en particulier les bovins. Pendant longtemps on a considéré le fumier comme étant seul capable de rendre au sol tous les éléments que lui enlevaient les récoltes, puis les engrais chimiques sont venus et, comme l'a dit Trouette, « avec la puissance que leur confère leur organisation industrielle », ils ont prétendu remplacer le fumier, mais on ne remplace pas le fumier de ferme, pas plus du reste que les engrais chimiques, car si ceux-ci apportent à la terre une partie des éléments que ne renferme pas le fumier, par contre ils ne possèdent pas d'humus.

Une vieille expérience a appris aux paysans siciliens la valeur de cet élément fertilisant. Dans le midi de la France, pour exprimer la nécessité de fumer les vignes, un vieil adage languedocien dit :

« Il n'y a ni prières ni oraisons,

« Il n'y a que le fumier de mouton ».

Chaque exploitation agricole devrait avoir une fosse à fumier et du bétail pour pouvoir la remplir. Chaque colon doit conserver présente à l'esprit la boutade d'un

vieil agronome qui a dit : « Le bon sens d'un cultivateur se mesure au soin qu'il donne à son tas de fumier ».

III. — *Méthodes d'amélioration des races indigènes*

A) *Amélioration par la reproduction*

Deux causes principales ont contribué à conduire et à maintenir le cheptel bovin tunisien dans un état de médiocrité qui nuit à sa productivité et qu'il est nécessaire de corriger pour rendre son exploitation intéressante et fructueuse :

a) Une reproduction désordonnée s'effectuant au petit bonheur, parfois au simple hasard du voisinage.

b) Une alimentation incohérente et en général périodiquement déficiente.

Le problème de l'amélioration de la population bovine par la reproduction est le plus ardu à résoudre, car il repose sur la mise en œuvre de facteurs biologiques délicats à dégager et à manier. On ne peut l'aborder utilement que si l'on connaît les phénomènes complexes de « variations » et d'hérédité dont la connaissance constitue la génétique. Issue de l'ancienne race brune de l'Atlas, la population bovine du Protectorat s'est insensiblement adaptée au milieu dans lequel elle vit et la routine des Fellah n'a eu qu'à favoriser la conservation d'un type moyen façonné par le milieu et adapté aux conditions de vie locale.

1° *La Sélection.* — Considérée comme méthode de reproduction, c'est-à-dire l'union de reproducteurs appar-

tenant tous deux à la race bovine autochtone, la sélection est sans doute la seule recommandable aux éleveurs indigènes, tant que leurs procédés d'élevage ne se seront pas modifiés. Cette méthode présentera l'avantage incontestable de réaliser progressivement l'épuration souhaitable d'une population aujourd'hui bien mélangée, elle aboutira lentement, mais avec certitude, à l'obtention d'un bétail de plus en plus homogène dans ses formes aussi bien que dans ses qualités, car il se développera en conservant sa rusticité si on l'abrite quelque peu, si on l'abreuve convenablement et si on le nourrit régulièrement.

Les races importées, venues de pays riches et soumises au régime d'un pays plus pauvre, souffrent et dégénèrent; c'est une loi biologique inexorable. Aujourd'hui, la sélection est la seule méthode conseillée aux indigènes, c'est celle qui a été adoptée pour le troupeau de la station d'élevage d'Eba-Ksour, afin de mettre la disposition de l'élevage indigène un certain nombre de géniteurs de race pure. Le perfectionnement du troupeau bovin par la sélection demandera beaucoup de temps, à moins qu'une évolution rapide des méthodes culturelles locales permettent d'envisager l'exploitation d'une population bovine plus puissante et plus productive. La méthode de sélection paraît trop lente à la plupart des éleveurs qui croient trop souvent qu'en introduisant un taureau volumineux au milieu des vaches du pays, ils obtiendront immédiatement une race nouvelle avec toutes les qualités du géniteur importé. On produit ainsi des sujets décausés et dénués presque toujours de rusticité et de résistance. Pour éviter ces mécomptes, il est préférable d'appliquer la méthode de sélection qui

est celle à considérer comme la plus généralement applicable aux populations des pays neufs.

2° *Le Croisement.* — Nous avons déjà dit comment les éleveurs européens importèrent, trop souvent au hasard de leurs préférences, et d'une manière désordonnée des animaux en général incapables de donner des résultats satisfaisants en Tunisie. Seuls les élevages qui se sont pliés dès le début à une discipline sévère et ont persévéré dans l'emploi d'un type de reproducteurs adopté une fois pour toutes, se trouvent aujourd'hui en possession de troupeaux présentant de réelles qualités. Pour les autres, il faut apparemment repartir le plus souvent de zéro, abandonner des tâtonnements dispendieux, ne plus se perdre en innovations stériles et utiliser désormais des éléments vraiment capables de jouer un rôle utile et de greffer sur la population bovine du pays des caractères avantageux sans courir le risque de lui en communiquer de désastreux.

Grâce à la génétique on sait que l'on peut maintenant, par des croisements appropriés, « manipuler la plupart des caractères des races comme des jetons », ainsi que le dit J. Rostand, et qu'il est possible d'éliminer de certaines d'entre elles les caractères qui leur sont défavorables, pour leur en substituer d'autres. Il est donc concevable qu'en Tunisie, avec comme point de départ des vaches indigènes faciles à se procurer sur place, on obtienne par croisement avec le taureau zébu des produits de première génération alliant la sobriété et la rusticité du bœuf tunisien, à la taille, la vivacité et la résistance aux maladies du zébu; c'est là le moyen le plus sûr et le plus rapide d'obtenir d'excellents attelages de bœufs de labour. Il semble aussi que l'on puisse

tenter d'obtenir par l'introduction des taureaux schwitz la faculté laitière que certains colons peuvent se proposer d'exploiter, ou bien encore dans le cas de ressources fourragères abondantes, l'aptitude à la boucherie de la race charolaise.

Au cours des opérations de croisement, il est indispensable de n'utiliser que des taureaux de race pure dont il est possible de connaître la formule génétique exacte. A cet égard, la meilleure référence est celle qui est fournie par l'inscription des taureaux aux livres généalogiques, aux « Herd book » de leur race, parce que cette inscription apporte la garantie que les caractères déterminant la valeur économique de la race sont bien fixés dans les cellules sexuelles de ces géniteurs et qu'ils seront, selon la plus grande vraisemblance, fidèlement transmises à la descendance. Cette recommandation est conforme, par exemple, aux directives officielles imposées en Allemagne depuis 1933 par la Direction de l'Élevage et qui prescrivent :

a) Autant que possible l'élevage des troupeaux en race pure lorsque celle-ci est une race améliorée;

b) Dans tous les autres cas, l'union de deux races pures, à l'exclusion de tout métissage.

Le fait d'employer des géniteurs mâles qui ne sont pas de race pure est un défi, une bravade contre les expériences d'une centaine de savants et les observations de milliers d'éleveurs.

Il n'y a pas de pire erreur que celle qui consiste à croire que l'achat d'un taureau d'élite est une dépense excessive, ne donnant pas de revenu direct et l'on a dit, avec beaucoup de raison, que « le taureau est la moitié du troupeau », car il a été régulièrement constaté et

scientifiquement démontré, que les qualités tant de conformation que de productivité d'un animal de l'espèce bovine dépendent autant des caractères du père que de ceux de la mère dont il est né. C'est un véritable gaspillage d'argent que d'acheter un taureau commun ou médiocre lorsqu'on veut améliorer un élevage, l'on perdrait moins en achetant tout un troupeau de mauvaises vaches, car en une année une mauvaise vache ne transmet ses caractères qu'à un seul sujet, tandis qu'un mauvais taureau en influence un grand nombre.

Lorsqu'on procède au choix d'un taureau, il faut rechercher en lui toutes les qualités qui présentent de l'importance au point de vue économique et qui peuvent se répartir en trois groupes : production, reproduction, vigueur.

Les qualités de production sont celles qui se rapportent à toutes les utilités qualitatives et quantitatives que l'on veut faire acquérir au troupeau à améliorer : rendement laitier, précocité et grande aptitude à l'engraissement, agilité, etc.

En ce qui concerne la reproduction, on considérera au point de vue du rendement et de l'ardeur, la qualité des ascendants et, toutes les fois que c'est possible, le nombre et la valeur des descendants.

Dans le groupe des qualités de vigueur enfin se placent les caractères comme la rusticité, la résistance aux maladies qui garantissent la durée de l'utilisation des animaux par une vie aussi longue que possible.

B) *Amélioration par l'alimentation*

L'alimentation rationnelle sera toujours le plus précieux auxiliaire des vraies méthodes génétiques. Il se-

rait vain en effet, de vouloir améliorer la population bovine tunisienne par sélection ou par croisement, sans se préoccuper en même temps de mettre à la disposition du bétail plus exigeant ainsi obtenu, les aliments qui en quantité et en qualité lui sont nécessaires. « Les animaux se font par la bouche », disent les Anglais. Aussi toute tentative faite pour les perfectionner par la reproduction, doit aller de pair avec une amélioration de la production fourragère. Là est le secret de tout élevage rémunérateur.

Ou bien les agriculteurs ont la volonté d'alimenter convenablement les troupeaux qu'ils possèdent et peuvent dans ce cas se livrer avec confiance à l'élevage, ou bien ils ne sont disposés à faire aucun effort pour les nourrir et alors, il vaut mieux qu'ils orientent leur activité dans une autre direction. C'est parce que les Tunisiens n'ont pas accompli cet effort indispensable que leur race bovine a si peu de valeur économique, qu'elle comprend des sujets d'aspect si souvent lamentable. La sous-alimentation du bétail ne représente jamais une économie, c'est au contraire un gaspillage ruineux, car il en coûte beaucoup moins de bien entretenir les animaux que d'avoir à les relever. L'éleveur tunisien doit placer au premier plan de ses préoccupations la constitution de réserves alimentaires pour les mois secs de l'année, la production et la récolte de fourrages sous leurs formes les plus variées.

Un premier résultat intéressant est obtenu en cherchant à améliorer les terrains de parcours, par le nettoyage, la mise en défense périodique. Le R. P. Barthélemy a rapporté qu'à Thibar, il y a vingt ans, les pâturages loués à des éleveurs tunisiens qui les surpeu-

plaient et les laissaient envahir par les mauvaises herbes restèrent à peu près sans valeur, jusqu'au jour où, nettoyés et mis au repos pendant les mois d'hiver, ils devinrent des terrains de parcours excellents.

Une autre manière peu coûteuse de faire des réserves d'aliments pour le bétail, consiste à ne laisser rien perdre des ressources naturelles qui peuvent être consommées par lui, à faucher pour transformer en foin ou pour ensiler les herbes, telles que : minette, sulla, mauve, ortie, ravenelle, chardon, qui sont si abondantes parfois au printemps des années pluvieuses. Mais l'éleveur doit faire davantage et faire une large place dans son domaine aux cultures fourragères. Un vieil adage de Gasparrin dit : « Beaucoup d'agriculteurs se sont ruinés pour avoir eu trop de terres labourables ; on n'en cite pas un seul qui ait fait de mauvaises affaires pour avoir eu trop de cultures fourragères ».

C'est par l'expansion des plantes fourragères que les Bretons, les Normands, les Limousins ont amélioré l'élevage de leurs races bovines ; c'est à elles que les Anglais, les Danois, les Hollandais doivent de posséder les plus magnifiques races du monde.

La luzerne, le bersim, l'avoine et l'orge, la moutarde blanche, le maïs et le sorgho, la betterave et la carotte fourragères, sont appelés en Tunisie, à concourir de la façon la plus heureuse à l'entretien d'un bétail en rapport avec l'étendue des terres soumises à la culture des céréales.

Pour un éleveur, cultiver plus de fourrages en vue de pouvoir exploiter des animaux précoces et meilleurs, c'est transformer une entreprise languissante et ne donnant que de maigres bénéfices en une affaire vivante et

active qui donne fréquemment de substantiels revenus.

D'autres points sont importants et doivent être soulignés comme par exemple :

L'obligation de veiller à la santé du bétail pour le soustraire à l'emprise de la maladie ou pour l'en guérir.

L'utilité d'aménager pour les bovins des étables qui soient un abri efficace contre les ardeurs du soleil et les morsures du froid.

La nécessité de se dépouiller de l'individualisme morbide qui n'est plus de mise à notre époque. C'est par leur union au sein de groupements coopératifs que les éleveurs pourront faire entendre leurs voix et c'est en organisant en commun certaines de leurs opérations (achats et entretien de géniteurs ou d'aliments, vente de lait ou d'animaux de boucherie), qu'ils s'orienteront plus sûrement vers une exploitation profitable de leur bétail. En restant isolés, les éleveurs seront toujours en danger, la discipline professionnelle du groupement corporatif ne peut que favoriser et féconder leur activité.

Pour terminer, citons quelques sages opinions : Paul Bourde, dans ses « Lettres d'un vieil Algérien », écrivait que ce dont l'Algérie avait le plus besoin, c'était d'avoir une bonne plante fourragère, afin de pouvoir entretenir un assez nombreux bétail. Après avoir constaté plus tard que les conditions culturelles de la Tunisie avaient de grandes analogies avec celles de l'Algérie, il avait cherché à créer dans la Régence, autour de la question fourragère, une agitation qui, depuis, a commencé à porter ses fruits.

De son côté, L. Grandeau proclamait : « Avant tout, les colons du Nord de la Tunisie auront à se garder de la monoculture, leur première préoccupation devra

être le choix d'un assolement permettant l'élevage du bétail. Améliorer la production fourragère, créer une race bovine plus productive, telle paraît être la voie à suivre ».

Il est sage aujourd'hui de réfléchir sur les opinions de ces grands agronomes. Il est permis de penser que dans la situation économique actuelle, le développement et l'évolution du cheptel bovin surtout est susceptible de devenir l'un des facteurs les plus sûrs de la prospérité générale de la partie septentrionale de la Tunisie.

SECTION V. — ESPÈCE OVINE

Par son effectif important, le troupeau ovin constitue par lui-même et par ses produits, l'une des ressources capitales de la Tunisie. Les moutons appartiennent en presque totalité aux pasteurs indigènes qui peuplent les immenses régions sèches et demi-désertiques du Centre et du Sud, et vivent là dans l'anarchie d'une économie pastorale, dépourvue de toute organisation.

Dans la région des steppes arides, le mouton apporte la vie et constitue l'unique valeur qu'il est possible d'y réaliser pour le moment, par la transformation en viande, en laine et en lait d'une maigre végétation, fille d'un milieu naturel ingrat. La Tunisie possède environ 2.500.000 à 3.000.000 d'ovins. Mais cet effectif est sujet à de très grandes fluctuations, car il est périodiquement décimé par la carence alimentaire due à l'imprévoyance des éleveurs. C'est ainsi qu'il n'était que de 616.000 après l'année de sécheresse de 1910 et de 641.000 après celle de 1914.

Principales races de moutons

Les races ovines sont nombreuses en Tunisie et chacune d'elles est assez hétérogène. On y rencontre : la rare barbarine, la race arabe à queue fine, les mérinos et les métis, la race de l'extrême-Sud et diverses races étrangères.

La race Barbarine Tunisienne. — Cette race est représentée par environ 2.400.000 têtes. Elle ne serait, d'après certains, qu'une branche de la race asiatique; elle se retrouve des bords de la mer de Chine à la Méditerranée. D'autres soutiennent que c'est une race autochtone. Dans les Etats barbaresques, la souche barbarine a prospéré. Elle présente un grand nombre de variétés à caractères assez différents.

Le Barbarin fait partie des races dolichocéphales au format moyen, au front plat, avec arcades orbitaires saillantes; chez les mâles les cornes (quand elles existent) se dirigent obliquement d'avant en arrière. Les faces en sont striées. Le cou est court et porte parfois un fanon, la poitrine est bien conformée, la croupe est oblique. La queue longue, porte de chaque côté en réserve, deux masses adipeuses, plus ou moins développées selon l'état de la bête et pouvant peser jusqu'à 15 kilos. La robe diffère suivant les régions : dans le Sahel et l'extrême Sud elle est d'un brun foncé; dans le Nord, on recherche les bêtes foncées comme étant moins sensibles au « Hamra » (millepertuis). La laine est généralement jarreuse, elle sert à l'entretien des tentes. Dans le centre, la laine est plus fine, plus tassée, elle sert à la confection des burnous et vêtements de

fantaisie. Le poids des toisons varie suivant l'année et la région de 1 kg. 200 à 2 kg. 200.

La brebis est prolifique, très bonne laitière, ses mamelles sont amples et souples. Son poids moyen varie de 40 à 45 kilos. La race est rustique et de précocité moyenne. Elle supporte les privations, la poussière (pendant la transhumance), résiste au froid sec et aux maladies épizootiques. Dans son jeune âge elle donne une viande fine, très savoureuse, sans odeur ni goût de suint. Et si parfois le consommateur peut s'en plaindre, c'est uniquement parce que l'indigène ne procède pas toujours à la castration des mâles.

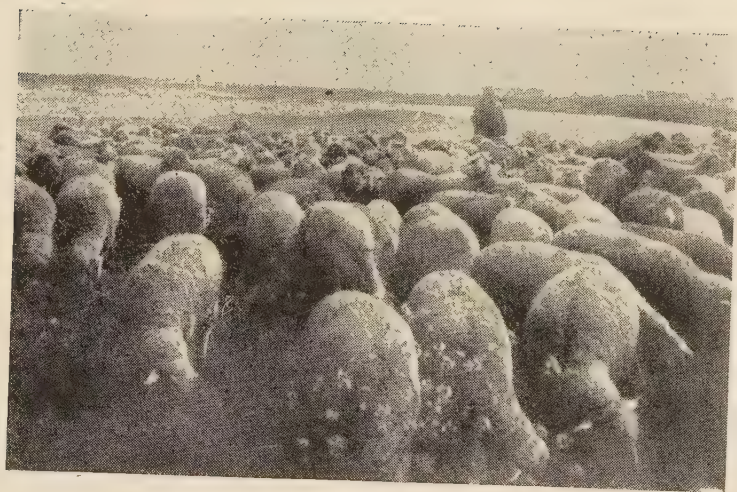
Race arabe à queue fine. — On qualifie aussi cette race d'algérienne, parce qu'elle est surtout répandue dans les régions de la Tunisie qui sont limitrophes de l'Algérie. Elle a une tendance à se répandre un peu partout grâce aux élevages européens, et grâce aux efforts de la Direction de l'élevage qui ont favorisé sa pénétration dans le pays. Sanson la rattache à la race de Syrie. D'autres déclarent que c'est un type berbère autochtone.

La tête est forte et busquée, les cornes développées chez le mâle sont petites chez la femelle. La queue longue présente à sa base des coussinets adipeux rudimentaires. Elle est haute sur pattes (0 m. 80 à 0 m. 90), la teinte est claire, mais la face et les pattes sont généralement fauves. La toison est ouverte, quelquefois jarreuse, mais le plus souvent composée de brins fins, son poids est de 1 kg. 700 à 2 kilos en moyenne. Cette race est prolifique, rustique, excellente marcheuse, adaptée aux régions de grande transhumance, mais inférieure à

la race barbarine au point de vue laitier. Son rendement en viande ne dépasse guère 40 %.

Mérinos. — De nombreux géniteurs de la Métropole furent introduits en Tunisie, à la suite du décret du 19 mai 1893. Des croisements furent tentés au petit bonheur, sans méthode ni esprit de suite, aussi ces premiers essais n'ont-ils donné que des déboires. Repris plus tard plus méthodiquement, et dans de meilleures conditions de milieu, ces croisements ont permis d'apprécier le mérinos de la Crau dont le type est devenu homogène vers 1909. Des éleveurs de la région de Souk-el-Khemis continuèrent dans cette voie, par apport continu de géniteurs de la Métropole et arrivèrent à constituer des troupeaux d'élite, pépinière de moutons ayant subi le stage d'acclimation et offrant ainsi plus de garantie aux acheteurs. L'établissement de Sidi Tabet introduisit les châtillonnais dont certains donnèrent de bons résultats. Plus amples que les mérinos de la Crau, mieux conformés, à toison plus homogène et de meilleur rendement, ils sont plus précoces, mais plus délicats.

Race de l'extrême Sud (Race du Soudan, moutons touaregs). — En général de grande taille, les moutons de cette race ont des formes qui les rapprochent de la chèvre. Leur toison est très variable, chez certains sujets la laine est absente et remplacée par des poils. La robe est de couleur fauve, donnant souvent à ces animaux l'aspect de la gazelle. Les membres sont très longs, la poitrine est étroite, la queue courte et ne portant que des poils. Cette race établit la transition entre les ovins et les caprins. La brebis est féconde, les portées sont presque toujours doubles. Le rendement en viande



Troupeau de brebis mérinos au pacage.

est peu élevé. Cette race ne présente qu'un intérêt très relatif et son aire d'expansion est en Tunisie, très étroitement localisée.

Races étrangères diverses. — Les Italiens, qui sont très nombreux en Tunisie, exploitent des *brebis sardes* pour la fabrication d'un fromage spécial. La race sarde est de petite taille (0 m. 60 environ), et possède une grande aptitude laitière. Sa toison est tout juste utilisable pour les matelas. La brebis sarde souffre du dépassement, elle perd au bout d'un an une partie de son lait. Le croisement avec des barbarins peut donner des femelles laitières ayant un rendement qui se maintient pendant plusieurs années.

La race de Sicile rappelle celle de Sardaigne avec un peu plus de développement. Les brebis ont une grande aptitude laitière. Dans les régions de Mateur, de Bizerte, de Grombalia et de Bordj-el-Amri, plus de 2.000 brebis de race sardignole ou de race sicilienne sont exploitées industriellement.

La race Karakul, dont les représentants ont été introduits en Tunisie en 1929 est une race à grosse queue, originaire de Boukara dans le Turkestan, elle est intéressante par la peau que fournit l'agneau nouveau-né (astrakan). L'introduction de cette race n'a pour but que l'obtention de la fourrure de l'agneau. Chez celui-ci, avant la mise bas, la peau est couverte de poils plats noirs, moirés, qui constituent dans le commerce la fourrure appelée « Breitschwanz ». Chez l'agneau nouveau-né, pendant les premières semaines, la fourrure est formée d'un poil fin, brillant, noir, plus rarement gris. Elle est appelée « Persianer ». Les animaux importés en

Tunisie n'ont pas paru souffrir de l'acclimatation, tout semble indiquer que l'élevage du Karakul peut se faire avec sûreté et que les produits de croisement avec les brebis communes du pays, tout en se distinguant légèrement des pur-sang, fournissent des peaux qui ont une certaine valeur.

II. — CONDUITE DE L'ÉLEVAGE

En Tunisie, le nombre des moutons possédés par les indigènes représente 97 % de l'effectif total. Ce fait capital domine la question de l'élevage du mouton dans la Régence.

Nous exposerons d'abord les conditions de cet élevage chez les indigènes où le mouton est essentiellement une bête de pâture.

Elevage indigène : la transhumance

C'est dans les régions où s'étendent de vastes espaces exclusivement propres aux pâturages que se développe surtout l'espèce ovine; elle tend au contraire à disparaître dans les plaines que la culture peut rendre productives. A certains moments de l'année les steppes du centre et même les territoires du sud offrent aux moutons dans les années pluvieuses, des ressources suffisantes. Mais le régime des pluie est très variable, surtout dans le Sud. Pendant la saison chaude la végétation herbacée s'arrête, le sol devient aride. Pour résister à la disette, l'émigration des troupeaux s'impose vers les régions plus fraîches où l'eau et les pâturages n'ont pas disparu. C'est la méthode d'élevage en transhumance

qui exige de vastes terrains de parcours échelonnées à des altitudes différentes, pour permettre les déplacements périodiques suivant le rythme des saisons.

Dans tous les cas on doit faire partir les moutons dès que l'herbe commence à se faire rare, car il faut compter que le troupeau devra marcher pendant environ trois semaines avant d'atteindre une zone plus riche. C'est parce que les éleveurs négligents et insouciants avaient fait partir leurs troupeaux trop tard qu'il y a eu en 1927 une véritable hécatombe de moutons.

Dans le Sud, les éleveurs de la région littorale (Sfax, Gabès et Matmata) envoient leurs moutons dans le Cap Bon, tandis que ceux des Hauts-Plateaux les envoient dans les régions de Thala, d'Ebba-Ksour et du Kef. Avant le départ chaque berger reçoit une tente en poil de chameau, un fusil avec des munitions et un dromadaire pour transporter son mobilier et sa volaille. A ce sujet, il est intéressant que l'éleveur possède un ou deux dromadaires qui, en temps ordinaire, peuvent servir à labourer les jeunes oliviers.

Si les moutons partent en très bon état, les étapes sont un peu plus longues, dans le cas contraire elles n'excéderont pas 20 km. par jour. Le troupeau part le matin au lever du soleil, et avance tout en mangeant vers les lieux repérés à l'avance, où il passe la nuit.

Le berger choisit autant que possible un endroit où il peut faire boire les moutons. Le soir, les animaux sont groupés et comptés; ils passent la nuit dans un enclos délimité par des piquets et deux cordes. Tous les quinze jours à peu près, le colon doit aller voir son troupeau,

marquer les agneaux, les compter, se rendre compte de leur état sanitaire et fixer les nouveaux lieux de pâture.

Si les bergers prétendent qu'entre deux visites il y a eu une grande mortalité, due au tournis ou à toute autre maladie, et que les moutons semblent en très bonne santé, on doit resserrer la surveillance. Certains bergers peu scrupuleux abattent des agneaux afin de pouvoir s'en nourrir, tout en faisant croire qu'ils sont morts de maladie.

Un autre coup classique des bergers consiste à traire les brebis pour vendre le lait. Si, dans un pâturage abondant, on constate que les brebis en bon état allaitent des agneaux très maigres, on peut être certain de la chose.

A la fin du printemps, avant épuisement des pâturages, les troupeaux reprennent la direction du Nord, tandis que ceux du Sud vont estiver sur les Hauts-Plateaux Tunisiens (Maktar, Le Kef, Thala). Mais certaines années de sécheresse exceptionnelle (comme 1914, 1920, 1926, 1930) les animaux du Sud et du Centre, ayant épuisé leurs terrains de pacage, sont dans l'obligation de remonter vers le Nord.

Dans un état pitoyable de misère physiologique, ces troupeaux sont souvent voués à une mortalité effrayante qui atteint parfois le chiffre total de 1 million.

La marche de la colonisation vers le Sud gêne ces mouvements, mais la transhumance est encore pratiquée dans les régions semi-désertiques, où le mouton constitue la production la mieux adaptée.

Par ailleurs, l'industrie pastorale n'est pas seulement la partie essentielle de la fortune indigène dans le Sud, elle est encore une rente annuelle pour les tri-

bus intermédiaires du Tell que les troupeaux traversent dans leurs allées et venues. Les pasteurs de Foum-Tatahouine ou de Ben-Gardane marchent vers Soliman ou Béja, payant à leur passage le droit d' « Achaba ». Ce droit est la redevance par tête de mouton que paient les pasteurs transhumants pour avoir droit de passage et de pacage sur les territoires qui leur sont étrangers. Il y a une vingtaine d'années, ce droit était environ de 0 fr. 25 par mouton pour la traversée d'une tribu et jusqu'à épuisement du pâturage que pouvait offrir cette tribu.

L'indigène vit presque toute l'année des produits de son troupeau. C'est une ressource qui lui permet d'entretenir sa famille, de s'habiller, de réparer sa tente, de confectionner ses couvertures, chaussures, bas et cordes. De sorte que sa production de laine lui suffit souvent à peine. Dès son arrivée au monde, l'agneau partage le lait de sa mère avec son maître. Après avoir suivi le troupeau dans la journée, l'agneau est attaché le soir sous la tente pour que son maître puisse disposer de la traite du matin. Avant trois mois, il est sevré pour permettre le remplissage des jarres de beurre fondu.

Toute fête, tous événements heureux ou malheureux, les grandes fêtes religieuses, les offrandes diverses au marabout, tout se traduit chez l'indigène par le sacrifice d'un ou de plusieurs moutons. Les troupeaux sont généralement de 200 à 250 têtes de tout âge et de 4 à 5 béliers. Ceux-ci n'étant jamais retirés du troupeau, la queue du barbarin sert de protecteur et de régulateur, évitant ainsi la fécondation des bêtes trop jeunes et l'agnelage tardif d'été.

Sans abri, ces moutons sont soumis à toutes les intempéries et vivent exclusivement de la vie pastorale. La monte a lieu en mai pour obtenir l'agnelage en octobre, mais avec le mouton barbarin elle se poursuit jusqu'en été. La tonte a lieu habituellement vers le 1^{er} avril dans le Sud, le 15 avril dans le Centre et au début de mai dans le Nord. Elle s'effectue à l'aide de forces, gratuitement dit l'indigène, mais les us et coutumes indigènes la considèrent comme l'occasion de réjouissances. Après la tonte un agneau est abattu et mangé, de sorte que cette tonte « gratuite » revient à un agneau de 120 francs (prix de 1931) pour 250 bêtes, soit 0 fr. 50 par tête.

Les chiens de bergers ont beaucoup moins de qualités que les chiens français. Dans le jour ils servent généralement aux bergers pour chasser la gerboise et le lièvre. L'indigène fataliste n'a guère d'autre remède que le rasoir et le feu, il ne croit pas trop aux épidémies et il appréhende le vaccin.

Ainsi conduit depuis des siècles, on conçoit aisément que l'élevage du mouton n'ait pu progresser ni s'améliorer sensiblement. Il n'a pu que maintenir une race bien acclimatée, sobre, adaptée au milieu et résistante aux maladies.

Elevage européen

Chez les colons, du fait de l'absence de méthode, du manque d'esprit de suite et de persévérance, l'élevage n'a guère fait de progrès. Au début de 1893, poussés à abandonner le barbarin, ils s'adressaient à la race algérienne qu'ils faisaient saillir de manière incohérente,

tantôt par des mérinos de la Crau, châtilonnais, ou de Rambouillet, tantôt par des géniteurs algériens.

Ces croisements continus ou industriels se propageaient lentement chez les éleveurs européens, et pas du tout chez les indigènes. Néanmoins, la réglementation de l'époque de la lutte, avec séparation des béliers, la construction d'abris, l'abreuvement régulier des troupeaux, l'obligation de réserver tout le lait de la mère à l'agneau, l'époque de sevrage portée à 4 à 5 mois au lieu de 2 mois et demi, l'observation stricte de l'âge de réforme (5 ans), l'augmentation du nombre de géniteurs mâles par troupeaux (10 à 12 par 200 têtes), la séparation des antenaises pour ne les livrer à la reproduction qu'à partir de 18 mois, l'amélioration de la tonte, la castration, le traitement des différentes maladies, l'amélioration des pâturages, sont les principaux progrès apportés par les colons.

Leurs troupeaux résistèrent beaucoup mieux que les troupeaux indigènes pendant les années calamiteuses et servirent de modèle.

La grosse difficulté qu'eurent à surmonter les éleveurs français fut de se procurer des bergers consciencieux. Assez souvent volés, plus fréquemment trompés, beaucoup d'agriculteurs durent s'avouer vaincus et abandonnèrent l'élevage du mouton.

Gardiennage

On ne trouve pas en Tunisie de bons bergers européens, il faut donc s'adresser aux bergers indigènes. Le berger est tantôt salarié avec part sur le croît, tantôt complètement associé au propriétaire. Les salaires sont

le plus souvent payés en nature et les conditions sont variables selon les régions. Elles sont généralement fixées par contrats, faits tantôt devant notaire, tantôt sous seing privé. S'il n'y a pas contrat écrit, il y a arrangement verbal devant les notables de la tribu, ou bien la coutume de la région régit tacitement les rapports du propriétaire et du berger. Voici quelques exemples de salaires relevés par Paul Bourde en 1893 :

— Contrôle de Tunis : le berger reçoit 18 francs en argent, 10 ouiba (l'ouiba équivant à 36 litres 40) d'orge, 4 ouiba de blé, une demi-peau de bœuf pour se faire des chaussures, un mouton pour l'Aïd-el-Kébir, une agnelle à son choix sur 10 de celles qui sont nées dans l'année.

— Contrôle de Béja : le berger reçoit 10 agnelles de l'année au moment de la tonte; 1 caffis (le caffis de Béja équivant à 10 hectolitres) d'orge, 1/4 de caffis de blé, 6 francs pour ses chaussures, 15 francs pour ses vêtements, l'excédent du lait des brebis et les 3/4 de la laine.

— Contrôle de Sousse : le berger reçoit une agnelle de l'année sur 20, une ouiba d'orge par mois, une « ouzera » (sorte de couverture-manteau), une paire de souliers, une chéchia et il dispose du lait quand le troupeau est loin de l'habitation du maître.

En résumé, la valeur générale de ces salaires est de 200 à 250 francs par an, mais ils sont un peu plus élevés dans la montagne et près de l'Algérie.

Voici un exemple d'acte passé devant notaire pour l'engagement d'un berger :

« Louanges à Dieu.

L'honorable Salah-Ben-Salah es Soussi, témoigne qu'il prend comme berger Abderraman Ben Ahmed, pour

qu'il lui fasse paître 135 brebis et 5 béliers vus et examinés par lui.

Il met comme condition que tout animal perdu ou mort sera remplacé par le berger. Abderraman s'engage de son côté à rechercher les pâturages les plus riches et les eaux les plus douces. Ce contrat est valable pendant une année, commençant le 1^{er} octobre, moyennant un salaire de :

1° Douze agneaux, livrés dans le cas où le troupeau atteindrait le chiffre de 200;

2° Un caffis et demi d'orge;

3° Trente-six piastres, prix de ses vêtements;

4° La moitié d'une peau brute (prix, 5 piastres) et une paire de « balgha ».

Les frais de médicaments tels que le jus de tabac et plantes pour soigner les moutons sont à la charge du propriétaire ».

Contrat d'association

« Louanges à Dieu,

Le distingué, le respectable, le considérable Mustapha-ben-Amar-ben-Mustapha et l'honorable Saïd Ben Mohamed, ont formé une association complète ayant pour objet 119 animaux de la race ovine, dont 114 femelles adultes et 5 béliers adultes également.

Cette association est basée sur le partage égal et par moitié, sans qu'il y ait avantage en faveur de l'un des associés, au détriment de l'autre.

Tous les bénéfices que Dieu leur accordera à l'avenir, en fait de produits (croît, beurre, etc.), seront partagés par moitié conformément aux stipulations de l'association susdite.

L'associé Saïd précité, témoigne que les moutons susdits, sont placés sous sa surveillance dans son parc et dans ses pâturages. Il doit en prendre soin pendant toute la durée de l'association sans avoir le droit de réclamer de son coassocié les frais de pacage.

Les deux associés témoignent qu'ils ont estimé la valeur du troupeau précité à 2.380 piastres, petit module en argent (1.478 francs), Saïd Ben Mohamed précité doit payer à son coassocié Mustapha, la somme de 1.190 piastres de la même monnaie (714 francs), laquelle somme forme la moitié de la valeur d'estimation.

Ce paiement s'effectuera au mois d'avril prochain sans qu'aucune réclamation puisse être élevée à son sujet et sans qu'on puisse invoquer la moindre raison pour ne pas effectuer ledit versement.

Témoignage est porté que tous deux sont en état de capacité et d'une identité connue.

Dimanche 5 Moharem, le premier mois de l'année 1304.

Coût, 4 piastres.

Paraphes et signatures des notaires ».

Alimentation

Que ce soit chez le colon ou chez l'indigène, le mouton vit exclusivement au pâturage qui diffère, suivant les régions et la pluviométrie. Dans le Nord, il convient mieux aux bœufs qu'aux moutons. Dans le Centre et le Sud les pâturages sont abondants certaines années et plus nourrissants que dans le Nord, ils conviennent mieux aux moutons par leurs variétés. Malheureusement, ils font souvent défaut en raison de l'insuffisance

des pluies. C'est alors qu'on apprécie les parcelles de plantes vivaces qui permettent parfois de franchir la passe pénible sans trop de déchets. Dans les terres légères ce sont : le chiendent, le gzah (*Derma tortuosa*), le rtem, l'alfa. Dans les terres fortes et en côteaux ce sont le chich (*Artemisia alba*) et le remeth (*Haloxylon articulatum*) et dans les terrains salés le guetof (*Atriplex halimus*), les soudes et enfin le cactus.

Partout où on peut faire des réserves de paille, de fourrages et de grains, on peut entretenir un troupeau de moutons au voisinage de la ferme. La surface des pâturages varie avec le mode d'assolement et, même quand elle est très réduite, on doit toujours réserver une portion du domaine à la production du fourrage. Si le fourrage manque on lui substituera par quintal 150 kilos de paille hachée mélangée à des feuilles de cactus inerme coupées en lanières. Ce mélange constitue une bonne nourriture, surtout en été, il représente à peu près la moitié de la valeur du foin. Les grignons d'olives, les mares de raisin fournissent encore de précieuses ressources alimentaires.

Les moutons, qui ont de la verdure à leur disposition boivent peu, il convient cependant de les conduire quand même une fois par jour à l'abreuvoir. Le problème de l'eau est capital dans les régions du Centre et du Sud. Tous les moutons qui peuvent boire à volonté dans la période chaude, de juin à octobre, résistent à une alimentation défectueuse. A mesure qu'on pénètre dans le Centre en allant vers le Sud, les points d'eau se raréfient. Souvent les eaux sont chlorurées ou magnésiennes. Les premières ne sont pas à rejeter tant que la teneur en sels ne dépasse pas 2 gr. 5, mais par contre

les eaux magnésiennes provoquent une irritation de l'intestin préjudiciable au bon entretien.

Hygiène

C'est l'ensemble des moyens propres à assurer la conservation de la santé dans les troupeaux. Elle a surtout pour but de prévenir les effets des influences morbides : maladies contagieuses (clavelée, charbon, etc.), maladies parasitaires (tournis, gale, etc.). L'hygiène permet aussi d'améliorer l'individu en agissant sur le milieu et d'améliorer les races en agissant sur les individus.

Une bonne hygiène est le moyen le plus sûr pour conserver aux troupeaux leur valeur économique et les préserver des épizooties. Le bon berger sait par expérience l'importance de l'alimentation ; il évite les changements brusques de régime, les herbes trop froides chargées de rosée ; il sait faire utiliser au mieux par son troupeau les pâturages, dont la composition appelle toute son attention. Il doit savoir trouver les points d'eau convenables et éviter de les transformer en mares.

Les maladies contagieuses, parfois fréquentes, sont évitables. Il convient d'éloigner les troupeaux sains des troupeaux malades ou suspects. Les animaux nouveaux à introduire dans le troupeau doivent être, par précaution, isolés des autres animaux un certain temps, pour qu'on soit bien fixé sur leur état de santé.

En résumé, l'organisation hygiénique de l'élevage du mouton comporte une lutte contre la faim, contre le froid, contre les intempéries, contre les parasites externes et internes et contre les maladies contagieuses. Heureusement les maladies infectieuses et contagieuses peuvent presque toutes aujourd'hui être enrayerées par

les sérums ou prévenues par des vaccins qui donnent à l'éleveur une sécurité autrefois inconnue. Il reste à souhaiter que les agents de l'amélioration du milieu (captation d'eau, restauration des pâturages) contribuent également aux progrès des méthodes d'élevage du mouton.

III. — MODE D'AMÉLIORATION DU CHEPTEL OVIN

Sélection. — Dans les régions de transhumance, la sélection est le seul procédé d'amélioration des moutons qui mérite d'être recommandé aux indigènes, car il importe avant tout de ne diminuer en rien la résistance des animaux. Certains indigènes, plus soigneux, savent distinguer les agneaux les mieux conformés dont ils feront leurs béliers. Ils les marquent avec des taches de henné, et à la tonte une touffe de laine leur est laissée sur le dos. Les simples soins dont ils sont l'objet, consistant à les abriter pendant la nuit et à leur laisser tout le lait de leur mère, suffisent à assurer le recrutement de bons reproducteurs. La sélection des femelles est plus difficile, mais il est important d'éliminer de la reproduction les femelles trop jeunes, celles qui sont en mauvais état et celles qui sont trop âgées.

Il importe principalement de faire disparaître des troupeaux, tous les mauvais reproducteurs par la castration des mâles et la réforme des femelles inaptes. Les béliers reproducteurs devraient être isolés du reste du troupeau pendant trois mois (février à mai) afin de supprimer l'agnelage d'été. Par ces quelques mesures simples et rationnelles, l'amélioration des troupeaux est

réalisée directement, facilement et sans engager de dépenses élevées.

Croisements. — A la sélection, méthode lente, on rapproche son impuissance à faire apparaître des caractères nouveaux, à créer des aptitudes nouvelles. Le croisement et le métissage emploient des moyens différents : on introduit des géniteurs d'une race supérieure à celle que l'on veut améliorer pour conférer à la race autochtone les qualités que les produits importés possèdent. Il s'agit de substituer au mouton commun du pays une race plus productive, répondant aux conditions de l'agriculture et du commerce. Dans les exploitations importantes, le choix et l'introduction de races nouvelles ne présentent pas de grandes difficultés, mais l'achat d'animaux d'élite n'est pas à la portée de toutes les bourses. Pour les éleveurs moyens, la méthode du croisement continu consiste à acheter des béliers de la race qu'on veut introduire et à poursuivre l'élimination complète de la race inférieure jusqu'à substitution complète de la nouvelle. Dans la généralité des cas, l'introduction progressive d'une race nouvelle doit être préférée à l'importation. Ainsi la transformation n'est pas brusque et les nouveaux produits peuvent s'acclimater aux conditions du milieu.

Le choix du type croisant est commandé par des considérations précises. Déjà en 1851, Bernis préconisait en Algérie le mérinos. Le croisement mérinos a fait la fortune moutonnaire de l'Australie et de l'Amérique du Sud, dans des conditions climatiques qui se rapprochent de celles du Nord de l'Afrique. Par sa rusticité, sa sobriété, son adaptation à un milieu relativement

semblable à celui de Tunisie, le mérinos de la Crau devait remplir parfaitement son rôle d'améliorateur. Des croisements avec les barbarins à grosse queue ou mieux encore à queue fine, peuvent d'emblée donner des résultats intéressants. On peut citer par exemple le troupeau constitué par M. Robert, Directeur de la Société des Huileries du Sahel Tunisien, par croisement du mérinos de la Crau avec les barbarins à grosse queue. M. Truelle avait créé près de Tunis un troupeau justement réputé, par le mélange de béliers de la Crau et de brebis algériennes à queue fine. Sélectionnés ensuite dans le sens mérinos, les produits obtenus étaient sans cornes, et très amplifiés par rapport aux béliers de la Crau : les agneaux de six mois pesaient 44 kilos et des moutons de 2 ans 1/2, 68 kilos. Malheureusement, l'œuvre de Truelle a pris fin, et son troupeau qui fournissait des reproducteurs à la Tunisie et même au Maroc, a été dispersé. Au Maroc, ces moutons ont donné de bons résultats.

La Direction de l'élevage de Tunisie a fait étudier par son établissement de Sidi-Tabet, l'adaptation et l'entretien de certaines races françaises : mérinos du châtillonnais, race solognote. Cette dernière paraît peu intéressante à propager, la conformation des produits laissant à désirer. Le mérinos de la Crau au contraire, est aujourd'hui très répandu, si bien qu'il est facile de se procurer dans les fermes françaises bien tenues, des reproducteurs de cette variété. Des mérinos du Châtillonnais sont encore entretenus en sélection à Sidi-Tabet pour fournir des reproducteurs. Leur production ne peut pas encore être jugée de façon définitive, mais on peut prévoir le succès de ces géniteurs, qui apportent un développement intéressant et une belle toison.

En résumé, si le croisement présente chez les ovins des avantages incontestables, il n'est pas sans présenter quelques aléas et inconvénients. Aussi ne saurait-on trop répéter qu'il ne doit pas être employé d'une manière inconsidérée et que, dans tous les cas, les éleveurs ont intérêt, au lieu de se livrer à des essais coûteux, de s'en rapporter aux résultats obtenus par l'expérimentation dans les établissements officiels d'élevage.

SECTION VI. — ESPÈCE PORCINE

Importance de la population porcine en Tunisie

Le dénombrement des animaux domestiques en Tunisie, était naguère établi chaque année, en avril par les contrôleurs civils. Le décret du 21 décembre 1918, instituant une taxe sur le bétail, a rendu obligatoire pour les possesseurs d'animaux, la déclaration à la Direction Générale des Finances, du nombre de têtes des espèces chevaline, bovine, porcine, etc., qu'ils détiennent, au 1^{er} janvier de chaque année.

Le recensement de la population porcine a accusé, pour la période décennale 1909-1918, une moyenne de 13.300 têtes. Le rôle de la taxe sur les déclarations de possesseurs d'animaux a accusé 17.500 têtes en 1919 et 18.700 en 1920. L'élevage du porc est pratiqué dans le Nord et le Nord-Est de la Régence, et principalement dans les contrôles de Tabarka, Tunis, Bizerte, Béja et Souk-el-Arba. En 1938, le nombre de pores a atteint 22.500.

La consommation de la viande de porc étant proscrite par les religions mahométane et israélite, il est naturel que le troupeau porcin de la Tunisie soit aussi peu im-

portant. Il est entretenu exclusivement par les colons européens, français ou italiens.

A) RACES DE PORCS EXPLOITÉES EN TUNISIE. — A proprement parler, il n'existe pas de race indigène, l'élevage du porc s'étant seulement développé au fur et à mesure de l'occupation du pays. La plupart des races ont été importées d'Algérie, d'Italie, de Malte et de France.

Variété tunisienne. — La variété dite « tunisienne » provient d'un mélange de produits de la race ibérique dans lequel dominant les variétés romagnole (de couleur blanc rougeâtre) et napolitaine (noire ou noire et blanche) qui habitent l'Italie méridionale, la Sicile, Malte, la Sardaigne et la Corse.

La variété tunisienne a le groin allongé, la tête effilée, le corps et les membres longs. La coloration de la peau est tantôt blanche, tantôt noire ou blanche et noire. Les soies ordinairement abondantes sont grises, noires ou blanchâtres.

Les porcs tunisiens sont vigoureux, rustiques, bons marcheurs et bons fouisseurs; ils conviennent bien à l'élevage au pâturage et en forêt. Par contre, ils sont impropres à l'élevage en stabulation à cause de la lenteur de leur développement.

C'est ce qui a déterminé les éleveurs des environs des villes à introduire des reproducteurs de races précoces. Ils ont fait appel à la race craonnaise, importée de France, aux métis romano-craonnais importés d'Italie et enfin, à la race anglaise Yorkshire.

Métis craonnais-tunisiens. — Le porc craonnais pur a la face et le groin larges; les oreilles également larges

tombent le long des joues et masquent les yeux. Cette variété est précoce, très bien conformée pour la production de la viande. Mais le porc craonnais pur est moins robuste que le porc tunisien. Le croisement des animaux de ces deux races donne de bons résultats. Les métis obtenus, tout en résistant au climat sont beaucoup plus précoces que les animaux du pays. Aujourd'hui, les métis craonnais-tunisiens sont très répandus et ils ont remplacé en grande partie la variété locale pure.

Métis romano-craonnais. — Vers 1890, des éleveurs des environs de Tunis importèrent d'Italie des métis romano-craonnais qui se montrèrent supérieurs aux pores tunisiens pour l'élevage en stabulation. Un verrat de cette variété fut introduit à la Ferme annexe de l'Ecole Coloniale d'Agriculture de Tunis et donna avec les truies du pays, des produits rustiques et relativement précoces.

Métis yorkshire-tunisiens et yorkshire-craonnais. — Les pores de la variété Yorkshire sont faciles à reconnaître avec leurs membres fins et très courts, leur train postérieur large, presque carré. C'est la race la plus précoce et la plus délicate.

En 1901, deux verrats Yorkshire furent importés de l'Institut Royal d'Agriculture de Palerme à la Ferme de l'Ecole d'Agriculture de Tunis. Croisés avec les métis romano-craonnais-tunisiens, ils augmentèrent la précocité et le rendement des animaux exploités dans cet établissement. Aujourd'hui, les métis Yorkshire-Craonnais, soit purs, soit mélangés de tunisiens, se rencontrent fréquemment dans les porcheries d'élevage en stabulation.

B) ALIMENTATION DES PORCS. — Avant d'exposer les méthodes de production des porcs, nous allons examiner les différentes substances dont peuvent disposer les éleveurs tunisiens pour l'alimentation de leurs animaux.

Les matières nécessaires à l'alimentation des porcs sont produites sur les domaines ou achetées dans le commerce.

Racines et Tubercules. — En Tunisie, les exigences de la culture de la pomme de terre et son faible rendement, ne permettent pas l'utilisation de ce tubercule dans l'alimentation des animaux.

La betterave, semée en octobre, ou décembre suivant les régions, donne, sans irrigation, 25.000 à 50.000 kilogrammes de racines par hectare. Celles-ci sont bonnes à consommer à partir de juin, mais se conservent dans le sol jusqu'en août, aux environs de Tunis et jusqu'en décembre à Zaghouan ou à Béja.

Les carottes fourragères réussissent très bien en Tunisie. Semées du 1^{er} août au 15 octobre, elles peuvent donner, notamment aux environs de Tunis, un rendement assez élevé. Elles sont récoltées de la fin de décembre au mois de mai, c'est-à-dire jusqu'au moment où les betteraves deviennent utilisables. Les carottes sont tout indiquées pour remplacer les pommes de terre dans l'élevage ou l'engraissement des porcs. Cependant, jusqu'à présent elles sont assez peu employées pour cet usage.

Grains et Fruits. — Les grains qui servent à l'alimentation des porcs en Tunisie sont le maïs, l'orge, les fèves et le sorgho.

Les glands jouent un grand rôle dans l'alimentation du porc en forêt.

Les figues de Barbarie fournissent, d'août à octobre, un aliment qui n'est pas à dédaigner. Les porcs en sont très friands. Ces fruits sont roulés sur le sol pour en détacher les épines, puis distribués aux animaux, sans aucune préparation.

Produits d'origine animale. — Le lait écrémé et le petit lait, comptent parmi les principaux aliments des porcs dans beaucoup de localités de France. En Tunisie, ces produits sont rares, en raison du faible développement de l'industrie laitière. L'emploi de ces aliments n'est pas à négliger dans l'alimentation des porcelets et pour l'engraissement des adultes.

La poudre d'os verts est à conseiller, mélangée aux fèves ou aux tourteaux d'arachides. On s'en procure assez difficilement dans le commerce, mais il existe des broyeuses mécaniques d'os que l'on peut se procurer par l'intermédiaire d'un marchand de machines agricoles.

Farines. — La farine d'orge est nutritive et rafraîchissante, recommandable pour les jeunes porcelets. On utilise aussi la farine de maïs.

Produits et résidus industriels. — Le grossan fin (remoulage du blé) est fréquemment employé dans l'élevage en stabulation.

Les mandilles, résidus du lavage du blé, contiennent du petit blé, des graines diverses, des débris d'épis et autres corps légers; c'est un aliment de peu de valeur.

Le petit blé est peu employé à cause de son prix de vente, cependant c'est un aliment riche. Le son de blé est utilisé couramment sous forme de pâtées.

Le tourteau d'arachides de Rufisque est le plus riche des tourteaux alimentaires, puis viennent les tourteaux

de coprah et le gluten de maïs. Comme les fèves, les tourteaux sont des aliments riches destinés à relever les rations.

C) MÉTHODES D'EXPLOITATION ET DE PRODUCTION. — Il existe en Tunisie, deux modes de production des pores : l'élevage en stabulation et l'élevage mixte ou en demi-stabulation.

1. — *L'élevage en stabulation.* — L'élevage en stabulation n'est économiquement possible qu'à proximité des grandes villes où les éleveurs peuvent se procurer à bon compte des résidus de provenances diverses (graines avariées, eaux grasses des hôtels, des casernes, etc.). Aussi ce mode de production ne fournit-il que 28 % environ de la population porcine de Tunisie. Il est pratiqué principalement aux environs de Tunis et de Bizerte.

Les éleveurs ont intérêt à construire des porcheries permanentes. Pour l'orientation et l'aménagement de ces porcheries, il faut tenir compte de ce que sous le climat tunisien, les pores redoutent la chaleur et que les porcelets sont frileux. La porcherie devra donc être orientée autant que possible, à l'Est ou au Sud-Est. Pour combattre le malaise provoqué par la chaleur, il est indispensable de mettre de l'eau à la disposition des pores sur une profondeur de 12 à 15 centimètres dans un endroit étanche où ils peuvent se baigner pendant l'été.

Dans l'élevage en stabulation, il faut exploiter la variété de pores qui atteint le plus rapidement le poids et l'état d'engraissement demandés par les charcutiers, les bouchers ou l'exportation. Les variétés qui remplis-

sent ces conditions sont les métis craonnais-tunisiens et les métis craonnais-yorkshire tunisiens.

Les reproducteurs destinés à l'élevage en stabulation sont à choisir parmi ceux dont la conformation peut assurer le plus grand développement à leurs descendants. Il faut se procurer des reproducteurs chez les éleveurs qui entretiennent des animaux de choix. Si on les paie plus cher que les sujets ordinaires, le supplément de dépense est largement compensé par la supériorité des produits qu'ils donnent. Les jeunes verrats ne doivent pas servir à la reproduction avant l'âge d'un an. Plus jeunes, ils risqueraient de transmettre imparfaitement leurs qualités; il convient de réformer les sujets ordinaires à 3 ans, les sujets remarquables à 4 ou 5 ans. Les jeunes truies peuvent être accouplées à partir de l'âge de 9 mois et réformées au même âge que celui indiqué plus haut pour les verrats.

La durée de la gestation chez les truies est de 115 jours en moyenne (3 mois, 3 semaines, 3 jours). L'époque de l'accouplement doit être calculé de façon à faire naître les porcelets à un moment déterminé. L'éleveur doit se baser pour cela : premièrement sur l'âge auquel il désire vendre ses produits, deuxièmement sur l'époque de l'année la plus favorable à leur vente. Exemple : supposons un éleveur faisant naître des porcelets pour les livrer au charcutier à l'âge de 18 mois en novembre-décembre. Il devra faire saillir ses truies en septembre-octobre; les porcelets naîtront en janvier-février et auront l'âge voulu en novembre-décembre.

L'allaitement des gorets dure 2 mois à 2 mois et demi, suivant les qualités laitières de leur mère.

Les gorets mâles et femelles, qui ne sont pas destinés

à la reproduction sont castrés vers l'âge de 3 ou 4 mois.

L'âge auquel les porcs élevés en stabulation sont soumis à l'engraissement, est variable. On les engraisse lorsqu'ils atteignent le poids de 55 à 80 kilos. Ils sont alors âgés de 7 à 14 mois suivant la précocité des variétés et le perfectionnement de l'élevage. Pour hâter l'engraissement, il faut varier la nourriture et la distribuer tiède en hiver et en cuisant les racines et les graines. On doit ajouter des grains moulus et concassés aux grains cuits pour obliger les porcs à mâcher leur nourriture : la mastication des aliments est indispensable pour obtenir une salivation suffisante et, partant, une bonne digestion.

En Tunisie, en raison du climat, l'engraissement des porcs n'est facile que d'octobre à mai. Les porcs à engraisser sont placés deux par deux autant que possible, et dans la partie de la porcherie la plus tranquille. Si l'engraissement a lieu en hiver, la température la plus favorable est de 12 à 15°.

2. — *Elevage en demi-stabulation.* — L'élevage en demi-stabulation est pratiquée en Tunisie de deux façons :

Premièrement : avec les seules ressources des exploitations agricoles ;

Deuxièmement : avec l'appoint de parcours affermés.

Elevage sans affermage de parcours. — L'élevage en demi-stabulation est avantageux dans beaucoup d'exploitations de la région du Nord, en raison de leur étendue et de leurs ressources naturelles en aliments utilisables par les porcs.

Les terres non défrichées et les terres cultivées pré-

cèdent par les indigènes, contiennent une grande quantité de plantes à racines charnues, à tubercules ou rhizômes, que les pores déterrent ou ramassent derrière la charrue et mangent avec avidité. Non seulement les pores sont les seuls animaux capables d'en tirer parti, mais ils en débarrassent le sol. Les pores profitent également des pâturages. Ils utilisent mal les fourrages verts, mais les légumineuses peuvent fournir aux pores une alimentation suffisante pendant une partie de l'année.

Dans l'élevage en demi-stabulation pratiqué sans affermage de parcours, la porcherie est considérée comme bâtiment provisoire, car les ressources alimentaires naturelles s'épuisent au bout de quelques années et les agriculteurs réduisent leurs troupeaux au point de se contenter parfois d'engraisser un ou deux sujets pour la consommation familiale.

Il est indispensable de mettre à la portée des pores de l'eau en abondance pendant l'été, pour étancher la soif de ces animaux et leur permettre de se baigner. Sans eau ils perdent de l'appétit et maigrissent pendant la saison chaude.

La race tunisienne pure est trop tardive pour cette méthode d'élevage; les métis craonnais-tunisiens sont préférables, leur rusticité est moins grande, mais en leur donnant, en cas de besoin, un supplément de nourriture, ils fournissent des produits plus précoces et plus recherchés par les charcutiers.

Les époques les plus favorables pour amener le troupeau sur la propriété, sont le printemps et le début de l'automne en raison de l'abondance des ressources alimentaires présentées par ces deux saisons. Après les

pluies d'automne, les pores se nourrissent d'herbes, de racines, de bulbes, etc., jusqu'en mai ou juin. La sécheresse provoque le durcissement du sol et l'arrêt de végétation de la plupart des plantes. Les pores trouvent alors difficilement leur nourriture au dehors. Mais la période de disette est de courte durée. Après la moisson, les pores sont mis à pâturer dans les chaumes. Ils ramassent les épis tombés, fouillent les réserves de grains accumulées dans les fourmilières et dans les galeries des rongeurs. Après le glanage, si les pluies d'automne sont tardives, il se produit une période de disette à laquelle il faut parer en donnant un supplément de nourriture le soir, lorsque le troupeau rentre du pâturage.

Pour que les naissances des porcelets se produisent à des périodes déterminées, le verrat est séparé des truies pendant une partie de l'année. Les périodes les plus favorables pour les naissances sont janvier-février et août-septembre. L'accouplement doit donc se faire en septembre-octobre et avril-mai. Les truies bien soignées donnent deux portées par an.

Les gorets sont maintenus en stabulation jusqu'après le sevrage, c'est-à-dire pendant deux mois à deux mois et demi. Dans la journée, lorsqu'il fait beau, on met les porcelets dans un enclos ou dans un champ où ils prennent leurs ébats et s'habituent à fouiller le sol.

La castration doit être opérée à l'âge de 3 à 4 mois pour les animaux des deux sexes. Dans un élevage bien organisé, on a soin de castrer les truies qui ne sont pas destinées à la reproduction. Si l'on néglige cette opération il arrive un moment où les naissances sont trop nombreuses et où le troupeau devient trop important pour le pâturage dont on dispose.

En consommant les bulbes et tubercules des plantes, les pores font disparaître celles-ci et peu à peu le pâturage s'épuise. On s'aperçoit de cet épuisement lorsque l'état du troupeau laisse à désirer à la saison où il devrait être satisfaisant. La durée des pâturages est de 4 à 6 ans, elle varie avec la richesse du sol en plantes spontanées et le nombre de têtes qui y pâturent.

Pendant la période où le pâturage et le glanage assurent l'alimentation des pores, l'élevage est très lucratif, en raison de la multiplication et de la croissance rapides de ces animaux.

Les agriculteurs dont les exploitations se prêtent à cet élevage ont donc intérêt à le pratiquer. Il présente cependant l'inconvénient d'exiger un gardiennage attentif; les pores sont difficiles à tenir groupés et ils commettent de temps en temps des déprédations dans les cultures et dans les propriétés voisines.

Eleavage des pores avec affermage de parcours. — Lorsque leurs pâturages sont épuisés, certains agriculteurs continuent l'élevage des pores en affermant un parcours, où ces animaux séjournent de fin octobre au commencement du glanage, c'est-à-dire vers le début de juin.

Les pâturages en forêt (« panages ») profitables pour l'élevage du porc, sont constitués, en Tunisie, par les peuplements de chênes situés dans les contrôles de Takarka, Souk-el-Arba et Bizerte. On y rencontre :

1° Le chêne-liège, qui est l'espèce dominante, et dont les glands mûrissent de fin novembre à fin février et sont très recherchés par les pores;

2° Le chêne Zeen, qui végète dans les terrains frais des vallées. Les pores consomment volontiers les glands

de ce chêne en décembre, lorsqu'ils ont subi un commencement de germination qui a diminué leur astringence;

3° Le chêne vert se trouve associé en quantité variable avec le chêne-liège. Ses fruits mûrissent et tombent de janvier au commencement de mai.

Les pores trouvent aussi dans la forêt des arbrouses, des olives sauvages, des jujubes, etc.

Un bon panage est celui qui présente des peuplements denses et vigoureux des trois espèces de chênes. Mais il doit, de plus, offrir les avantages suivants :

— Ne pas être impénétrable pour que les pores puissent y circuler librement et profiter entièrement de la glandée. D'autre part, les fourrés donnent asile aux sangliers et aux chacals.

— N'être pas situés à une trop grande altitude car ils conservent alors la neige pendant une période plus ou moins longue et les animaux ne peuvent trouver leur nourriture.

— Contenir des sources qui ne tarissent pas avant le mois de juin.

Les panages sont accordés de préférence aux agriculteurs riverains de la forêt ou à ceux dont le domaine est situé sur le territoire du contrôle civil dont dépend la forêt. Les bons panages sont rarement disponibles. On ne peut guère en obtenir que dans les cas où des concessionnaires abandonnent l'élevage.

SECTION VII. — ESPÈCE CAPRINE

Le genre chèvre (*capra*) appartient avec le genre mouton (*ovis*) au groupe des ovidés. D'après Sanson,

la chèvre domestique dériverait du bouquetin des Alpes, devenu très rare dans les montagnes françaises. En Tunisie l'espèce caprine serait en partie d'origine européenne, elle ressemble beaucoup à la variété des Pyrénées.

Les races de chèvres en Tunisie

La plus grande partie de la population caprine tunisienne, qui compte 1.800.000 têtes, est composée d'animaux de petite taille (60 à 65 cm.) ayant des poils longs de couleur foncée ou noirs. L'aptitude laitière de la chèvre indigène est peu développée.

Dans le Sud, on trouve la race africaine qui a une tête relativement petite et des poils ras de couleur généralement foncée. Elle est haute sur pattes et ne se distingue que difficilement du mouton du Soudan, par sa queue courte et relevée.

La variété Maltaise est plus grande que la race africaine (0 m. 70). Elle est remarquable par le développement de son aptitude laitière. En Tunisie, les animaux de cette variété sont assez répandus autour des villes, où les troupeaux assez bien soignés sont d'une exploitation lucrative. Certaines chèvres maltaises donnent jusqu'à 3 ou 4 litres de lait par jour. Ce lait n'a pas d'odeur, il est très riche en beurre et légèrement sucré.

Les chèvres maltaises sont très fécondes, elles peuvent donner deux portées par an et les portées sont de 2 ou 3 petits.

En Tunisie, la variété maltaise s'est modifiée par suite des conditions d'alimentation et des croisements qui se sont produits, aussi les rendements laitiers ont baissé.

Elevage

Les indigènes n'élèvent pas la chèvre maltaise et lui préfèrent la chèvre autochtone parce qu'elle peut résister à la disette et vivre sur des terrains pauvres. Quand la nourriture est abondante, les chèvres peuvent être fécondées en toutes les saisons. La durée de la gestation est de 5 mois. Après leur naissance, tantôt on laisse les chevreaux continuellement avec leur mère pendant 5 ou 6 semaines, tantôt on les enferme à part pendant la journée pour pouvoir traire les mères.

En tenant compte des produits du lait que l'on peut obtenir des chèvres bien nourries, et de l'importance des autres produits (viande, peau et poils), on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'élevage de la chèvre est avantageux; il n'y a pas de raison pour dédaigner l'espèce caprine ou pour lui déclarer la guerre, comme l'ont fait les forestiers qui ne voient que les conséquences des défauts reprochés à cette espèce.

Certainement les chèvres sont nuisibles aux jeunes arbres et aux arbustes, elles rongent les haies et les écorces des arbres. Il y a des précautions à prendre lorsqu'on veut les faire paître dans les endroits cultivés, mais il existe encore de grandes étendues du territoire où ne croissent que des bruyères, des ronces et des broussailles qui sont incapables de faire vivre des moutons et qui ne pourraient être mises en valeur si les chèvres disparaissaient.

Les troupeaux des indigènes n'ont guère besoin d'être améliorés car la rusticité est la principale qualité à rechercher et à cet égard la chèvre locale ne laisse rien à désirer.

Pour les éleveurs européens qui voudraient s'intéresser à l'élevage de la race caprine, la race de Nubie et la variété maltaise sont tout particulièrement à recommander. On peut citer encore, pour les amateurs de croisement, la race de Murcie qui est la plus jolie des races de chèvres. Elle est laitière et son lait est fort riche en beurre excellent.

Il est probable que rien ne s'oppose à l'élevage de la chèvre d'Angora en Tunisie. On sait que cet animal est recouvert d'une toison blanche, brillante et soyeuse et qui fournit un produit apprécié dans la fabrication des tissus fins, des étoffes orientales et des velours d'ameublement.

La Chèvre de Malte et la fièvre méditerranéenne

En 1909, un arrêté pris en Tunisie interdisait l'importation des chèvres de Malte pour lutter contre l'extension de la fièvre méditerranéenne. On avait appris que la chèvre est le réservoir des virus de cette maladie qui se transmet à l'homme par le lait. Ayant fait son apparition dans l'île de Malte, cette maladie se répandit dans tout le bassin de la Méditerranée, avec les exportations des chèvres maltaises. Passée de la chèvre maltaise aux autres chèvres, elle a pris bientôt une marche envahissante et fut constatée dans le monde entier.

Pour protéger l'homme, qui est très sensible à cette maladie, les méthodes employées comportent le dépistage des chèvres malades et, dans certains cas, l'abattage des animaux susceptibles de transmettre la maladie. Mais ce dépistage n'est pas très facile, car la chèvre contaminée ne présente pas de courbe fébrile ondulante comme celle de l'homme.

Chez la chèvre, l'état infectieux peut exister sans forme apparente. La prophylaxie est donc difficile en raison des difficultés de diagnostic et de l'impossibilité de vacciner les chèvres.

Pour protéger la population tunisienne, il faut maintenir l'interdiction d'importer des chèvres provenant de pays notoirement infectés.

Malgré les défauts qui lui sont reprochés, il faut reconnaître que l'espèce caprine est avantageuse à élever par les produits qu'elle procure à peu de frais. Son lait est abondant et nourrissant. Sa peau ne peut être remplacée par aucune autre dans la fabrication des fourrures, du maroquin, des chaussures, des gants. Sa toison dans certaines races sert à la confection de riches étoffes, de velours, etc.

La chèvre a sans doute été jusqu'ici trop négligée et il est incontestable que, traitée comme il convient, elle peut rendre au pays en général et aux populations pauvres en particulier, les plus grands services.

SECTION VIII. — ESPÈCE CAMELINE

Il existe deux races de chameaux : le chameau à deux bosses ou chameau de la « Bactriane », qui est le chameau proprement dit et qu'on trouve encore parfois à l'état sauvage dans le Turkestan, et le chameau à une bosse, race occidentale, le chameau des Arabes auquel le nom de dromadaire doit être plus spécialement affecté.

On ne trouve plus de dromadaires qu'à l'état domestique. D'après Brehm, son aire de dispersion se confond

avec celle des Arabes; de l'Arabie et du Nord-Ouest de l'Afrique elle s'étend, d'une part à travers la Syrie, l'Asie Mineure et la Perse, d'autre part à travers le Sahara jusqu'aux rives de l'Atlantique, au 12° degré de latitude Nord.

Cet animal dont Pline a parlé sous le nom de *Camelus Arabiae*, vient d'Arabie. En Egypte, un papyrus du xiv^e s. av. J.-C. en fait mention. La Bible en parle sous le nom de Gamal. On l'a découvert fossile dans le pliocène de l'Algérie. Près des monts Siwalik dans l'Inde, ont vécu des espèces très voisines. Le dromadaire est encore largement exploité dans l'Inde où il sert aux transports alors que le chameau à deux bosses y est inutilisable par suite de la chaleur. Le dromadaire ne prospère que dans les pays secs et déserts, aussi les essais d'acclimatement n'ont-ils réussi que là où les conditions climatiques lui étaient favorables. Les tentatives ont échoué dans l'Afrique Equatoriale.

Le dromadaire, très haut sur jambes, a un poil doux laineux, assez court sur presque tout le corps, mais il est plus fourni et plus allongé sur la bosse, le cou et les membres. Sa couleur ordinaire est le fauve jaunâtre ou brunâtre. La robe n'est jamais tachetée, les Arabes regardent les chameaux noirs comme mauvais et les tuent de bonne heure. Les jeunes chameaux ou chamelons ont un poil laineux sur tout le corps et des formes arrondies assez agréables à l'œil. Le chameau adulte est de forte taille, il a de 1 m. 50 à 2 m. 20 de haut, au garrot en avant de la bosse et 3 mètres de long. Deux glandes situées à l'occiput sécrètent un liquide noir à odeur repoussante, surtout abondant à l'époque du rut. Sa bosse peut presque disparaître si le régime est insuffisant ou

si l'animal est malade. Le poids de la bosse peut ainsi varier de 15 kilogrammes à 2 ou 3 kilogrammes.

« La structure de l'estomac est fort remarquable, la panse est énorme et on y trouve deux grands amas de bosselures constituées par des fonds de grandes cellules au nombre de 800, qui sont disposées en séries parallèles et séparées par des cloisons membraneuses ; le tissu musculaire en est si bien développé qu'il forme de véritables sphincters capables de fermer les orifices de ces cellules toujours plus ou moins remplies d'eau » (Vogt).

Ils ont ainsi une provision d'eau qui les rend capables de rester sans boire pendant plusieurs jours et d'ingurgiter ensuite une quantité d'eau considérable.

Quoi qu'ils fournissent moins de sous-races que le cheval, le dromadaire présente de nombreuses variétés : « l'Arabe en reconnaît bien 20 différentes. C'est une science comme la science des chevaux ; on parle de chameaux nobles et vulgaires » (Brehm). Au point de vue de l'usage, on en distingue deux : l'un servant au bât (Djmel), l'autre propre à la course (Méhari). Le nom de dromadaire est complètement inconnu des peuples africains et les Européens eux-mêmes se servent toujours du nom de chameau pour le désigner.

Le chameau, avec une charge de 150 à 200 kilos, peut parcourir 24 kilomètres en 5 heures et peut marcher sans s'arrêter de 5 heures du matin à 10 heures du soir. Un bon chameau de selle parcourt facilement un espace triple. On peut même, avec un bon chameau, faire 600 kilomètres en 4 jours ; c'est cette vitesse qui avait donné aux Touareg une si grande mobilité à travers le Sahara, de telle sorte que ces effrontés pillards étaient insaisissables jusqu'au jour où un décret du

4 décembre 1894 créa une compagnie de Méharistes qui put rétablir la sécurité sur ces vastes espaces.

Le chameau balotte son cavalier de telle façon que ce dernier se croirait sur une coquille de noix secouée par les flots. Le galop est insupportable comme le pas. Mais au trot, si l'on sait bien se tenir en selle, on est à peine un peu plus remué que sur un cheval.

« On ne peut nier que le chameau ne soit admirablement doué pour mettre l'homme continuellement en colère. A côté de lui, un bœuf est une créature charmante, un mulet un animal très doux, un âne est aimable ! Bêtise et méchanceté vont ordinairement ensemble ; si l'on y ajoute la paresse, une mauvaise humeur continuelle, l'entêtement, la répugnance à toutes choses raisonnables, la haine ou l'indifférence vis-à-vis de son gardien et d'autres défauts encore, développés à leur maximum dans une même créature, on comprend que l'homme ayant affaire à elle puisse devenir furieux » (Brehm).

Malgré les progrès de l'organisation des moyens de communication en Tunisie, les chameaux, qui auraient dû disparaître progressivement en beaucoup de points, se sont maintenus à peu près intégralement tant leur utilité reste grande dans les régions du Sud.

Autour de Sousse et de Kairouan surtout, les dromadaires de bât sont couramment employés aux transports, aux labours, au puisage de l'eau et, dans le Sud, à partir de Sidi-Bou-Zid, il en existe un type de puisant format, constituant une ressource précieuse pour le Bédouin, qu'il transporte avec ses bagages, nourrit de son lait, auquel il donne son poil pour le tissage des tentes, sa chair pour la consommation, sa peau pour la confection de solides outres.

Le Djemel est merveilleusement adapté à la vie des steppes, où il se contente de plantes coriaces et épineuses. Le chameau est très sobre, cependant s'il trouve à boire et à manger journellement, il ne s'en prive guère. En été, il peut rester 2 ou 3 jours sans boire, en hiver jusqu'à 7 et même dix jours. En général, c'est en mars que les éleveurs suspendent tout travail pour permettre à leurs animaux de se refaire. C'est à cette époque de l'année que la bosse, miroir de la santé du chameau, emmagasine des réserves.

De même que suivant l'âge on distingue le cheval et le poulain, le chameau et le chamelon, les indigènes désignent leurs dromadaires d'une façon variable :

à la mamelle, c'est le Houar ;

à 1 an, c'est le Mekh'oul, qui ne porte pas encore ;

à 4 et 5 ans, c'est le Djeddaa.

Les éleveurs ne font pas travailler la chamelle suivée, de façon à ce que son houar (nouveau-né) arrive à l'âge d'un an dans d'excellentes conditions d'allaitement. La période d'allaitement dure, en effet, les 12 premiers mois et ce n'est que vers 4 ans 1/2 ou 5 ans que le chameau peut porter des charges sans aucun risque. A 7 ans le sujet est en pleine force.

La population caméline de la Tunisie n'était, en 1910, que de 100.000 têtes. En 1938, on en comptait environ 150.000.

SECTION IX. — PRODUCTION AVICOLE

Le climat de la Tunisie est favorable à l'exploitation de la volaille, car il permet d'élever à peu près en toutes

saisons et d'obtenir une ponte presque ininterrompue. Mais, dans l'ensemble du pays, cet élevage est encore pratiqué d'une façon primitive; les gros producteurs sont les indigènes qui ignorent la pratique de l'hygiène et de l'alimentation rationnelle. Dans les fermes européennes, la production des rares basses-cours bien exploitées est le plus souvent limitée aux besoins locaux ou parfois même familiaux.

La race des poules indigènes, que l'on trouve en Tunisie, comprend des oiseaux d'une taille au-dessous de la moyenne. Les poules ont une tendance à couvrir dès qu'elles ont pondu 10 à 12 œufs et sont assez difficiles à découvrir, surtout en été. Il en existe de toutes les couleurs, beaucoup sont bariolées; la crête est petite, généralement ramifiée et sur la tête se trouve une petite huppe; les pattes sont jaunes ou vertes.

Autour de chaque « Douar » ou de chaque village un nombre considérable de volatiles circule en tous sens, cherchant leur nourriture sur les anciennes aires ou autour des équidés. L'indigène, en général, n'accorde aucun soin à sa volaille, qui pourvoit elle-même à son entretien. Si le douar se déplace, la basse-cour est attachée par les pattes et suspendue sur le dos des chameaux ou des bourriquets, faisant ainsi de longues étapes dans une situation qui devient bientôt un supplice insupportable et dure parfois des journées entières.

La ponte est régulière et surtout abondante au printemps, elle est ralentie en été, à l'âge de 3 ou 4 ans la poule devient moins pondeuse, il faut donc la sacrifier à cette époque. Les poules de Tunisie ne pondant que des petits œufs qui pèsent de 45 à 50 grammes (le poids moyen des œufs en Europe est de 60 grammes), les avi-

culteurs importèrent des races étrangères, qui donnèrent par croisement des variétés disparates, mais présentant des qualités appréciables.

Une station avicole expérimentale vient d'être installée à l'établissement d'élevage de Sidi Thabet, dans le but de servir de pépinière de propagande pour la fourniture aux éleveurs de reproducteurs de choix, bien adaptés. De son côté, une société des « Aviculteurs » très vivante, exerce sur l'élevage des volailles, par ses expositions annuelles, une influence des plus favorables.

SECTION X. — L'APICULTURE EN TUNISIE

L'abeille élevée en Tunisie appartient à la race noire. Elle est plus petite de taille que l'abeille commune française et que l'abeille italienne. Outre sa petitesse, on lui reproche d'être irascible, essaimeuse, excessivement propoliseuse et cireuse médiocre. A son actif, il faut reconnaître qu'elle est bien acclimatée, très active, par conséquent très productive si elle est bien conduite.

La reine diffère des ouvrières par sa taille plus grande et par la couleur fauve brillant du dessous de l'abdomen, fauve clair des tarses se prolongeant plus ou moins sur le tibia.

Ses qualités ne rendent pas nécessaire de faire appel à des races étrangères, l'abeille italienne tant vantée, qui a si bien réussi aux Etats-Unis, n'a été l'objet que de quelques timides essais de la part d'amateurs curieux et n'a pu être conservée pure. Il convient donc de se borner en Tunisie à l'élevage de l'abeille noire, en la sélectionnant par les moyens connus.

La ruche fixe est répandue dans toute la Tunisie. On en comptait en 1910 plus de 210.000; cette ruche, appe-

lée « Djeba » en arabe, est un cylindre de 1 m. 20 à 1 m. 50 de longueur et de 20 à 30 cm. de diamètre, elle se fait en roseau, en tamaris ou autre bois flexible du pays, tressé ou relié de façon rudimentaire. Les orifices existants le long du cylindre sont bouchés soigneusement avec de l'argile plastique ou de la bouse de vache. Les deux extrémités reçoivent un disque ou bouchon mobile en baguettes ou en paille tressée. Un trou sert de passage aux abeilles. A l'intérieur et vers le milieu, sont disposés, pour maintenir les rayons, quelques bâtonnets engagés dans les parois ou arc'boutés contre elles. Dans les régions forestières, le cylindre est parfois fait d'une écorce de chêne-liège d'un seul morceau, dont la fente longitudinale, après fixation de fil de fer de rapprochement, a été obturée. Ailleurs encore, c'est un tube en poterie.

Les ruches arabes comportent des inconvénients sérieux, notamment l'impossibilité de savoir ce qui se passe à l'intérieur et d'employer la cire gaufrée et l'extracteur à miel.

La ruche moderne (8.000 unités en 1910), est représentée par tous les systèmes connus, parmi lesquels domine la ruche verticale ou ruche à hausses. Dans ces dernières années, deux ruchers importants ont été installés dans le Cap Bon avec un modèle qui est une combinaison de la ruche horizontale et de la ruche verticale.

La production annuelle d'une colonie d'abeilles est extrêmement variable. Comme tous les autres produits agricoles, elle est sous la dépendance des agents atmosphériques. En année sèche, les fleurs sont rares, il y a peu de nectar, la récolte est médiocre. en année normale, elle est fonction de deux conditions primordiales :

la richesse du parcours mellifère à 2 ou 3 kilomètres à la ronde et la compétence de l'apiculteur et les soins donnés.

Les autres éléments, tels que le choix de la ruche, l'emplacement du rucher, ne sont certes pas négligeables, mais ils n'ont sur le rendement qu'une influence secondaire.

La production lucrative du miel ne peut être obtenue que par l'utilisation de la ruche à cadres et d'un matériel moderne. En effet, alors qu'en bonne année, le rendement moyen d'une Djeba est de 5 kilos environ, il atteint de 12 à 15 kilos avec la ruche à cadres dans les régions moyennement mellifères et dépasse largement ce résultat dans les régions à miellées successives, les seules où l'apiculture en grand doive être tentée.

CHAPITRE II

Organisation et amélioration de la production animale de Tunisie

LE SERVICE DE L'ÉLEVAGE EN TUNISIE

Trois ans après la ratification du Protocole de la Marsa, qui organisait le Protectorat Français en Tunisie, un décret beylical du 14 avril 1887 créait le service de l'élevage. Cette création répondait à une nécessité urgente. Le bétail tunisien vivait et se reproduisait au petit bonheur, toujours dépourvu d'abris, il se nourrissait exclusivement de ce qu'il trouvait au dehors et était éprouvé chaque année par de longues semaines de disette. De fréquentes maladies microbiennes et parasitaires le décimaient périodiquement.

De ce fait, la production animale de la Tunisie se montrait déficitaire et avait grand besoin d'être guidée, encouragée et améliorée.

Le Service de l'Elevage, à qui fut confié cette mission, s'est montré à la hauteur de sa tâche, malgré toutes les difficultés qu'il a eues à surmonter.

Les Docteurs-vétérinaires qui en constituent l'armature, et dont le nombre est encore insuffisant, sont des fonctionnaires de l'Etat Tunisien, chacun d'eux exerce

son action dans une circonscription du pays, en principe un contrôle civil, région administrative comparable à une sous-préfecture française, mais d'une étendue souvent beaucoup plus grande.

A la fois pathologistes et zootechniciens, les vétérinaires de l'Elevage surveillent étroitement l'état sanitaire du bétail, s'efforçant de prévenir et de combattre les maladies, toujours redoutables, comme dans tous les pays à climat chaud. En outre, ils s'emploient activement à conseiller les éleveurs européens et tunisiens et à les orienter, d'une part vers des méthodes sûres de prophylaxie, d'autre part vers des techniques d'élevage simples et éprouvées, dont l'emploi méthodique et persévérant permet d'obtenir des résultats économiques avantageux.

Ils sont aidés dans une partie de leurs attributions par des moniteurs techniques indigènes dont le double rôle est :

a) De guider leurs coreligionnaires en vulgarisant auprès d'eux les procédés d'élevage les mieux adaptés à leurs moyens et à leur région;

b) D'être vis-à-vis des vétérinaires régionaux sous l'autorité desquels ils sont placés, des agents de renseignement et d'exécution pour tout ce qui concerne la production et l'hygiène du bétail.

Les vétérinaires concourent encore, pour leur part, à l'organisation et à l'application des mesures générales prises par le Service de l'Elevage en vue de protéger le bétail, et de favoriser sa production : vaccinations, campagnes de bains antigaleux et de traitements antiparasitaires internes, surveillance des stations de monte, contrôle de l'utilisation des reproducteurs de l'Etat,

contrôle sanitaire des vacheries-laiteries, distribution de primes d'encouragement aux éleveurs, etc.

Des rapports bi-mensuels et, le cas échéant, des comptes rendus spéciaux établissent une liaison constante entre eux et le service central.

Un vétérinaire de l'Elevage est chargé spécialement, au port de Tunis, du Service de l'Inspection sanitaire du Bétail et de ses produits, à l'importation et à l'exportation par voie maritime. Dans les ports de moindre trafic (Bizerte, Sousse, Sfax, Gabès), ce service est confié à des vétérinaires municipaux ou militaires, qui concourent aussi à la surveillance sanitaire du bétail aux abords des villes qu'ils habitent.

Le Service de l'Elevage alloue une indemnité aux vétérinaires-directeurs des Abattoirs de Tunis pour l'inspection sanitaire quotidienne du Marché des Bestiaux de cette ville et aux vétérinaires privés chargés de la surveillance sanitaire du bétail dans la banlieue Nord de Tunis. Le Chef du Service de l'Elevage, assisté de deux inspecteurs, oriente, coordonne, facilite l'action de ses collaborateurs, auxquels il donne ses directives.

En contact étroit et permanent avec les organismes économiques et les groupements agricoles du pays, aussi bien qu'avec les éleveurs eux-mêmes, il reste constamment attentif à tout ce qui touche la production du bétail et sa protection sanitaire.

LES ÉTABLISSEMENTS DE RECHERCHES

La mission très vaste qui incombe au Service de l'Elevage du Protectorat, tant au point de vue sanitaire que zootechnique, est facilitée par le fait qu'il dispose, à côté du service central, de qui dépendent vétérinaires et

moniteurs, de deux Etablissements de Recherches dotés de la personnalité civile :

— L'Institut Arloing, installé à Tunis même, dans les bâtiments de la Direction du Service;

— L'Etablissement d'Elevage de Sidi Tabet, situé à 25 km. de Tunis, sur les bords de la Medjerda, et qui possède lui-même une station annexe à Ebba-Ksour, sur les Hauts-Plateaux voisins de la frontière algérienne.

L'Institut Arloing

Etablissement de recherches vétérinaires, laboratoire de biologie et de pathologie animales, l'Institut Arloing a été créé par M. Ducloux, ancien Directeur de l'Elevage en Tunisie, qui lui donna ce nom pour honorer la mémoire de l'illustre maître de qui il avait été l'un des élèves préférés à l'Ecole Vétérinaire de Lyon. Installé en 1913 dans le bâtiment qui l'abrite actuellement, pourvu de l'outillage perfectionné indispensable aux recherches, il a succédé aux modestes laboratoires qui avaient été créés en 1897 pour faciliter et éclairer la tâche des praticiens et de l'Administration.

L'Institut Arloing est essentiellement chargé pour le compte du service de l'élevage, des analyses vétérinaires et des recherches de tous ordres concernant le bétail. C'est un établissement scientifique de première nécessité pour les vétérinaires, pour l'Administration et pour les éleveurs.

a) Pour les vétérinaires de l'élevage, parce que, dans leurs circonscriptions très étendues, ces praticiens ne peuvent pas s'attarder longtemps aux subtilités de la clinique et sont généralement amenés à demander au la-

boratoire, à l'appui de leurs observations pratiques, les moyens de donner rapidement à certains de leurs diagnostics une précision qui serait sans cela impossible ;

b) Pour l'Administration, parce que celle-ci ayant la responsabilité de l'état sanitaire du bétail et la charge d'orienter les éleveurs vers les entreprises lucratives, doit être à tout moment renseignée avec promptitude et précision non seulement sur la nature exacte des épi-zooties régnantes ou menaçantes, afin de pouvoir mieux les juguler, mais aussi sur les techniques susceptibles de rendre l'élevage plus sûr et plus profitable ;

c) Pour les agriculteurs-éleveurs de la Régence, parce que, plus que jamais, ils ont besoin d'être instruits des solutions économiques et plus propres à valoriser leurs exploitations zootechniques, par des méthodes de reproduction, d'alimentation et d'hygiène assises sur des bases scientifiquement et expérimentalement éprouvées.

Placé sous la direction du Chef du Service de l'Élevage, l'Institut Arloing possède un personnel technique qui, pour mieux remplir son rôle, est organisé en plusieurs sections chargées respectivement :

— des analyses biologiques et pathologiques en vue des diagnostics ;

— des recherches microbiologiques, parasitologiques et physiologiques ;

— de l'appréciation analytique des fourrages et des laines.

A ces points de vue, le bilan de son activité se chiffre chaque année par plusieurs milliers d'analyses bactériologiques complètes à, partir d'animaux ou de prélèvements d'organes apportés au laboratoire par les vé-

térinaires et les éleveurs ou recueillies dans les fermes au cours des déplacements du personnel technique :

— des centaines d'analyses chimiques d'aliments du bétail avec détermination de leur valeur nutritive;

— de multiples examens physiques et dynamométriques d'échantillons de laines, récoltées en tous les points du pays.

L'Institut prépare, en outre, par doses innombrables, des auto-vaccins utilisés à titre expérimental et gratuit dans les élevages, où se révèlent des affections meurtrières.

De plus, grâce aux ressources dont ils disposent et en liaison étroite avec l'Office de l'Expérimentation et de la Vulgarisation agricoles, qui lui accorde une importante subvention à cet effet, l'Institut Arloing se livre, avec la collaboration des vétérinaires de l'Elevage et de l'Etablissement de Sidi Tabet, à d'importantes études expérimentales sur la biologie et la pathologie animales, particulièrement celles des pays nord-africains, sur les ressources fourragères de la Tunisie, sur la reproduction des races de bétail, etc.

C'est ainsi que le Laboratoire du Service de l'Elevage a plus spécialement entrepris et poursuivi des travaux de recherches et d'expérimentation sur le dépistage, l'étude et le traitement :

— des piroplasmoses bovines;

— de la clavelée (préparation de vaccin par virus chauffé et aldéhydé : méthode Ducloux);

— de la fièvre charbonneuse;

— du charbon symptomatique (méthode d'immunisation par vaccin formolé à partir de cœur et de sang de cobaye cultivés sur milieux artificiels);

- de la dourine, des brusselloses bovines ;
- de la fièvre aphteuse ;
- de la fièvre biliaire hémoglobinurique des bovidés ;
- du choléra des volailles, etc., etc.

Il a aussi fait porter ses recherches sur plusieurs questions scientifiques encore peu connues, telles que :

— variabilité de la sédimentation dans les globules rouges chez les équidés ;

— valeur du carbone animal, de l'alcool salé camphré en injections intraveineuses...

L'Institut Arloing a eu le mérite de déceler pour la première fois en Afrique la maladie d'Aujeszký, chez le chien, ainsi que le rouget du mouton sous sa forme septicémique.

Les maladies parasitaires externes et internes n'ont pas cessé de figurer au premier plan de ses préoccupations et ont donné lieu à une mise au point de la thérapeutique à leur appliquer : bains, pulvérisations, ingestions de pilules ou de liquides préparés à partir de substances spécifiques.

Le contrôle des médicaments réputés actifs en telle ou telle affection s'exerce aussi souvent que possible.

La partie du programme dévolue à la zootechnie n'a pas été moins importante. Dans ses grandes lignes elle porte sur :

— l'étude et la mise au point des procédés d'insémination artificielle ;

— l'étude des régimes vitaminés et de l'hormonothérapie ;

— l'analyse et le groupement des aliments du bétail produits en Tunisie d'après leur importance et l'équivalence de leur valeur nutritive ;

— la fabrication et l'utilisation d'agglomérés alimentaires à base de résidus des industries agricoles de la Régence : marcs de raisins, grignons d'olives, etc.

La création d'une station fourragère expérimentale a déjà permis de retenir un certain nombre de plantes qui sont diffusés de plus en plus largement à travers le pays.

Enfin, les techniciens de l'Institut Arloing publient de nombreuses brochures de vulgarisation qui sont distribuées dans les milieux agricoles ; du point de vue purement scientifique, ils présentent tous les ans un certain nombre de communications aux sociétés savantes : Académie des Sciences, Académie Vétérinaire, Société de Pathologie exotique, etc.

Ce simple aperçu témoigne de l'importance des services rendus par l'Institut Arloing à la colonie agricole tunisienne, bien qu'il soit malheureusement dépossédé depuis quelques années d'une partie de ses attributions de naguère. Grâce à lui et au réseau vétérinaire de l'Élevage, installé dans le pays, les éleveurs ne manquent jamais des moyens de lutte contre les affections qui sévissent sur le bétail, ni des conseils pratiques pour mener à bien leurs entreprises, c'est-à-dire pour orienter l'exploitation de leurs troupeaux dans les voies les moins aléatoires et, partant, les plus fructueuses.

Le Résident Général Alapetite déclarait déjà, en 1913, que le Laboratoire du Service de l'Élevage en Tunisie « tire ses ressources de ses propres travaux, puisque ceux-ci ont garanti les troupeaux contre des pertes incalculables ».

L'établissement d'Élevage de Sidi-Tabet

La création de cet établissement remonte au 20 juillet 1880, date à laquelle le Gouvernement beylical concédait au comte de Sancy un vaste domaine dans une des plus belles parties de la vallée de la Medjerda, afin d'entretenir des animaux de choix, mâles et femelles, des espèces chevaline, bovine et ovine.

Aujourd'hui, l'Etablissement d'Élevage de Sidi-Tabet constitue en même temps qu'une pépinière de géniteurs d'élite, la véritable station zootechnique expérimentale du Service de l'Élevage.

Toutes les questions concernant la reproduction, l'alimentation et l'hygiène du bétail tunisien sont examinées à Sidi-Tabet avec autant plus de précision que l'Etablissement travaillant de concert avec l'Institut Arloing, fournit à ce dernier des données et des matériaux propres à l'étude d'une foule de questions biologiques, tandis qu'il applique et fait passer éventuellement dans la pratique courante les conclusions des travaux poursuivis par l'Institut.

Organisant des essais hardis devant lesquels l'agriculteur reculerait, recherchant au prix d'expériences aussi minutieuses que coûteuses parfois, une meilleure utilisation des ressources du pays, l'Etablissement d'Élevage de Sidi-Tabet a toujours eu et conserve l'ambition d'être une école d'enseignement où les éleveurs peuvent continuellement venir se rendre compte des résultats fournis par l'application raisonnée des méthodes rationnelles de production, d'exploitation et d'amélioration des animaux domestiques.

Ses moyens d'action sont étendus. Avec ses douze

cents hectares, exploités intensivement en vue d'équilibrer par des ventes de céréales et autres produits du sol, un budget de près de 3 millions de francs, sans nuire à la production des ressources fourragères, Sidi-Tabet, qui ne reçoit qu'une subvention de 100.000 fr. de l'Etat a pu, jusqu'ici, faire face à ses obligations, sans cesser d'apporter chaque année des améliorations aux aménagements du Domaine et des bâtiments d'élevage.

Dans un haras modèle, où les barrières blanches de vastes paddocks limitent les ébats des magnifiques chevaux qui constituent la parure de l'établissement, trois races chevalines sévèrement sélectionnées sont représentées par des sujets qui forcent l'admiration des connaisseurs en raison de leur homogénéité et de leurs qualités : le pur-sang arabe, le barbe et le cheval breton. Sa belle jumenterie de purs-sang arabes ne suffit pas à fournir les produits de choix exigés par les amateurs du pays et recherchés par les pays étrangers. Ses élevages de barbes et de bretons, en prenant tous les ans une extension nouvelle, fournissent à la colonie agricole les étalons de trait qui lui ont fait si longtemps défaut.

Une importante asinerie, comprenant, avec de nombreuses femelles, une soixantaine de baudets-étalons, a pour but de fournir des reproducteurs de choix aptes à stimuler et à encourager l'industrie mulassière, si largement développée dans le pays.

De claires, propres et spacieuses étables abritent, l'une de belles vaches laitières de race schwitz, fournissant abondamment un lait propre et sain, très précieux pour l'alimentation des enfants et des malades de Tu-

nis, l'autre un élevage, sans doute unique, de zébus des Indes (Nellore). L'expérience de plus de 25 ans ayant fourni la preuve que l'union du taureau-zébu Nellore avec la vache indigène permet d'obtenir de remarquables animaux de travail d'une sobriété et d'une rusticité extraordinaires, plus grands, plus lourds et beaucoup plus agiles que les bœufs arabes, l'établissement est devenu une pépinière de taureaux de pure race zébu, offrant chaque année aux agriculteurs de l'Afrique du Nord les géniteurs qu'ils recherchent pour la production de leurs attelages de bœufs de labour. Une race de zébus laitiers, importée des Indes il y a quelques années, est actuellement en observation.

Une récente bergerie expérimentale, simple et spacieuse, loge en même temps qu'un troupeau sélectionné de mérinos du Châtillonnais, plusieurs lots de moutons appartenant à des races améliorées soumises à des essais, soit dans le but de déterminer leurs possibilités d'adaptation au climat du Nord de la Régence, soit en vue de poursuivre l'amélioration par croisement des aptitudes à la boucherie ou même des qualités lainières des races ovines tunisiennes à grosse queue ou à queue fine. De petits lots de moutons Karakul, de chèvres des Alpes et de chèvres Angora complètent l'effectif de cette bergerie d'étude, dont les réalisations ont déjà pu orienter nettement, au cours de ces dernières années, l'exploitation ovine d'une partie de la Tunisie vers la production industrielle d'agneaux de boucherie, précoces et bien conformés, répondant au goût de la clientèle métropolitaine vers laquelle ils sont dirigés à l'état de carcasses, par cales et wagons réfrigérés.

A l'ombre de hauts eucalyptus, de vastes parquets,

ingénieusement aménagés depuis peu de temps, renferment les spécimens choisis des meilleures races de volailles, de pintades et de canards. Ces sujets étroitement surveillés commencent à fournir les œufs et les jeunes oiseaux que les aviculteurs réclament pour le peuplement et l'amélioration de leurs basses-cours.

Signalons enfin qu'à l'Etablissement d'élevage de Sidi-Tabet est rattachée la Station expérimentale d'Ebba Ksour, laquelle, créée en 1929, à 200 kilomètres de Tunis, sur les Hauts Plateaux voisins de la frontière algérienne, permet, grâce aux conditions climatiques que lui vaut sa situation d'étendre le champ d'action de l'établissement principal et de contribuer, pour sa part, à l'amélioration de la race bovine tunisienne (brune de l'Atlas), de la race ovine barbarine à grosse queue, et du mouton algérien à queue fine.

La vulgarisation des résultats obtenus à Sidi-Tabet est réalisée :

- par la mise à la disposition des éleveurs qui en font la demande, à titre de prêt, de reproducteurs importés par le Service de l'Elevage et acclimatés ;

- par la participation apportée aux publications faites par le Service ;

- par les nombreuses visites dont l'Etablissement est l'objet de la part, non seulement des agriculteurs tunisiens, mais encore des éleveurs algériens, marocains, tripolitains et même étrangers à l'Afrique du Nord, qui n'hésitent pas à faire le déplacement pour venir choisir sur place des reproducteurs de tout premier ordre ;

- par une vente annuelle aux enchères publiques, de géniteurs des deux sexes, produits à Sidi-Tabet. A

cette vente, qui a lieu au printemps, sont présentés des sujets de race pure, sévèrement choisis et bien adaptés au milieu ; presque tous restent dans le pays même où ils vont contribuer puissamment, par leurs qualités reproductrices, à l'amélioration du bétail exploité par les éleveurs français et indigènes du Protectorat.

DEUXIEME PARTIE

LE COMMERCE DES ANIMAUX D'ELEVAGE ET DE LEURS PRODUITS

La Tunisie, qui ne pouvait autrefois se suffire à elle-même en matière de bétail et faisait venir du dehors de nombreux animaux de boucherie, a aujourd'hui supprimé ses importations et contribue même au ravitaillement de la Métropole, de la Corse, de l'Algérie, de l'Italie, de Malte, en moutons, chevaux, mulets, porcs et bœufs.

Seules les vaches laitières sont encore l'objet d'achats de quelque importance, le climat tunisien rendant difficile l'adaptation des vaches importées et le maintien intégral de leurs facultés laitières.

Les produits et dépouilles d'animaux, en particulier la laine, les peaux de différentes tailles, les poils de chèvres et de chameaux, constituent un des éléments importants des expéditions de la Tunisie. Jusqu'à nos jours, par contre, du moins en temps de paix, la charcuterie, les fromages, le beurre et les laits en boîtes étaient les denrées achetées le plus régulièrement par la Régence.

Bien que la valeur du trafic commercial de ces marchandises ne représente qu'une assez faible partie du chiffre total des importations et des exportations de la

Tunisie, les ventes et achats des animaux vivants ou de leurs produits constituent une des activités les plus remarquables de la population rurale indigène et européenne. Il n'est pas douteux que ces mouvements commerciaux pourraient s'accroître et prendre un développement intense, aujourd'hui surtout où ils seraient d'un appoint précieux pour la France mal ravitaillée.

Dans un Chapitre I^{er} nous exposerons la situation du commerce intérieur pour donner une idée de l'importance des marchés répandus un peu partout en Tunisie et du rôle que joue l'élevage dans l'alimentation des habitants, ainsi que dans la confection de divers objets fabriqués.

Etudiant, dans un second chapitre, les relations de la Tunisie avec l'extérieur, nous envisagerons successivement le régime douanier, la quantité et la valeur des importations et des exportations des animaux et de leurs produits, ainsi que les principaux pays d'origine et de destination.

Nous insisterons sur l'expédition d'agneaux tunisiens en carcasses réfrigérées, qui commençaient à prendre une extension intéressante en 1939. Le commerce des laines et celui des peaux méritent aussi qu'on s'y arrête quelque peu.

Dans les tableaux statistiques qui sont établis dans cette seconde partie, nous nous sommes bornés à faire dans le passé quelques sondages : en 1910 pour fixer l'état du commerce avant la guerre de 1914-1918, en 1920, début de la période de prospérité, en 1930, année encore bonne pour la Tunisie et, enfin, en 1938, qui montre une situation qui est encore à peu près celle de la Tunisie d'aujourd'hui.

CHAPITRE I^{er}

Le marché intérieur

On a une tendance fâcheuse à considérer les chiffres de l'exportation des produits d'un pays comme l'élément essentiel de l'appréciation de sa valeur économique. On néglige la consommation intérieure aussitôt qu'il devient malaisé de la mesurer. Cela équivaudrait à évaluer une pluie en ne tenant compte que de l'eau qui arriverait à la mer en faisant abstraction de celle que le sol aurait absorbé ou qui se serait évaporée.

Nous ferons d'abord la description d'un marché indigène tel qu'on peut le rencontrer dans le bled tunisien et de l'aspect particulier qu'il prend dans les grands centres.

Le commerce des animaux vivants se présente parfois sous des formes spéciales, comme la vente aux enchères publiques de Sidi-Tabet, que nous examinerons avec quelques détails.

Les produits et dépouilles d'animaux, enfin, font l'objet d'un courant commercial important, dont il sera intéressant d'étudier les modalités et les résultats.

SECTION I. — LES MARCHÉS TUNISIENS

Une activité commerciale intense se manifeste dans les marchés nombreux et réguliers se tenant à jours

fixes dans chaque localité. Les noms mêmes des agglomérations sont souvent indicatifs : Souk-el-Arba, par exemple, signifie marché du mercredi, Souk el-Khémis marché du jeudi.

Dans le bled, un marché indigène est un ensemble de tentes ou d'échoppes démontables qui se dressent une fois par semaine, soit sur la place du village, soit sur un emplacement favorable aux alentours. Dès la veille, souvent, sur leurs petits bourriquets résignés, les gens habitant à 15 ou 25 kilomètres à la ronde se mettent en route pour arriver au bon moment. Aux premières heures de la matinée, les marchands s'installent et, vers dix heures, l'affluence est à son comble et les bruits s'amplifient. Les vendeurs vantent leurs produits, une arabat toute neuve peinte de couleurs vives, traînée par un mulet richement harnaché, circule en écartant la foule tandis que son conducteur hurle, en chantant le prix qu'il en demande.

Les acheteurs s'approchent et posément marchandent. « Que de marchés longtemps débattus autour d'une livre de fèves grillées, que de conciliabules pour une poignée de raisins secs ! »

C'est l'heure brûlante des querelles vite allumées dans les cerveaux excités. De ci, de là, des bras se lèvent, des gens s'affrontent, se lancent en cadence leurs reproches. Autour des querelleurs, la multitude reste noblement indifférente.

« La brise apporte les relents fades des boucheries... le matin des bœufs et des chèvres sont arrivés, poussés par leurs gardiens. Les bêtes égorgées debout, selon le rite, se sont effondrées et, dans les soubresauts de leur agonie, elles ont transformé l'aire battue en lac rouge

que les chiens reniflent et que, du ciel, les charognards fixent en tournant sur leurs ailes noires.

« Les bouchers soufflent la viande au roseau ou découpent la tripaille. Des égorgeurs, bottés de sang caillé, comme des charpentiers rognent des poutres, scient les colonnes vertébrales, les bassins et les tibias.

« Des tas préparés associent savamment les os aux tripes, la graisse aux muscles... côtes, cartilages et muscles sont transpersés d'une baguette qu'on noue en cerceau et que chacun emporte... »

En automobile où, actuellement, en voiture à cheval, les colons des environs, les commerçants, viennent faire leurs achats ou leurs ventes. Souvent, s'il s'agit de transactions importantes, comme c'est le cas pour le marché des bestiaux, l'affaire se discute et se conclut autour d'un café maure.

Vers midi, dans la foule de plus en plus affairée, gesticulante et dense, gandourahs et burnous se coudoient et s'agitent dans la fièvre et le brouhaha de la vente à la criée.

Quelques heures encore de rumeur et de bousculade puis la foire se termine ; la blanche multitude lentement se disperse, les bêtes et les marchandises invendues rentrent avec leurs maîtres, les tentes se replient, la place est désertée et le village retrouve le rythme plus paisible de sa vie ordinaire.

Dans les villes, en dehors du marché quotidien, qui présente aussi un aspect coloré, de nombreuses affaires se traitent dans l'étrange quartier des souks, que Claude Lorrain, dans ces « Heures d'Afrique », décrit ainsi :

« Dans la mystérieuse pénombre, trouée çà et là d'un filet de soleil, une foule remuante et diaprée se démène,

Arabes et Juifs, les Arabes en gandourahs blanches, roses, vert d'eau ou gris de fer, les Juifs en vestes et culottes bouffantes, la plupart en drap bleu pâle.

« Voici le souk des selliers et la féerie de leurs harnachements de velours, plaqués d'or et d'argent, le luxe de leurs hautes selles brodées de soie. Dans le même jour de mystère, tamisé par des planches en toiture, c'est une rangée d'échoppes tapissées de babouches bariolées au milieu desquelles le cordonnier travaille avec acharnement. Plus loin, c'est le souk aux étoffes, aux logettes petites et sombres, avec leurs marchands d'écharpes, de ceintures, de foutas et de haïeks. Puis voici des étoffes à turbans, des soieries d'Orient, de frêles tabourets incrustés de nacre et de gros chapelets d'ambre posés parmi les fusils damasquinés et les cimenterres de Damas; là aussi dorment, entassés l'un sur l'autre, les moelleux tapis de Kairouan, à côté des tapis de Perse et des portières de Stamboul, bossuées d'arabesques d'or. »

Si les statistiques ne donnent pas le montant total des affaires qui se traitent sur les marchés, du moins indiquent-elles le nombre des animaux abattus. Ces chiffres sont certainement au-dessous de la réalité, car beaucoup de familles tuent leurs bêtes à domicile. Au moment des grandes fêtes, celle de la rupture du jeûne, appelée Aïd-el-Fater ou Aïd-el-Seghir, et celle qui marque la fin du pèlerinage annuel à La Mecque (Aïd-el-Kebir), les moutons et les chèvres sont sacrifiés par milliers et aucune évaluation, quelque peu précise, n'est possible. Pour l'Aïd-el-Kébir en particulier, cet usage provoque un important mouvement commercial d'ovins. En 1900, pour la seule ville de Tunis, on a immolé à l'occasion de

cette fête 14.000 moutons et, de nos jours, ce chiffre est certainement dépassé.

Les plus importants marchés de Tunisie sont, en allant du Nord au Sud :

1° Dans le Nord : Béja, Bizerte, El-Alia, Mateur, Aïn-Draham, Souk-el-Arba, Souk-el-Khémis, Le Kef, Téboursouk, Tunis, Tébourda, Zaghouan, Nabeul.

2° Dans le Centre : Sousse, Kalaa-Kebira, M'saken, Djemal, Moknine, El Djem, Maktar, Kairouan, Had-jeb-el-Aïoun, El Ala.

3° Au Sud : Sfax, Gafsa, Gabès, Tozeur, El-Hamma, Mednine, Tatahouine, Zarzis.

*Ventes aux enchères publiques de reproducteurs
à l'Etablissement d'élevage de Sidi-Tabet*

Chaque année, l'Etablissement d'élevage de Sidi-Tabet organise une vente aux enchères publiques des meilleurs produits de l'année écoulée, de ceux qui, par une observation méticuleuse, ont pu être classés dans le groupe des sujets aptes à créer une descendance de valeur.

La foule des visiteurs et des acheteurs accourue à Sidi-Tabet, à cette occasion, prouve combien cette manifestation est appréciée des éleveurs et en général de tous les agriculteurs européens et indigènes de Tunisie. Les prix auxquels sont adjugés les animaux présentés ne sont sans doute pas comparables à ceux, beaucoup plus élevés, auxquels sont disputés les géniteurs « pedigres » des meilleurs élevages particuliers de la Métropole. Pour certains même, ils ne correspondent qu'imparfaitement aux sacrifices consentis par l'Etat

pour les obtenir. Mais le Gouvernement tunisien cherche à mettre à la disposition des éleveurs, à des prix abordables, des reproducteurs dont la lignée est bien connue et pour lesquels la qualité des ascendants, l'ancienneté des origines, l'accumulation d'une puissance héréditaire soigneusement contrôlée, au cours de plusieurs générations, sont la seule garantie d'une valeur personnelle incontestable.

Cette garantie les sujets mis en vente à Sidi-Tabet l'apportent avec eux car, descendants eux-mêmes de reproducteurs d'élite, ils sont aussi les représentants de races pures, que le milieu a modelées et qui sont bien adaptées aux conditions économiques du pays. Tous les géniteurs de Sidi Tabet, étalons, taureaux, béliers, dispersés dans les élevages tunisiens, y rendent des services dont le temps fait ressortir la prédominance.

Voici quels sont les principaux animaux vendus, en général, par l'Etablissement de Sidi-Tabet : juments et poulains purs-sang arabes, poulains barbes, poulains bretons-arabes et bretons-barbes, taurillons zébus, béliers mérinos du Châtillonnais, béliers karakul, etc.

Signalons enfin que le commerce des bœufs de trait a retrouvé, depuis la raréfaction de l'essence, une grande importance et que la vente de ces animaux procure de gros bénéfices en raison de leurs prix actuellement élevés.

SECTION II. — LE COMMERCE DE LA VIANDE

Les 2.500.000 habitants de la Tunisie consomment beaucoup de viande, surtout de viande de moutons et de chèvres. Voici les chiffres des animaux abattus tels, du

moins, qu'ils sont fouruis par la Direction des Finances, qui se base sur le produit de la taxe à l'abattage.

DÉSIGNATION DES ANIMAUX	ANNÉES			
	1913	1920	* 1930	1938
	Pour Tunis	Pour toute la Tunisie		
Moutons	200.000	390.000	140.000	480.000
Chèvres	33.000	180.000	110.000	170.000
Bœufs	90.000	45.000	19.250	95.000
Veaux	1.600	4.100	3.000	7.000
Porcs	2	8.000	1.200	11.700
Chevaux et mu- lets	1.300	900	—	2.500
Chameaux	44	2.000	550	4.800
Totaux	325.946	630.000	274.000	771.000

Après avoir passé en revue les différentes sortes de viandes vendues à la population du Protectorat, nous étudierons la réglementation actuelle de la consommation de la viande et la variation des prix au cours de ces dernières années.

A. — Principales viandes consommées en Tunisie

a) *Viande de mouton.* — Les habitants de Tunisie consomment énormément de mouton en raison du prix modique de la viande de cet animal. Les bêtes qui ne sont pas tuées par les particuliers sont inspectées dans les abattoirs, estampillées, portées au marché et débitées par les bouchers. Ceux-ci découpent l'animal en petits morceaux qu'ils enfilent en chapelet dans une brindille de palmier et les vendent, sans presque tenir compte de la qualité des morceaux. La queue adipeuse

est un morceau de choix très recherché par les Arabes. La tête, les pattes, le foie, les poumons, les intestins, tout, en un mot, est consommé par les indigènes musulmans.

Les Juifs ne mangent que l'avant-main. Ils inspectent soigneusement leurs animaux et s'ils trouvent une adhérence pulmonaire quelconque aux parois costales un corps étranger dans le cœur (péricardite traumatique) ou une fracture osseuse même ancienne, ils déclarent le mouton « trifa », c'est-à-dire mauvais pour la consommation. Dans le cas où ils ne trouvent rien, l'animal est déclaré bon ou « cachir ». Pour les Musulmans, la cuisson purifie tout et ils mangent même les moutons malades, à condition que l'animal ait été égorgé encore vivant.

La viande du mouton barbarin est rouge clair, la graisse accumulée autour des rognons constitue la totalité de l'appendice caudal. Le rendement en poids net de viande est à peu près la moitié du poids vif de l'animal (45 %). Le rendement de viande nette des moutons algérien et mérinos est supérieur aux barbarins. La viande a plus de saveur et le goût de suint est moins prononcé.

Dans les villes, on apprécie beaucoup « l'allouch », c'est-à-dire l'agneau de 6 à 12 mois, dont la saveur est délicate. Européens et indigènes sont très amateurs de la chair des agneaux de lait; ces derniers donnent de 10 à 15 kilos de viande et ne sont guère âgés de plus d'un ou deux mois quand on les mène à l'abattoir. Leur écoulement est très facile et abondant, surtout de fin septembre à fin octobre.

Lorsque les moutons sont chers et leur exportation

intensive, les Arabes se rabattent sur la viande de chèvre et il en est sacrifié des quantités sur les marchés, ce qui explique que le cheptel caprin diminue chaque année proportionnellement dans les mêmes conditions que celui du mouton, sans qu'il en soit expédié à l'extérieur.

b) *Viande de bœuf*. — La production des veaux de lait est intéressante pour les colons habitant à proximité des grands centres de consommation, et ceci pendant toute l'année. La production des bêtes grasses est la seule, en dehors du veau, qui puisse laisser un bénéfice appréciable. Le marché tunisien, de fin septembre à courant février, est dépourvu de bêtes grasses. C'est l'époque favorable à la vente des animaux de qualité, que l'éleveur doit réserver pour les vendre à cette époque de l'année.

La consommation de la viande de bœuf est encore un luxe en raison de son prix relativement élevé qui la rend inaccessible à la plus grande partie de la population indigène. La Régence en consomme chaque année environ 100.000 têtes, mais elle pourra très certainement en absorber davantage, au fur et à mesure que l'évolution du pays apportera avec elle plus de bien-être dans toutes les classes de la société.

c) *Viande de porc*. — Beaucoup de pores élevés en Tunisie sont consommés sur place par la population européenne, mais si la production porcine de la Tunisie suffit à son alimentation en viande fraîche, en porc salé et en charcuterie, elle est inférieure aux besoins locaux. La Tunisie importe, comme nous le verrons plus loin, de grandes quantités de jambons, de lard, etc.

d) *Volaille*. — Les marchés du Protectorat absorbent

la totalité des produits de l'élevage de la volaille. Dans l'intérieur, dans les banlieues, c'est l'aliment animal le plus commode à se procurer quotidiennement et en petite quantité, c'est aussi le plus facile à produire.

En supposant que chaque habitant consomme quatre volailles par an, on arrive au chiffre de plus de 10 millions de têtes de volailles tuées chaque année, ce qui représente, en appliquant les derniers barèmes de prix, une somme de plus de 200 millions de francs.

B. — *Réglementation de la consommation de la viande en Tunisie*

Bien que la Tunisie soit loin de supporter des restrictions comparables à celles de la France, le Gouvernement a dû prendre des mesures, notamment en vue de la diminution de la consommation de la viande.

Un premier arrêté du Directeur des Affaires Economiques, en date du 29 juin 1940, interdit la viande de mouton le mardi de chaque semaine. Le 30 août 1940, un second arrêté fixe à trois jours les restrictions hebdomadaires : le lundi pour le bœuf, le mardi pour le mouton et les chèvres, le mercredi pour toutes les viandes. Enfin, l'arrêté du 5 août 1941 stipule que les jours d'interdiction de la vente et de la consommation de la viande sont :

Viandes de boucherie et charcuterie : lundi, mardi, mercredi, jeudi.

Viandes de volailles et de lapins : vendredi, samedi, dimanche.

A titre exceptionnel : la vente est permise si le jour

du marché hebdomadaire officiel coïncide avec un jour d'interdiction.

Pour diminuer la vente des jeunes agneaux, un arrêté du 26 octobre 1940 interdit l'abatage des agneaux de moins de 20 kilos, poids abaissé de 20 à 16 kilos par un arrêté du 26 décembre 1940.

Pour les pores, une décision du 28 août 1940 interdisait l'abatage du porc de moins de 100 kilos et ce minimum fut abaissé à 80 kilos, puis 70 kilos (arrêté du 2 mai 1941).

D'autre part, un arrêté du 11 février 1941 interdit l'abatage des animaux mâles de l'espèce asine âgés de moins de 6 ans et les ânesses même au-dessus de cet âge, sauf dérogations en cas de blessures, tares ou lésions, qui les rendent inaptes au travail ou à la reproduction.

Enfin, un arrêté du 15 janvier 1942 interdit l'abatage, pour être livrés à la boucherie, des chamelles de tout âge et les chameaux de moins de 15 ans.

Le contrôle de la vente du bétail a été organisé par un arrêté du 5 janvier 1942, dont voici l'essentiel :
« Article 1^{er}. — Les commerçants en bestiaux ou leurs commis sont tenus, à la fin de leurs transactions journalières sur un marché, ou dans une ferme, de faire viser par l'autorité administrative locale (caïd, Kahia, Khelifat, gendarmerie ou propriétaire de la ferme) le carnet d'achat prévu à l'article 2 du décret du 11 juillet 1940, après y avoir inscrit le nombre exact des bêtes achetées, ainsi que leur destination, et s'il s'agit d'animaux de boucherie, le centre où en sera fait l'abatage et la destination de la viande (ravitaillement civil, fourniture militaire, etc.).

« Article 2. — Dès l'arrivée du bétail acheté au lieu de destination, porté sur le carnet, ce dernier doit être présenté à l'autorité administrative locale, directeur ou gestionnaire de l'abattoir, directeur ou inspecteur du marché, qui apposera son visa, en attestation de la réception des animaux inscrits.

« ...Les commerçants en bestiaux doivent pouvoir présenter leur carnet d'achat constamment apuré et tenu à jour. »

Le commerce des chameaux est soumis, depuis un décret du 5 novembre 1941, à des autorisations individuelles délivrées par les Caïds

Un bureau de répartition des pores a été créé par un arrêté du 23 novembre 1941.

Cette réglementation toute récente appelle quelques observations :

En ce qui concerne tout d'abord les mesures de restriction sur la vente et l'achat de la viande, on peut estimer qu'elles ne doivent pas avoir une très grande efficacité du fait que, si les interdictions de consommation jouent, en principe, à plein dans les restaurants, elles peuvent être assez facilement éludées par la plupart des consommateurs familiaux qui sont en mesure de faire des provisions de viande pour deux ou trois jours. Les interdictions d'abatages constituent par contre une mesure excellente pour éviter la diminution progressive du cheptel ovin et porcin du Protectorat.

Le contrôle de la vente du bétail est certainement utile, mais il a l'inconvénient de développer les formalités et d'exiger des courtiers en bestiaux ou de leurs commis qu'ils sachent écrire ou du moins s'adressent à un écrivain public pour la tenue de leurs carnets, ce

qui occasionne des pertes de temps et de dépenses que les intéressés s'efforceront d'éviter. De telles mesures, qui peuvent normalement être édictées par la Métropole, paraissent un peu prématurées et en tout cas d'application difficile dans un pays comme la Tunisie, où l'élevage est essentiellement entre les mains des indigènes.

C. — *Variation des prix de la viande*

Il est intéressant d'étudier comment ont varié les prix de la viande en exposant ce qu'ils étaient il y a une vingtaine d'années et en les comparant aux prix normaux actuels.

Avant notre occupation, la viande de mouton était presque sans valeur : un bélier ou une brebis, d'après son état, se payait de 1 fr. 50 à 2 fr. 50. En 1903, les moutons valent de 13 à 14 francs pièce ; le kilo de viande est vendu en moyenne 0 fr. 50 en été et 0 fr. 80 centimes en hiver.

En 1914, les moutons atteignent le prix de 15 à 20 fr., les agneaux valent 6 francs, le kilo de viande 1 fr. 20 à 1 fr. 50.

En 1934, un agneau se vend de 120 à 150 francs ; le kilo poids vif d'agneau est de 6 francs.

En 1942, le kilo vif de viande d'agneau de moins de 30 kilos coûte de 10 à 12 francs ; le prix de vente à la cheville varie de 19 fr. 50 à 21 fr. 50.

Le prix de la viande de bœuf est passé de 2 francs le kilogramme en 1914, à 35 francs en moyenne en 1942.

Le porc, qui se vendait, avant 1914, 1 franc le kilogramme poids vif, atteint aujourd'hui le prix de 20 à 24 francs.

Quant aux volailles, qui ne valaient que quelques sous au début de l'occupation française, elles se vendaient 2 à 3 francs vers 1914 (le kilo). Il y a 10 ans, on trouvait encore assez facilement des poulets pour une dizaine de francs. Ils valent aujourd'hui 20 à 24 francs le kilo poids vif.

Ces prix sont ceux qui étaient ou sont pratiqués dans un marché comme celui de Tunis. Dans le bled, il faut les considérer comme sensiblement moins élevés.

Les tableaux suivants schématisent l'évolution des prix de la viande achetée : 1° sur pied ; 2° à la cheville.

1° *Mercuriale des prix de la viande*

(Place de Tunis)

ANNÉES	PRIX MOYEN DU KILOGRAMME SUR PIED		
	Bœuf	Mouton	Porc
1920	Min. 1,50	1,50	3,00
	Max. 3,00	3,00	5,50
1930	Min. 2,75	2,50	6,00
	Max. 5,50	5,50	7,00
1938	Min. 2,50	2,50	4,50
	Max. 5,00	5,00	6,00

Il y a donc une progression très nette, avec cependant un arrêt en 1938, année qui suit la période de dépréciation des produits agricoles, qui atteint son maximum en Tunisie, en 1936-1937. Aujourd'hui, comme nous l'avons dit, les prix sont plus élevés et les mesures de contrôle ne semblent pas pouvoir arrêter leur hausse continue et inévitable.

**2° Prix du kilo de viande
par espèces et par catégories, à Tunis**

(Prix d'achat à la cheville ou prix de revient à l'étal)

ANNÉES	BŒUF				MOUTON				AGNEAUX	
	1 ^{re} Catég.		2 ^e Catég.		1 ^{re} Catég.		2 ^e Catég.			
	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.
1920	7,00	12,00	4,00	8,00	6,50	8,00	4,00	6,00		
1930	7,50	9,75	6,75	8,50	8,00	8,50	7,00	7,50	8,00	12,00
1938	8,00	10,00	7,00	9,00	7,00	9,00	6,50	7,00	7,50	11,00

**SECTION III. — LE COMMERCE INTÉRIEUR DES LAINES
ET DES POILS**

La laine

La laine est un produit important de l'élevage tunisien. De son cheptel ovin, comptant 2 à 3 millions de têtes, la Tunisie retire plus de 2.500 tonnes de laines qui sont utilisées en presque totalité par l'industrie locale, pour le tissage des vêtements indigènes, burnous, cachabias, etc., et la fabrication des tapis bien connus.

Les laines de tonte comprenant surtout des laines de moutons barbarins à grosse queue, et une faible quantité de laines de moutons à queue fine ou de moutons importés.

Les premières peuvent se classer en cinq groupes, d'après les régions de production :

1° *Nord de la Tunisie.* — Marchés principaux : Tunis, Béja, Souk-el-Arba. Les laines de cette région sont, en général, communes et donnent des rendements en lavé à fond de 38 à 55 %.

2° *Région de l'Ouest.* — Le plus gros marché est Ebba-Ksour. Les laines sont, en général, mieux traitées à la tonte et donnent de 35 à 45 %.

3° *Région du Centre.* — Marché principal : Kairouan. Les laines sont mi-fines et utilisées en grande partie pour la fabrication des tapis. Elles conviennent aussi pour faire des couvertures. Elles rendent en moyenne de 35 à 45 %.

4° *Région du Sud.* — Marchés principaux : Sfax, Sidi-Bou-Zid, Hadjeb-el-Aïoun, Gafsa, Tozeur. Les laines fines, soyeuses, élastiques, peuvent servir, après tissage, pour la draperie et la bonneterie. Le rendement est de 28 à 35 %.

5° *Territoires militaires.* — Les marchés sont : Gabès, Ben-Gardane, Zarzis, Mednine, Kebili.

Les laines sont comparables à celles de la région précédente, mais plus dépréciées à cause de leur teneur en sable. Leur rendement n'est que de 20 à 30 %.

La production des moutons à queue fine ou des mérinos est actuellement de 500 à 600 quintaux, mais elle a une tendance à augmenter, ces races ayant fourni de bons résultats au point de vue de la laine comme à celui de la viande. Le prix de la laine, qui était de 150 francs le quintal avant la guerre de 1914-1918, était, en 1938, en moyenne de 850 francs le quintal.

La production pileuse du chameau

Comme la laine, la toison du chameau est utilisée, seule ou mélangée, pour le tissage des vêtements, des tentes, des tapis ou des cordes.

Contrairement à ce qui se passe chez le mouton, la toison du chameau n'acquiert pas le double ou le triple

de sa longueur suivant qu'on ne la tond pas durant deux ou trois ans. Tous les étés, le chameau « mue ». Sa toison n'attend pas la faucille du tondeur et tombe naturellement. Mais les brins enchevêtrés sont fixés au corps par une infinité de poils longs et raides, qui parsèment la peau quand la toison a été enlevée.

L'ensemble de la toison retenue aux poils en question forme un vrai feutrage, qui semble avoir été jeté sur le chameau comme un haillon de fourrure. N'étant pas adhérent à la peau, ce feutrage se déchire aux buissons et le chameau en laisse des lambeaux partout où il s'accroche. Les indigènes soigneux détachent cette toison, qui s'est libérée seule, mais qui reste en quelque sorte clouée de place en place, en sectionnant ces poils au couteau et en soulevant au fur et à mesure le feutrage épais et homogène. Le chameau est, pour ainsi dire, épilé, mais non tondue au sens exact du terme. La toison est enlevée par arrachement.

Ces poils éliminés par la mue laissent entre eux et la surface du corps un certain espace, la toison vivante devient ainsi un vêtement étranger où les parasites de toutes sortes peuvent pulluler et, impunément, venir se réfugier après avoir irrité le sujet. Tant que les brins de laine sont fixés dans la peau et vivent, les parasites ne peuvent faire aucun mouvement sans exciter la sensibilité cutanée et avertir le sujet de leur présence. Mais il n'en est plus de même lorsque la toison devient un revêtement inerte indépendant.

La tonte, pratiquée en temps opportun, supprime ces inconvénients et permet de recueillir la totalité de la toison qui, sans cela, se déchirerait et se perdrait inutilement.

La laine du chameau, appelée « oubeur », peut être classée en trois catégories : laine fine, laine rêche et laine lisse. L'oubeur est d'excellente qualité lorsqu'il n'a subi aucun frottement. C'est sur les jeunes chameaux qui n'ont pas encore travaillé que l'on récolte la meilleure laine.

Le prix de l'oubeur était de 900 à 1.000 francs le quintal en 1938. Aucune statistique, du moins à notre connaissance, ne donne l'allure du mouvement commercial intérieur de cet intéressant produit, très recherché des indigènes, à cause des tissus chauds et solides qu'il permet de fabriquer.

Toutes les tentes des nomades, beaucoup de tapis, les burnous bruns que mettent en hiver les riches fellah, sont en poil de chameau. Par ailleurs, la peau de cet animal permet de faire des outres « où l'eau n'est jamais bue par le vent ni le soleil » et des chaussures « qui peuvent sans danger marcher sur la vipère », pour employer les expressions du général Daumas dans son livre « Le Grand Désert ».

SECTION IV. — PRODUCTION LOCALE ET VENTE DU LAIT FRAIS

La consommation en lait de la population tunisienne est extrêmement variable avec les régions, les saisons et la classe sociale des consommateurs.

Lait de vache

Les caisses de lait condensé que la Tunisie importait chaque année en grande quantité permettaient de remédier à la pénurie de vaches véritablement laitières.

Seules les régions de Tunis, Bizerte, Sousse et Sfax, comptaient dans la banlieue de ces villes des troupeaux de vaches laitières de quelques centaines de têtes.

Dans ces centres, d'ailleurs, le manque de lait concentré se fait aujourd'hui fortement sentir et le beurre, de même que le fromage, y sont eux aussi à peu près introuvables.

S'il est vrai que dans le rayon d'approvisionnement en lait de Tunis on compte plus de 300 producteurs laitiers, il faut remarquer que la plupart de ceux-ci ne possèdent pas plus de 10 à 15 vaches. Une trentaine seulement, dont quelques-uns sont d'importants colons, possèdent des étables de plus de 20 vaches. Enfin, il existe plus d'une centaine de très petits laitiers entretenant le plus souvent de 4 à 8 vaches et qui livrent tous les jours le produit des traites de leurs animaux aux ramasseurs. Ces derniers, de très bonne heure le matin, sillonnent les chemins et pistes de la banlieue avec leurs carioles pour recueillir le précieux liquide et l'apporter sans retard à leur clientèle citadine.

Dans l'ensemble, on peut estimer que les vaches exploitées dans les environs de Tunis fournissent, suivant la saison, de 15.000 à 20.000 litres de lait par jour, pour l'approvisionnement d'une population de plus de 300.000 habitants. C'est au printemps, à partir de mars, que la production arrive à son maximum; elle baisse en été et devient très déficitaire en automne et en hiver. En temps normal, pendant la bonne saison, le cinquième à peu près de la production journalière était transformé en fromage, le dixième en beurre et mis à part le millier de litres fournis aux établissements hospitaliers de la ville, le reste était débité à l'état naturel et porté à

domicile ou vendu en boutiques par une centaine de petits revendeurs.

En face des besoins accrus en lait de la population, les ressources du pays sont singulièrement insuffisantes et le deviendront d'autant plus que, loin d'augmenter parallèlement à l'accroissement des demandes, la production laitière a diminué depuis 4 ou 5 ans en raison de l'abaissement progressif du nombre de vaches laitières importées annuellement dans la Régence : 610 en 1934, 496 en 1935, 250 à 270 en moyenne au cours des années de 1936 à 1939, et 74 seulement en 1940.

L'auto de vaches de remplacement, le cheptel bovin laitier s'amenuise ainsi chaque année par l'effet de la réforme normale des sujets âgés et des atteintes sévères des maladies estivales du gros bétail.

En refusant pendant plusieurs années aux producteurs laitiers une équitable rémunération de leur travail, la dangereuse mystique de la vie à bon marché a entraîné la liquidation de bien des étables et détourné les trop rares agriculteurs aimant encore le bétail d'une exploitation qui leur faisait entrevoir beaucoup plus de déboires que de satisfactions.

Pour remédier à cet état de choses, un arrêté du 19 août 1941 a fixé le prix du lait de vache de la manière suivante :

Prix de vente au détail 4,60 le litre.

Prix de vente en gros 4,20 le litre.

Prix de vente à la vacherie

du producteur dans un

de 5 km..... 4,00 le litre.

dans un rayon de 25 km..... 3,40 le litre.

Un décret du 22 juillet 1941 prévoit la création de

vacheries-laiteries contrôlées par des vétérinaires-inspecteurs, désignés par le chef du service de l'élevage.

« Les étables des vaches laitières devront être assez spacieuses et aménagées de manière à être facilement et complètement désinfectées... »

« Les vaches laitières devront être placées dans des étables qui ne renferment pas d'autres animaux. »

« Un local propre, attenant au logement du bétail, servira de dépôt aux récipients et à l'entreposage du lait aussitôt après la traite. »

« Le personnel est examiné par le médecin habilité : 1° avant l'engagement ; 2° périodiquement, tous les semestres... »

«...Les ustensiles pour la traite, la réception, le transport et la vente du lait doivent être agréés par le vétérinaire-inspecteur Les récipients employés au transport du lait seront en métal et pourvus d'une fermeture hermétique et inviolable... »

« La traite devra être faite proprement, par un personnel revêtu de vêtements à manches courtes, laissant les avant-bras à découvert. Ce vêtement sera d'étoffe claire, lavable et tenu constamment propre. »

« Avant la traite, la queue de la vache sera immobilisée ; les mamelles, les trayons et les régions voisines seront minutieusement nettoyées ; le trayeur lavera avec soin ses mains et ses avant-bras avec de l'eau et du savon. »

« Le transport du lait, du lieu de production à celui de livraison, doit se faire dans des véhicules propres exclusivement réservés à cet usage et couverts de manière à protéger les récipients qui renferment le lait

contre les rayons du soleil, tout en permettant à l'air de circuler à l'intérieur des véhicules. »

Lait de brebis

Les pasteurs indigènes tirent de leurs moutons non seulement la laine, mais encore des produits qu'ils cèdent au commerce de la boucherie ou de l'exportation. Ils consomment très rarement le lait de leurs brebis en nature, par contre ils en extraient la matière grasse sous forme de beurre « zebda », la caséine sous forme de fromage frais, « djeben », ou de caséine de conserve, « klila ».

Le lait de brebis a une saveur *sui generis* qui rappelle le suint et qui répugne au goût européen; il est blanc jaunâtre, il se coagule plus difficilement que le lait de vache et sa viscosité prononcée fait que la crème monte plus lentement à la surface; le beurre qu'il donne est mou et de conservation difficile; il demande à être consommé frais, à moins qu'il ne soit porté à l'ébullition. C'est ainsi, en beurre fondu « dehene » qu'il est utilisé par les indigènes et peut se conserver deux ans sans détérioration. Le résidu de la fabrication du beurre est ce qu'on appelle « leben ». C'est du lait débarrassé de sa crème et qui a subi une fermentation lactique.

Tous les matins et tous les soirs, les brebis, en quittant le douar et à leur retour, sont livrées aux femmes qui en effectuent la traite. Le lait recueilli est placé dans une outre suspendue à un trépied; le barattage à la main est pratiqué sur ce récipient rustique, jusqu'au moment où le mouvement brusque de va et vient ait déterminé l'agglomération des globules gras, c'est-à-dire la formation du beurre.

Le beurre est ensuite lavé, pétri et donne ainsi le beurre frais ou « zebda »; s'il doit être transporté à longue distance, les indigènes l'additionnent d'un peu de sel marin. Lorsque la saison chaude commence à se faire sentir, le beurre est soumis à l'ébullition pour être transformé en beurre fondu. On le place dans des jarres à intérieur émaillé et hermétiquement closes, qui sont enfouies dans le sol. Si le beurre fondu doit être transporté en été, les récipients dans lesquels il se trouve sont enduits de sirop de dattes, ce liquide, sirupeux, joue à l'égard du beurre un rôle antiseptique et en permet la longue conservation.

Après le sevrage, la brebis peut produire du lait pendant une moyenne de 120 jours, à raison de 1/3 de litre par jour, soit 42 litres, qui donneront 7 litres de crème ou 7 kilos de beurre. Vers 1920, le prix de ce beurre était de 3 francs le kilogramme.

Le lait de chèvre

Les chèvres maltaises produisent en moyenne 3 à 4 litres de lait par jour, soit 600 à 700 litres par an. Etant donné la faible quantité d'aliments consommés par elle, la chèvre maltaise est une véritable machine à lait. Aussi son exploitation est-elle lucrative. Le lait n'a pas d'odeur, il est très riche en beurre et légèrement sucré.

Contrairement aux coutumes généralement admises, les chevriers maltais ne font jamais la traite à fond; le lait resté dans le pis « entretient ainsi la chaleur qui active la sécrétion lactée ».

Les chèvres maltaises sont exploitées en très grand nombre en Tunisie où leur aptitude laitière subit un

peu d'altération par suite du changement de climat ou de régime. Il y a une cinquantaine d'années, le prix payé pour la chèvre en lactation était, d'après son rendement, de 30 francs par litre, ainsi une chèvre donnant 3 litres de lait était payée 90 francs. Au fur et à mesure du développement de la population européenne, ces prix augmentèrent, pour arriver jusqu'à 40 et 45 francs par litre produit vers 1920.

CHAPITRE II

Le commerce extérieur des animaux d'élevage et de leurs produits

Les animaux vivants ainsi que leurs produits font l'objet, en Tunisie, d'un trafic commercial non négligeable, qui porte sur plus de 100.000 têtes d'animaux et un tonnage de 100.000 quintaux, dont la valeur oscille entre 80 et 100 millions de francs.

Ce commerce présente d'assez grandes fluctuations qui tiennent soit aux diminutions des troupeaux dues à la sécheresse, soit aux difficultés des transports. La liste des pays avec lesquels la Tunisie est en relations dans ce domaine présente quelques variations occasionnées par les circonstances politiques ou économiques.

Un examen attentif nous montrera cependant la régularité et la prédominance des achats et des ventes effectués par le Protectorat à la Métropole et au reste de l'Afrique du Nord.

Les animaux vivants importés en Tunisie sont surtout des reproducteurs français ou étrangers, qui ont pour but de conférer quelques-unes de leurs qualités aux races locales ou de les maintenir chez les bêtes antérieurement achetées et acclimatées.

Aux exportations, ce sont surtout les moutons, mais

aussi des bovins, des ânes, des mulots, des chèvres, des chameaux, qui sont envoyés pour la plus grosse partie en France et en Algérie et également, mais en plus faibles quantités, vers les territoires étrangers les plus proches.

Les dépouilles et produits d'animaux occupent une place importante dans le commerce extérieur tunisien. Les peaux, les laines, les poils de chèvres et de chameaux, ainsi que les tapis, les couvertures, les chechias, etc., alimentent un trafic assez considérable.

Nous examinerons successivement les points suivants :

1° Le régime douanier de la Tunisie en ce qui concerne les animaux et leurs produits;

2° Les statistiques des importations et exportations en valeur et en quantité, de bestiaux et marchandises qui en proviennent; des principaux pays d'origine et de destination;

3° Le commerce extérieur des laines, cuirs et peaux;

4° L'exportation d'agneaux tunisiens en carcasses réfrigérées.

SECTION I. — RÉGIME DOUANIER TUNISIEN

CONCERNANT LES ANIMAUX D'ÉLEVAGE ET LEURS PRODUITS

Nous commencerons par donner un aperçu sur le régime douanier de la Tunisie en général.

Importations

Sous réserve du régime de faveur, accordé aux pro-

duits français et algériens, le régime douanier de la Tunisie est, depuis le 1^{er} juillet 1914, déterminé à l'importation par le décret du 30 mai 1914 et actes subséquents.

Les droits édictés ne sont plus, sauf de rares exceptions, que des droits spécifiques. Un décret du 30 décembre 1922 a autorisé l'application des coefficients de majoration métropolitaine aux marchandises soumises à leur importation, aux droits du tarif tunisien, annexé au décret du 30 mai 1914. Ces coefficients, qui ne pouvaient être supérieurs à 3 pour les marchandises étrangères, lorsque les marchandises similaires originaires de France ou d'Algérie étaient exemptes de droits, ont été majorés de 60 % par le décret du 28 décembre 1926. Ils ont été incorporés aux droits par décret du 1^{er} juin 1929.

En outre des droits de douane, il est perçu, au moment de l'importation, des droits intérieurs sur de nombreux produits, parmi lesquels on peut relever les viandes et les peaux.

Exportations

Les droits à l'exportation n'atteignent actuellement que certains produits, dont les peaux brutes de la plupart des animaux de bétail, les poulains et pouliches n'ayant pas respectivement dépassé l'âge de 4 ans 1/2 ou de 6 ans.

Il est également dû à l'entrée ou à la sortie, depuis le 1^{er} janvier 1937, une taxe de formalités douanières et certains droits sanitaires vétérinaires.

Relations de la Tunisie avec la France et l'Algérie

A l'importation en Tunisie, les marchandises françaises et algériennes sont soumises aux droits édictés par le tarif, sauf de nombreuses exemptions résultant du second décret du 2 mai 1898, en faveur notamment des animaux vivants et des laines.

Neuf décrets beylicaux (24 juillet 1928, 9 décembre 1929, 8 avril et 9 novembre 1932, 9 février, 23 mars et 17 novembre 1937, 25 mai 1938 et 25 janvier 1939) et 9 décrets français portant les mêmes dates, pris en vertu de la loi du 30 mars 1928, ont modifié profondément le régime douanier applicable aux échanges entre la France et l'Algérie, d'une part, la Tunisie d'autre part.

Des exceptions concédées par la Tunisie à la France et à l'Algérie, les unes sont unilatérales et pour certaines marchandises nationales déterminées, tandis que les autres reposent sur un régime d'union douanière de fait et s'étendent aux marchandises nationalisées.

Les marchandises françaises ou algériennes sont passibles des droits intérieurs, qui frappent les marchandises de toute origine.

Nous allons examiner maintenant les règles applicables à l'entrée et à la sortie, aux animaux et à leurs produits ou dépouilles.

Prohibitions d'entrée et de sortie

A) *Les prohibitions d'entrée.* — Ces prohibitions ont été inspirées par un souci d'ordre sanitaire ou économique. Pour lutter contre les maladies contagieuses

pouvant atteindre les animaux de la Régence, les mesures suivantes ont été prises :

a) Contre la peste bovine : le 17 avril 1890 le premier Ministre du Gouvernement beylical a arrêté : Article 1^{er}. — L'importation en Tunisie et le transit des animaux de l'espèce bovine de la race grise dite des « step-pes », sont interdits par les frontières de terre et de mer.

Les mêmes interdictions s'appliquent :

1° A tous les ruminants ainsi qu'à leur viande fraîche, peaux fraîches et autres débris frais provenant de la Serbie, de la Bulgarie, de l'Empire ottoman, de la Grèce et de l'Egypte ;

2° Aux animaux vivants de l'espèce bovine provenant de la Russie, du Montenegro et de la Roumanie, ainsi qu'à leurs peaux fraîches et à leurs débris autres que les viandes abattues.

Article 2. — Les animaux vivants de l'espèce ovine, provenant de la Russie, du Montenegro et de la Roumanie, ne pourront être introduits en Tunisie qu'à la condition d'être immédiatement sacrifiés à l'abatage du port de débarquement ou, pour les arrivages, par toute autre voie, dans un lieu désigné de la localité la plus voisine de la frontière, localité sur laquelle ils devront être dirigés avec toutes les précautions d'isolement nécessaires et après la visite faite à l'entrée en Tunisie.

Un arrêté du 5 novembre 1896 décide : « Article 1^{er}. — Sont prohibés l'importation et le transit en Tunisie de tous les animaux vivants des espèces bovine, ovine, caprine, provenant de l'Afrique, à l'exception de l'Algérie et des possessions françaises.

« Article 2. — La même interdiction est étendue aux

viandes fraîches, peaux, laines, poils, os frais, ongles, cornes, débris frais etc. »

Le 26 novembre 1896 l'importation en Tunisie et le transit des poils, laines, peaux sèches ou salées, cornes et autres débris de ruminants ont été autorisés de nouveau.

b) Contre la fièvre aphteuse : Les animaux des espèces bovine, ovine, caprine et porcine, arrivant par mer ou par voie ferrée, qui seraient reconnus atteints de fièvre aphteuse ou auraient été exposés à la contagion, seront repoussés après avoir été marqués. Ceux qui ne pourraient être repoussés sans danger pour les troupeaux voisins seront, suivant leur état, envoyés immédiatement à la boucherie sous réserve d'inspection des viandes ou mis en quarantaine pour une durée minima de 15 jours (Décret du 14 février 1900).

Le 27 mars 1912, « considérant qu'il résulte de renseignements officiels que la fièvre aphteuse existe dans un grand nombre de départements en France », le décret suivant fut pris :

« Sont prohibés l'importation et le transit en Tunisie des animaux de l'espèce bovine, de leurs débris frais et peaux fraîches, à l'exception de la viande fraîche de boucherie en provenance de la Métropole. »

Une mesure analogue, en date du 14 juin 1930, prohibe l'importation en Tunisie des animaux de l'espèce bovine en provenance de l'Algérie.

Enfin, un décret du 5 juin 1937 étend la prohibition d'importation et de transit en Tunisie aux animaux des espèces ovine, caprine et porcine venant l'Algérie.

Un décret plus général du 23 mars 1939 prohibe l'importation et le transit en Tunisie, par les frontières

de terre et de mer de tous les animaux vivants, des viandes fraîches et débris frais d'animaux en provenance de tous pays, à l'exception de la Métropole, des colonies françaises (l'Afrique occidentale française exceptée) et des pays de protectorat.

Des dérogations à ces dispositions peuvent être exceptionnellement accordées, sous forme d'autorisations individuelles, par le Directeur des Affaires économiques, sur demande préalable et motivée, présentée par les intéressés pour l'importation :

- 1° De géniteurs ;
- 2° De vaches laitières ;
- 3° De chevaux de course.

c) Contre les maladies des volailles : Aux termes d'un décret du 20 juillet 1925 : « sont interdits l'importation et le transit des oiseaux de basse-cour de toutes espèces, vivants ou morts, de toute origine ». Exception était faite en faveur des volailles en provenance de France ou d'Algérie.

Le 19 septembre de la même année, la prohibition fut rapportée en ce qui concerne les volailles mortes, à condition qu'elles fussent vidées, « c'est-à-dire débarrassées des organes abdominaux ».

B) *Les prohibitions de sorties.* — Des prohibitions de sortie furent édictées dès le début des hostilités de 1914. Les principaux textes furent :

— Un décret du 6 août 1914 prohibant l'exportation hors du territoire de la Régence des animaux des espèces chevaline, asine, ovine, bovine, caprine et porcine, des viandes fraîches ou frigorifiées, des viandes salées et des conserves de viande. Ce décret a été rapporté en ce

qui concerne les bovins et les ovins, par décision du Comité de Ravitaillement du 20 avril 1921.

— Un décret du 27 octobre 1914, prohibant la sortie et la réexpédition après entrepôt des peaux et laines des animaux des espèces ovine et caprine.

— Un décret du 6 janvier 1915, revisant la liste des produits frappés de prohibition de sortie (...animaux de l'espèce cameline,... peaux brutes et préparées à l'exception de celles de chevreaux et d'agneaux,... volailles).

Pour éviter l'affaiblissement du cheptel camelin, un arrêté du 7 juin 1926 interdit la sortie, ainsi que la ré-exportation par suite de dépôt, d'entrepôt, de transit et de transbordement, des animaux de l'espèce cameline quel que soit leur âge.

Le 9 septembre 1940 fut interdite la sortie des pelleteries brutes et des tissus de laine.

II. — *Restrictions d'entrée et de sortie*

A) *Restrictions d'entrée.* — Ces restrictions concernent, d'une part, les ports de débarquement, d'autre part des formalités sanitaires et douanières.

« Sont seuls ouverts à l'importation et à l'exportation par mer des animaux et produits animaux, les ports de Tabarka, Bizerte, La Goulette, Tunis, Sousse, Sfax et Gabès. Tous les bureaux de douane de la frontière de terre restent ouverts au commerce de ces animaux et produits. »

« A l'importation par mer et par terre, les animaux des espèces chevaline et asine ou leurs croisements, ceux des espèces bovine et ovine, caprine et porcine, sont soumis en tous temps à une visite sanitaire aux frais

des importateurs. Sont également soumises à cette visite sanitaire, les viandes fraîches et les peaux brutes importées. »

Le tarif des droits de visite à payer pour les animaux et produits visés à l'article précédent est fixé ainsi qu'il suit :

« PAR TÊTE

« Chevaux, ânes, mulets	1 fr. 00
« Bovins adultes	0 fr. 50
« Bovins non adultes	0 fr. 25
« Moutons, agneaux, chèvres, porcs	0 fr. 10
« <i>Par 100 kilos ou par fractions de 100 kilos :</i>	
« Viandes fraîches	1 fr. 00
« Peaux brutes	0 fr. 50

« Les importations par mer de viandes fraîches des espèces bovine et porcine doivent présenter des animaux complets, soit entiers, soit par moitiés ou par quartiers suivant les usages de la boucherie. Les différents morceaux doivent se juxtaposer exactement entre eux. Toutefois, les morceaux de choix des viandes de l'espèce bovine (filets et aloyaux) peuvent être admis à l'état de pièces isolées.

« Les viandes fraîches de moutons ou de chèvres ne peuvent être importées par mer que découpées en quartiers.

« Toutes ces viandes doivent porter l'estampille d'un abattoir ou le cachet du vétérinaire sanitaire du lieu de provenance.

« La visite sanitaire ne dispense pas les importateurs des animaux ou produits animaux de la production d'un certificat de santé et d'origine; ce certificat indique le nombre, les marques particulières et le signalement dé-

taillé des animaux, le poids et les marques de produits, ainsi que les nom et adresse de l'expéditeur. Il doit émaner d'un vétérinaire qui constate que les animaux ou produits animaux y sont mentionnés, ont été visités par lui et reconnus sains.

« La signature du vétérinaire est légalisée par l'autorité administrative de la localité de provenance, laquelle atteste qu'au moment du départ des animaux ou produits, il n'y existait et n'y avait existé, dans les six semaines précédentes, aucune maladie contagieuse sur les animaux de l'espèce. Ce certificat n'est valable que pour cinq jours (non compris, s'il y a lieu, le temps de la traversée par mer).

« Pour les importations d'animaux à la frontière tuniso-algérienne, l'importateur est seulement astreint à la production d'un certificat de santé et d'origine attestant qu'au moment du départ des animaux il n'existait aucune maladie contagieuse sur les animaux de l'espèce. Ce certificat doit être délivré exclusivement par les vétérinaires du Service sanitaire algérien et contenir toutes les indications nécessaires pour l'exacte application des taxes exigibles. L'apposition sur ce certificat du cachet officiel du vétérinaire signataire dispense de la légalisation de la signature de ce vétérinaire.

« Le bureau de la douane tunisienne, auquel les animaux sont présentés à l'importation, vérifie si ces animaux répondent aux indications portées sur le certificat; dans l'affirmative, ce dernier est revêtu du visa de l'agent vérificateur et les animaux sont admis à l'importation, après acquittement de la taxe mentionnée ci-dessus.

« Ces restrictions ne font pas obstacle à la circulation

des animaux de pacage, de travail et de service, non plus qu'à celle des bêtes de somme attelées ou montées, servant aux voyageurs et aux voituriers. Les animaux à la mamelle, accompagnant leur mère, ne donnent pas lieu au paiement de la taxe de visite.

« Les animaux de l'armée ne sont pas astreints à la visite sanitaire ni au paiement de la taxe de visite. »

Certaines dispositions de ce décret du 14 février 1904 ont été modifiées par un décret du 13 janvier 1914, ainsi qu'il suit :

« Peuvent être admis à l'état de pièces isolées :

« A. — Pour l'espèce bovine :

« 1° Les filets et les aloyaux;

« 2° Les globes et les culottes;

« 3° Les langues, qui ne devront porter aucune trace d'épluchage;

« 4° Les rognons et les cervelles;

« 5° Les ris de veau.

« B. — Pour les espèces ovine et porcine : les rognons et les cervelles. »

B. — *Restrictions de sortie.* — « L'exportation des animaux des espèces chevaline, asine, bovine, ovine, caprine et porcine, des viandes fraîches et des peaux brutes ne peut avoir lieu que par les ports désignés par l'article 1^{er} du décret du 14 février 1904.

« A leur sortie par mer, les animaux des espèces énumérées ci-dessus, les viandes fraîches et les peaux brutes sont soumis obligatoirement à la visite sanitaire et au paiement de la taxe afférente à celle-ci.

« Les animaux et produits animaux exportés par le port de Tabarka sont dispensés de subir la visite sani-

taire dans ce port. Ils sont également dispensés du paiement de la taxe de visite. »

Signalons aussi un arrêté du 2 décembre 1936 soumettant les exportations d'œufs, à compter du 7 décembre 1936 et pour trois mois, au régime de l'autorisation administrative individuelle.

La sortie des volailles et des œufs ne peut être effectuée que par les bureaux de Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax et Ghardimaou (arrêtés du 9 avril et du 13 août 1937).

III. — *Autorisations d'entrée et de sortie*

A. — *Autorisations d'importation.* — Par décret du 31 octobre 1933, l'importation en Tunisie des animaux vivants, des espèces bovine et ovine, provenant de l'Algérie et destinées à la boucherie, est autorisé par voie de mer dans les conditions suivantes :

« L'expédition de ces animaux se fera par les ports d'Alger, Mostaganem, Bône et Philippeville. L'importation aura lieu par les ports de Tabarka, Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax et Gabès.

« Le vétérinaire de l'élevage du port d'embarquement délivrera un certificat attestant que les animaux sont sains et n'ont été en contact pendant leur séjour dans le port avec aucun animal aphteux.

« Depuis le moment du débarquement jusqu'à celui de leur sacrifice, ces animaux sont placés sous la surveillance du Service de l'Elevage. »

B. — *Autorisations de sortie.* — L'exportation des œufs et des volailles est autorisée depuis le décret du 16 juillet 1929. Les exportateurs peuvent, toutefois, être tenus de mettre à la disposition du commerce local des

quantités d'œufs et de volailles proportionnées aux sorties correspondantes.

« Par dérogation au décret du 10 août 1919, peuvent jusqu'à nouvel ordre être exportées sur toutes destinations :

« 1° Les animaux des races chevaline et mulassière âgés de plus de 5 ans ;

« 2° Sans condition d'âge, les animaux de race chevaline de pur-sang arabe, de pur-sang anglais ou anglo-arabe et les produits d'étalons ou de juments de trait d'origine française » (arrêté du 6 novembre 1929).

Aux termes du décret du 4 juillet 1935, « peuvent être exportés ou réexportés, sur toutes destinations, sans autorisation, les animaux des espèces bovine et ovine. »

Un arrêté du 28 janvier 1938 autorise jusqu'à nouvel ordre, et sans formalité spéciale, la sortie ainsi que la réexportation par suite de dépôt, entrepôt et transbordement, des animaux de l'espèce cameline âgés de plus de 6 ans. Toutefois, l'exportation des méhara demeure rigoureusement interdite.

Le 19 mars 1938, un arrêté a porté l'âge des animaux de l'espèce cameline qui peuvent être exportés de 6 à 8 ans.

Est autorisée l'exportation à destination de l'Algérie par la frontière de terre :

1° Des animaux de race chevaline et mulassière, âgés de plus de 5 ans ;

2° Sans condition d'âge, les animaux de race chevaline de pur-sang arabe, de pur-sang anglais, etc.

Toute cette réglementation qui prohibe ou restreint, en les soumettant à des formalités diverses, l'entrée et la sortie des animaux et de leurs produits, a, c'est incon-

testable, mis les troupeaux tunisiens à l'abri de redoutables maladies contagieuses. Mais si de telles mesures s'imposaient autrefois, on comprend qu'elles soient aujourd'hui bien moins strictes. Les graves épizooties dues à la clavelée, au rouget du porc, à la fièvre aphteuse, à la diphtérie des volailles, etc., ont été vaincues par la science. Des vaccins anticlaveleux, anti-aphteux, anticholéra aviaire, etc., sont préparés par l'Institut Arloing, selon des méthodes qui ont fait l'objet de diverses publications aux sociétés savantes. En milieu contaminé, on peut traiter les animaux du troupeau malade par des injections de sérum spécifique, une fois la maladie infectieuse déterminée.

En plus de la préoccupation sanitaire, le souci dont s'inspira la réglementation des importations et des exportations fut de protéger l'entrée des produits métropolitains et de favoriser les expéditions tunisiennes vers la France ou ses possessions.

Aujourd'hui, aux barrières douanières ainsi dressées s'ajoute la raréfaction des transports maritimes. Aussi, assistera-t-on sans aucun doute (nous regrettons à ce propos de ne pas avoir les données les plus récentes) à une forte diminution du commerce extérieur de la Tunisie, qui ne peut avoir actuellement de relations à peu près normales qu'avec l'Algérie, le Maroc et la Tripolitaine.

Jusqu'en 1938, les importations et les exportations des animaux d'élevage et de leurs produits et dépouilles ont amené la perception de droits de douane et de taxes non négligeables.

En nous référant d'abord, pour le passé assez lointain, aux années 1910 et 1920, puis en exposant les chif-

fres des huit dernières années connues, c'est par l'examen de ces droits de douane que nous commencerons notre deuxième section, consacrée à l'étude des statistiques commerciales.

Nous dresserons ensuite les tableaux suivants :

Quantités d'animaux et produits animaux importés et exportés.

Valeur des importations et exportations d'animaux et de leurs produits.

Développement des importations et exportations par catégorie de marchandises.

Principaux pays d'origine et de destination.

SECTION II. — ETUDE DES STATISTIQUES COMMERCIALES

I. — *Droits de douane perçus à l'importation et à l'exportation*

Les droits perçus à l'importation sont passés de 135.000 francs en 1910 à 750.000 francs en 1930 et à 1.300.000 francs en 1938. Ils portent surtout sur les produits et dépouilles d'animaux. Les animaux vivants ne sont, au contraire, l'objet d'aucune taxation sérieuse depuis 1932.

Les droits de douane perçus à la sortie sont à la fois fiscaux et protecteurs. A une époque où tout pays cherche des débouchés pour ses produits, il est évidemment illogique d'imposer une taxe aux marchandises qui sortent de son territoire. La pratique des droits de sortie dans les Etats barbaresques semble provenir, à l'origine, de ce qu'il fallait sauvegarder le pays de la fa-

mine, le droit de sortie avait donc pour but d'enrayer l'exportation.

En 1884, la liste des droits de sortie était encore assez longue et frappait notamment :

Les ânes, par tête	10,50
Les bœufs et les veaux, par tête	25,00
Les chameaux, par tête	30,00
Les peaux, par quintal tunisien	10,50
Les laines, par quintal tunisien ... 11 à	22,00
Moutons, par tête	2,50
Mulets, par tête	25,00
Poulains, par tête	50,00

En 1898, seules les peaux brutes devaient verser comme droit de sortie, 4 francs par quintal.

La plupart de ces droits de sortie ont été supprimés progressivement, mais ceux qui frappent les peaux de toutes tailles sont restés et ont varié de la manière suivante :

En 1910. Grandes peaux ..	3,50	par quintal
Peaux moutons. .	5,00	—
Peaux chèvres. . .	6,00	—
En 1920. Grandes peaux ..	16,00	par quintal
Peaux moutons. .	21,00	—
Peaux chèvres. . .	24,00	—
En 1930. Grandes peaux ..	67,35	par quintal
Peaux moutons. .	26,00	—
Peaux chèvres. . .	24,00	—
En 1938. Grandes peaux ..	12,25	par quintal
Peaux moutons. .	19,00	—
Peaux chèvres. . .	20,00	—

II. — Quantités d'animaux et de leurs produits importés et exportés

IMPORTATIONS

DÉSIGNATION DES ANIMAUX ET MARCHANDISES	UNITÉ	ANNÉES			
		1910	1920	1930	1938
Ovins	tête	11.500	25.000	115.000	75.000
Bovins	—	6.500	200	5.000	3.200
Caprins	—	—	1.000	50.000	25.000
Mulets	—	800	750	1.000	150
Chevaux	—	220	70	350	70
Porcs	—	530	10	900	10
Anes	—	10	—	50	25
Totaux arrondis		19.500	27.000	172.000	103.500

PRODUITS ET DEPOUILLES D'ANIMAUX

Viande fraîche	Qtal	110	200	3.000	700 (1)
Viandes salées	—	1.200	250	1.000	400
Charcuterie	—	800	250	2.200	1.500
Conserves de viande en boîtes	—	680	670	2.300	3.000
Grandes peaux	—	400	400	1.400	1.700
Petites peaux	—	10	20	200	600
Laines	—	900	1.900	4.500	2.200
Poils bruts	—	100	130	800	700
Lait concentré	—	—	700	4.000	5.500
Fromages	—	1.400	2.300	8.000	8.700
Beurre	—	1.700	850	3.700	16.600
Miel	—	80	40	50	270
Œufs	—	2.900	70	850	830
Peaux et pelleteries ouvrées	—	4.200 (2)	7.200 (3)	9.300 (4)	11.000 (5)
Tissus de laine	—	3.000	3.000	3.500	6.800
Totaux arrondis		17.000	18.000	45.000	60.000

(1) + 700 quintaux de viande congelée.

(2) + 70.000 paires de chaussures.

(3) + 250.000 — —

(4) + 270.000 — —

(5) + 330.000 — —

EXPORTATIONS

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	UNITÉ	ANNÉES			
		1910	1920	1930	1938
Ovins	tête	50.000	45.000	18.000	65.000
Bovins	—	16.500	2.700	7.500	700
Caprins	—	6.500	—	3.800	1.000
Mulets	—	1.000	60	170	800
Chevaux	—	1.600	400	600	4.300
Porcs	—	1.500	4.500	3.100	5.000
Anes	—	—	60	180	4.500
Chameaux	—	280	33	—	4.800
Totaux arrondis		77.000	56.000	33.000	86.000

PRODUITS ET DEPOUILLES D'ANIMAUX

Viandes fraîches	Qtal	—	900 (1)	300 (1)	400 (1)
Viandes salées	—	50	50	—	10
Conserves de viandes.	—	15	—	—	—
Peaux grandes	—	10.000	12.000	11.200	11.000
Peaux petites	—	—	—	10.800	9.500
Laines	—	10.000	1.600	2.000	8.500
Poils bruts	—	600	150	2.400	4.800
Fromages	—	400	—	110	300
Miel	—	90	80	30	5
Cire	—	1.000	1.000	500	550
Oufs	—	2.100	300 (1)	300 (1)	400
Tissus de laine	—	1.100	2.000	11.000 (2)	8.600
Peaux et pelleteries	—	—	—	—	—
ouvrées	—	50	400	230	250
Chechias	—	250 (3)	(pièces)	—	—
			17.000	100.000	23.000
Totaux arrondis		25.000	20.000	130.000	37.000

(1) Comme provisions de bord.

(2) Tapis mesurés au m2 depuis 1920.

(3) Chechias au poids en 1910 et à la pièce ensuite.

La comparaison de ces deux tableaux permet de faire les quelques observations suivantes :

Les principales importations effectuées par la Tunisie sont constituées par des ovins, des chèvres, des bovins, parmi les animaux vivants, et des fromages, du beurre, du lait concentré pour les produits d'animaux.

Aux exportations, nous trouvons surtout des moutons, des bovins, des mulets et quelques chameaux quand la sortie en est permise. Les laines, les peaux et les poils occupent la place la plus importante parmi les produits animaux expédiés par la Tunisie. Mais il faut noter aussi les grandes quantités de tapis et de chechias qui font l'objet d'un commerce actif avec les pays musulmans de la Méditerranée.

Nous pouvons constater d'assez grandes variations dans les chiffres, causées par les années plus ou moins favorables.

Enfin, le troupeau tunisien a évolué, en particulier en ce qui concerne les pores qui, faisant autrefois l'objet d'importantes importations, sont surtout nombreux aujourd'hui aux exportations.

Dans les importations et les exportations totales de la Tunisie, voici quelle était, en 1938, la place relative occupée par le tonnage des animaux et produits d'animaux :

Importations totales	950.000 tonnes
Importat. de produits animaux.	17.000 tonnes
Exportations totales	3.175.000 tonnes
Exportat. de produits animaux.	12.000 tonnes

A ce dernier chiffre, il convient d'ajouter 10.000 m² de tapis et de couvertures, et plusieurs dizaines de milliers de chéchias.

**III. — Valeur des importations et des exportations
d'animaux et de leurs produits**

IMPORTATIONS

ANNÉES	DÉSIGNATION DES MARCHAN- DISES	IMPORTATIONS			Total en milliers de francs
		de France et d'Algérie (en milliers de francs)	de l'étranger ou des colonies françaises (en milliers de francs)		
			par voie de France et d'Algérie	directe- ment	
1910	Animaux vi- vants	1.500		100	1.600
	Produits d'a- nimaux ...	2.000	200	1.300	3.500
1920	Animaux ...	3.400	800	800	5.000
	Produits ...	11.100	1.400	3.700	16.200
1930	Animaux ...	71.000		3.000	74.000
	Produits ...	28.000	11.000	9.000	48.000
1932	Animaux ...	40.000		420	40.420
	Produits ...	19.000	11.000	10.000	40.000
1934	Animaux ...	5.000			5.000
	Produits ...	12.000	7.000	19.000	38.000
1936	Animaux ...	4.000	3.000		4.000
	Produits ...	10.000	3.000	10.000	23.000
1938	Animaux ...	11.000			11.000
	Produits ...	15.000	4.000	22.000	41.000

EXPORTATIONS

ANNÉES	DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	EXPORTATIONS A DESTINATION DE :		
		de France et d'Algérie (en milliers de francs)	de l'étranger ou des colo- nies françai- ses (en mil- liers de fr.)	Total en milliers de francs
1910	Animaux	3.400	1.800	5.700
	Produits	3.300	2.300	5.600
1920	Animaux	7.300	1.400	8.700
	Produits	12.000	2.200	14.200
1930	Animaux	13.000	6.000	19.000
	Produits	21.000	12.000	33.000
1932	Animaux	16.000	2.000	18.000
	Produits	9.000	6.000	15.000
1934	Animaux	17.000	1.500	18.500
	Produits	9.000	6.000	15.000
1936	Animaux	16.000	3.000	19.000
	Produits	20.000	8.000	28.000
1938	Animaux	4.000	11.000	15.000
	Produits	24.000	16.000	40.000

En nous reportant aux chiffres précédents, si nous voulons rechercher quelle est la place occupée par les valeurs des importations et des exportations des animaux et de leurs produits dans le total de la balance commerciale de la Tunisie, nous arrivons aux résultats suivants :

	1910	1920	1930	1938
	en 1.000 fr.	en 1.000 fr.	en 1.000 fr.	en 1.000 fr.
Importations d'animaux et de leurs produits..	5.100	21.000	122.000	52.000
Importations totales	105.000	635.000	2.000.000	1.500.000
Proportions	5 %	3,3 %	6,2 %	4 %
Exportations d'animaux et de leurs produits	11.000	23.000	52.000	55.000
Exportations totales	120.000	337.000	1.100.000	1.300.000
Proportions	9 %	6,6 %	5 %	4,3 %

Nous voyons donc que si les entrées ne représentent que 1,6 % du tonnage total des importations et les sorties que 0,4 % des exportations, comme nous l'avons vu plus haut, la valeur des animaux et de leurs produits a une importance relative nettement plus grande et occupe une place appréciable dans l'ensemble du commerce extérieur du Protectorat.

Pour se rendre compte plus aisément des fluctuations qui ont affecté le trafic commercial des animaux vivants et de leurs produits, nous allons dresser le résumé des importations et des exportations des animaux et de leurs produits, d'abord en valeur, ensuite en quantité.

**IV. — Résumé des importations et exportations
des animaux et de leurs produits (en valeur)**

ANNÉES	ANIMAUX VIVANTS		PRODUITS ET DÉPOUILLES	
	Importations en francs	Exportations en francs	Importations en francs	Exportations en francs
1910	1.600.000	5.200.000	3.500.000	5.600.000
1920	5.000.000	8.700.000	16.200.000	14.200.000
1925	22.300.000	36.500.000	30.300.000	25.700.000
1926	33.000.000	48.000.000	42.000.000	35.000.000
1927	35.500.000	22.000.000	57.000.000	35.000.000
1928	29.500.000	30.000.000	51.000.000	60.000.000
1929	69.000.000	22.000.000	57.000.000	45.000.000
1930	74.000.000	19.000.000	48.000.000	33.000.000
1931	72.000.000	19.000.000	39.000.000	19.000.000
1932	41.000.000	18.000.000	41.000.000	15.000.000
1933	10.000.000	14.000.000	39.000.000	16.000.000
1934	6.000.000	19.000.000	38.000.000	16.000.000
1935	8.000.000	24.000.000	37.000.000	16.000.000
1936	4.000.000	18.000.000	21.000.000	29.000.000
1937	4.000.000	25.000.000	33.000.000	72.000.000
1938	11.000.000	16.000.000	42.000.000	41.000.000

Résumé des mêmes importat. et exportat. en quantité

	par tête	par tête	par quintal	par quintal
1910	19.500	77.000	17.000	24.000
1920	27.000	56.000	18.000	15.500
1930	217.000	33.500	45.000	30.000
1936	44.000	65.000	42.000	53.000
1938	103.000	86.000	60.000	38.000

Ces résumés mettent clairement en évidence que :

1° Les importations ont augmenté d'une manière considérable et brutale en 1929-1930 et 1931. Dès l'année suivante, la crise commence à faire sentir ses effets et c'est la baisse progressive jusqu'en 1936, date à partir de laquelle les chiffres augmentent de nouveau.

Remarquons que cette chute dans les valeurs est loin de s'être produite de la même façon dans les quantités, puisque pour les produits animaux par exemple le tonnage exporté en 1935 ou 1936 dépasse celui des années précédentes : 30.000 quintaux en 1930 et 53.000 en 1936. Il en est de même pour les animaux vivants exportés au nombre de 65.000 en 1936 et de 34.000 seulement en 1930.

La crise a donc affecté essentiellement la valeur des produits agricoles sans entraîner parallèlement la diminution des quantités mises en circulation.

2° Les importations des animaux vivants ont tendance à diminuer très nettement de 1920 à 1928, période pendant laquelle les exportations sont sensiblement supérieures.

En 1929-1930 et 1931, nous assistons à l'importation massive d'animaux vivants et à la baisse de leurs exportations. Ces dernières vont, au contraire, s'accroître à partir de 1934 et jusqu'en 1937, pour baisser de nouveau en 1938.

Les exportations ne vont pas cesser de décroître pour atteindre leur minimum en 1936-1937.

Pour les produits et dépouilles d'animaux, les importations sont les plus considérables en 1929 et baissent ensuite jusqu'en 1936 et se relèvent à partir de 1937.

Les exportations, très importantes en 1928, diminuent progressivement jusqu'en 1935 et remontent à partir de 1936 pour arriver à un chiffre record en 1937.

En ce qui concerne les quantités, nous avons dit plus haut que les variations sont certes sensibles, mais restent beaucoup plus faibles que les changements correspondants des valeurs.

V. — Principaux pays d'origine et de destination

A) Animaux vivants

1° IMPORTATIONS

ANNÉES	DÉSIGNATION DES ANIMAUX	PAYS D'ORIGINE du nombre d'animaux importés (par tête)	TOTAL
	Chevaux	Algérie 160, Malte 20, France 40.	220
	Mulets	Algér. 500, Ital. 180, Mal- te 130.	810
	Bovins	Algér. 6.200, France 180, div. 120.	6.500
	Moutons	Algérie 12.000.	12.000
	Chèvres	Algérie 100.	100
	Porcs	Alg. 500, France 7, div. 23.	530
	Chevaux	France 43, Algérie 15, An- gleterre 14, Tripoli 2, Malte 1.	65
1920	Mulets	France 202, Alg. 68, Angl. 176, Tripoli 117, Malte 53, Cap 18.	700
	Bovins	France 150, Algérie 50.	200
	Moutons	Alg. 22.600, Tripoli 2.700, France 40.	25.200
	Chèvres	Algérie 900, Tripoli 100.	1.000
	Porcs	France 11, Algérie 1.	12
	Chevaux	Algérie 300, France 50.	350
	Mulets	Italie 600, Alg. 300, Fr. 30.	930
1930	Bovins	Algérie 4.700, France 600.	5.300
	Moutons	Algérie 113.000.	113.000
	Chèvres	Algérie 50.000.	50.000
	Porcs	Algérie 900, France 10.	910
	Chevaux	Algérie 60, France 10.	70
	Mulets	Algérie 175.	175
1938	Bovins	Algérie 3.000, France 200.	3.200
	Moutons	Algérie 70.000, France 60.	70.000
	Chèvres	Algérie 25.000.	25.000
	Porcs	France 9.	9

2° EXPORTATIONS

ANNÉES	DÉSIGNATION DES ANIMAUX	PAYS DE DESTINATION suivis du nombre d'animaux exportés (par tête)	TOTAL
1910	Chevaux	Italie 800, France 540, Algérie 160, Malte 100.	1.600
	Mulets	Italie 825, Algér. 75, France 70.	1.000
	Bovins	Italie 5.700, France 4.900, Algér. 4.100, Malte 1.800.	16.500
	Moutons	France 28.800, Alg. 21.000.	50.000
	Chèvres	Alg. 5.500, autr. pays 1.000.	6.500
	Porcs	Malte 900, Algérie 550, Italie 50.	1.500
	Chameaux	Egypte 250, Algérie 30.	280
1920	Chevaux	France 170, Italie 110, Malte 100, Algérie 20.	400
	Mulets	France 55, Italie 4, Malte 1.	60
	Anes	Malte 45, Alg. 8, Italie 7.	60
	Chameaux	Tripoli 33.	33
	Bovins	France 1.500, Malte 1.000, Algérie 50.	2.550
	Moutons	France 46.000.	46.000
	Porcs	France 4.300, Malte 200.	4.500
1930	Chevaux	France 300, Malte 210, Algérie 90.	600
	Mulets	Malte 60, Egypte 60, France 25, Algérie 25.	160
	Anes	Malte 170, Algérie 30.	200
	Bovins	France 3.500, Malte 3.000, Algérie 1.000.	7.500
	Moutons	Algérie 15.000, France 2.500, Egypte 500.	18.000
	Chèvres	Algérie 3.800, Egypte 100.	3.900
	Porcs	France 2.500, Algér. 1.500.	4.000
1938	Chevaux	France 3.000, Malte 700, Tripoli 500, Algérie 100.	4.300
	Mulets	France 400, Tripoli 200, Malte 200.	800
	Anes	Tripoli 4.000, Malte 300, Algérie 150.	4.450
	Bovins	Algérie 500, France 100, Tripoli 100.	700
	Moutons	Tripoli 57.000, Alg. 7.000.	64.000
	Chèvres	Tripoli 900.	900
	Porcs	Algérie 4.000, France 1.000.	5.000

Sur le commerce extérieur des animaux vivants, nous pouvons faire les remarques suivantes :

1° Les animaux qui entrent en Tunisie viennent dans la proportion de 99 % en 1930 et 1938 d'Algérie. En 1920 ce chiffre tombe à 88 %, la Tripolitaine intervenant pour 10 %.

Notons cependant que les importations comprennent en grande majorité des moutons et des chèvres, les bœufs et les chevaux viennent plutôt de France, mais en nombre peu élevé.

2° Aux exportations la situation est toute différente :

En 1910 la France achetait 44 % des animaux de Tunisie. Venaient ensuite l'Algérie avec 40 %, l'Italie avec 10 % et Malte avec 3 %.

En 1920, la France recevait 94 % des animaux exportés, le reste allant surtout vers Malte.

En 1930, l'Algérie se place en tête en acquérant 65 % des animaux de Tunisie, 25 % vont vers la France et 9 % vers Malte.

En 1938, enfin, la Tripolitaine achète 79 % des animaux tunisiens, l'Algérie vient ensuite avec 14 % et la France n'en reçoit plus que 4 %.

Ces variations dans les exportations tiennent essentiellement au fait que les moutons, autrefois expédiés vivants vers la France, sont aujourd'hui dirigés vers l'Algérie, les exportateurs tunisiens préférant utiliser les cales frigorifiques pour l'envoi d'agneaux en France.

Le commerce des moutons n'a pris un certain essor en Tunisie qu'à partir de 1903. De cette époque à 1914,

la Régence exporta en moyenne 60 à 70.000 moutons par an, valant environ 2.800.000 francs-or. Pendant cette période, le commerce dépassa souvent ce chiffre, s'alimentant sur le marché algérien oriental, qui augmentait, par ses apports, les possibilités d'exportations du Protectorat.

Après 1919, les quantités expédiées ont varié de 21.000 cette année-là à 35.000 en 1925 et 2.000 seulement en 1927. L'époque la plus favorable aux exportations s'étend d'avril à juillet.

La Tunisie a eu à souffrir des exigences des compagnies de navigation effectuant le transport des moutons et les difficultés de toutes sortes que les relations avec les commissionnaires marseillais créaient à tout instant.

Les commissionnaires, du moment de la réception jusqu'à celui de la livraison des animaux au commerce ou à la consommation, prélevaient sur la vente 1,25 par tête en 1920.

Au nombre de 12 ou 15, ils se sont syndiqués et constituent une corporation puissante, dont le chiffre d'affaires est très élevé. Par ailleurs, ces commissionnaires sont, pour la plupart, les propriétaires de beaucoup de boucheries de la région, qu'ils alimentent à leur gré. Toulon et Nice recevaient autrefois des animaux de Tebessa et de Tunisie pesant de 18 à 20 kilos.

La « réserve » ou opération d'engraissement se fait aujourd'hui, surtout pour les moutons venant d'Algérie et spécialement du département d'Oran, dans le Gard, les Bouches-du-Rhône, le Vaucluse, les Hautes et Basses-Alpes avec des animaux dont l'état permet de réaliser une augmentation de poids de 3 à 4 kilos.

Les exportateurs se plaignent de ce que la vente se fait loin de leur présence, sans aucun contrôle possible, sans surveillance réelle des commissionnaires marseillais.

La création d'un abattoir frigorifique simplifierait étrangement les choses du commerce moutonnier, supprimant les intermédiaires et les exigences des compagnies de navigation, qui ont été souvent la cause de bien des dommages. La possibilité de sacrifier les animaux au maximum de leur état d'engraissement et de les conserver à l'état frais, amènerait la constance des cours et la régularisation de l'élevage.

La réfrigération n'enlève à la viande aucune de ses qualités; elle maintient son poids, sa composition, son apparence, sa couleur, en un mot toutes ses propriétés physiques ou chimiques. La réfrigération est un procédé d'application plus économique et plus rémunérateur que la vente du bétail vivant. Le transport de l'animal est dispendieux, il nécessite des frais de nourriture, de garde, de courtage. Il demande de nombreux bateaux et subit des pertes en mer. Il entraîne une diminution de poids qu'on estime à 1 kilogramme et demi pour un mouton allant de Tunis à Paris.

La réfrigération offre aux producteurs et aux exportateurs la possibilité d'écarter toutes ces causes de pertes et de méventes et de réaliser ainsi un accroissement de recettes. Elle enlèvera enfin aux éleveurs et aux commerçants les frais relativement considérables auxquels les mesures prophylactiques contre la clavelée les soumettaient.

**B) Principaux pays d'origine et de destination
des produits et dépouilles d'animaux**

1° IMPORTATIONS

ANNÉES	DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	PAYS D'ORIGINE suivis du nombre de quintaux de marchandises importées	TOTAL
1910	Viandes fraîches.	France 110.	110
	Viandes salées...	France 780, Etats-Unis 200, Angleterre 200, Algérie 12, Allemagne 13.	1.200
	Charcuteries ...	Italie 430, France 200, Algérie 80, Etats-Unis 70.	800
	Conserves de viandes	Algérie 600, Angleterre, 20, France 550.	1.170
	Peaux brutes : Grandes	Col. anglaises 140, Tripoli 20.	160
	Petites de moutons	Algérie 5, Tripoli 4, France 3.	12
	de chèvres...	Tripoli 150, Algérie 70.	220
	Laines en masses	France 400, Algérie 300, Egypte 210, Tripoli 20.	930
	Laines peign. ...	France 250.	250
	Poils bruts	Tripoli 50, Algérie 10, Italie 8.	70
	Peaux et pelletteries ouvrées ..	France 3.500, Allemagne 350, Angleterre 230, Belgique 120, Espagne 50.	4.200
	Tissus laine	France 2.500, Angleterre, 80, Autriche 70.	2.650
	Lait concentré. .	Norvège 380, France 260, Suisse, 250, Hollande 5.	850
	Fromages	France 2.000, Italie 1.900, Suisse 1.600, Hollande 300, Grèce 400, Turquie 250.	6.500
	Beurre	France 1.500, Italie 200, Tripoli 60.	1.750
	Miel	Tripoli 50, France 15, Grèce 12.	80
	Œufs	Tripoli 950, Egypte 5, Italie 5.	960

1° IMPORTATIONS (suite et fin)

ANNÉES	DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	PAYS D'ORIGINE suivis du nombre de quintaux de marchandises importées	TOTAL
1938	Viandes fraîches.	Brésil 400, Argentine 200, France 100 (viande con- gelée : France 700)	700
	Viandes salées. .	Pologne 250, Danemark 130, France 70	450
	Charcuteries . . .	Danemark 650, France 500, Italie 300, Pologne, 150.	1.600
	Conserves de viandes	Danemark 900, Argentine 600, Pologne 600, Fran- ce 500, Hollande 400.	3.000
	Peaux brutes grandes	Algérie 1.600, Col. angl. 8, France 20.	1.700
	Petites de mou- tons	Algérie 300, Belgique 200.	500
	Petites de chè- vres	Algérie 70, Bulgarie 30.	100
	Laines en masse.	Algérie 1.500, France 500, Irak 200.	2.200
	Laines peignées..	Algérie 13, France 12.	25
	Tissus de laine. .	France 2.500, Tchécoslova- quie 2.300, Algérie 2.000.	6.800
	Poils bruts	Algérie 700.	700
	Peaux et pellete- rie ouvrées ...	France 9.000, Hollande 1.600, Belgique 250, Hon- grie 150, Tchécoslova- quie 50, Algérie 50.	11.000
	Lait concentré. .	France 3.000, Hollande 2.500.	5.500
	Fromages	France 4.500, Hollande 2.000, Républ. Argentine 1.800, Danemark 500, Italie 400, Suisse 200, div. 3.000.	12.000
	Beurre	Danemark 12.000, Argenti- ne 2.000, Hollande 2.000, France 600.	17.000
	Miel	U.S.A. 260, Maroc 10, France 10.	300
	Œufs	Algérie 830.	830

La France est le principal pays d'origine pour les fromages, le beurre, le lait concentré, les peaux et pelleteries ouvrées, les tissus de laine et la charcuterie. Ses expéditions représentent, en 1910, 62 % du total des importations des produits et dépouilles d'animaux, 65 % en 1920, 53 % en 1930 et 35 % en 1938.

Le Danemark, dont les livraisons étaient inexistantes en 1910 et même en 1930, vendit, en 1938, du beurre, du fromage, des conserves de viande et de la charcuterie pour 14.500 quintaux, soit 24 % des importations totales des produits animaux.

La Hollande, avec ses fromages, son lait et son beurre, atteignait 5 % en 1930 et 14 % en 1938 du tonnage total.

L'Algérie, par ses livraisons de viandes salées, de peaux, de poils, de laines et de pelleteries ouvrées, réalisait en 1910 le pourcentage de 6 %, de 11 % en 1930 et de 12 % en 1938.

L'Italie, en expédiant en Tunisie des fromages, du beurre, de la charcuterie, participait pour 6 % en 1910, 7 % en 1930 et 1,5 % seulement en 1938, au commerce d'importation des produits animaux.

La Tripolitaine envoie des peaux, des poils et des œufs, qui représentent 8 % en 1910, 2 % en 1920, 4 % en 1930. En 1938, ces livraisons étaient inexistantes.

La Grande-Bretagne et les colonies anglaises, avec des viandes salées, des peaux et pelleteries ouvrées, ne sont intervenues que pour 0,5 % en 1910 et 6 % en 1920.

L'U.S.A. fit parvenir à la Tunisie très peu de viandes salées en 1910, puis des conserves de viande et de la charcuterie en petites quantités.

La République Argentine, qui n'expédiait rien à la

Tunisie en 1910, envoya des conserves de viande, dès 1930, des fromages et du beurre en 1938.

De la Tchécoslovaquie, le Protectorat recevait, en 1938, des peaux et pelleteries ouvrées (chaussures), de Belgique également des peaux et pelleteries ouvrées et de Suisse du lait concentré et des fromages.

En résumé, les principaux vendeurs de dépouilles et produits d'animaux étaient, jusqu'en 1938, la France, le Danemark, la Hollande, l'Algérie et les Républiques de l'Amérique du Sud. L'Italie et la Tripolitaine étaient des fournisseurs fidèles, mais peu importants.

2° EXPORTATIONS 1910

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	PAYS DE DESTINATION suivis du nombre de quintaux de marchandises exportées	TOTAL
Viandes fraîches ...	Algérie 15, Allemagne 3, Malte 2.	20
Viandes salées	Grèce 4, Egypte 2, Allemagne 2.	8
Peaux :		
Grandes	Italie 4.500, France 1.700, Grèce 800, Turquie 700, Algérie 300.	1.700
Petites de moutons ..	France 4.400, Allemagne 600, Italie, 550, U.S.A. 350, Algérie 400.	6.300
Petites de chèvres..	France 2.500, Algérie 600, Italie 500, U.S.A. 300, Angleterre 150, Bel- gique 150.	4.300
Laines :		
en suint	France 6.300, Algérie 2.700, Italie 1.500, Autriche 100, Allemagne 100, Belgique 70.	10.800
lavées	France 380, Italie 80, Allemagne 40, Algérie 30.	550
Tissus de laine	Egypte 650, Algérie 250, Tripoli 130, France 80.	1.100
Chéchias	Egypte 240, Tripoli 120.	360
Poils	Belgique 250, France 200, Italie 100.	600
Peaux et pelleteries ouvrées	France 50, Algérie 10, Tripoli 10, Italie 5.	75
Cire	France 750, Belgique 180, Allema- gne 50.	1.000
Miel	France 50, Algérie 30.	80
Œufs	Italie 1.700, Malte 400.	2.100
Fromages	Algérie 30, Grèce 10.	40

2° EXPORTATIONS (suite et fin)

1938

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	PAYS DE DESTINATION suivis du nombre de quintaux des marchandises exportées	TOTAL
Viandes fraîches	France 700, provisions de bord 100.	800
Peaux brutes :		
Grandes	France 7.500, Tripoli 3.300, Grèce 300.	11.000
Petites de moutons.	Italie 1.500, Allemagne 1.300, Algérie 500, France 4.600, Tchécoslovaquie 1.600.	10.500
Petites de chèvres..	France 3.500, Algérie 800, U.S.A. 600, Tripoli 300, Belgique 200.	5.300
Laines en suint	France 2.100, Tripoli 1.100, Allemagne 500, Hollande 300, Angleterre 150, Algérie 100.	4.400
Laines lavées	France 3.800, Belgique 400, Hollande 150.	4.350
Tissus laine	Algérie 3.700 m2, France 2.600 m2, Tripoli 1.800 m2, Malte 200 m2.	8.500 m2
Chechias	Tripoli 18.000 pièces, Algérie 3.000 pièces, Egypte 2.000 pièces.	23.000 pièces
Poils bruts	Angleterre 2.700, U.S.A. 600, France 500.	4.800
Peaux et pelleteries ouvrées	Algérie 130, Malte 70, Tripoli 60.	360
Cire	France 400, Algérie 150.	550
Miel	Algérie 10.	10
Œufs	France 350, provisions de bord 70.	420
Fromages	Algérie 160, Malte 80, France 50.	300

Parmi les acheteurs des produits de la Tunisie, la France occupe la première place (60 % en moyenne). Les peaux, les laines en suint ou lavées, les poils, la cire, et toutes les viandes fraîches ou réfrigérées sont les principales marchandises reçues par la France.

L'Italie, dans une proportion variable : 27 % en 1910, 4 % en 1920, 25 % en 1930, achetait des peaux et des laines.

La Tripolitaine, presque sans relations commerciales

auparavant avec la Tunisie, était devenue un important client en 1938 (18 %) pour les peaux, les laines, les tapis, les chéchias et les couvertures.

L'Algérie recevait des peaux, des laines, des tapis et des chéchias très régulièrement, mais en assez faibles quantités.

L'Angleterre était devenue, en 1930, le principal client pour les poils de chèvres, de même que les Etats-Unis, en 1938.

L'Egypte achetait beaucoup de tissus de laine et de chéchias.

Enfin, signalons comme pays d'exportations secondaires la Grèce, la Belgique, la Turquie et la Hollande, qui achetaient surtout des laines, des peaux et des poils de chèvres ou de chameaux.

Ces derniers produits, qui sont au premier rang des exportations tunisiennes, dans le domaine qui nous intéresse, méritent que nous en fassions une étude assez développée.

SECTION III. — LE COMMERCE DES CUIRS ET PEAUX

Le commerce des cuirs et des peaux a une importance proportionnelle au cheptel de chacune des races élevées en Tunisie. Le courant commercial est cependant variable avec la qualité des années, suivant qu'elles sont favorables ou déficitaires et suivant la mortalité plus ou moins considérable.

Cuirs de bovidés. — La moyenne annuelle des exportations fut de 50.000 cuirs de 1906 à 1915, puis augmenta sensiblement et se maintint autour de 80.000 pendant les dix dernières années connues.

Ces cuirs pèsent de 11 à 32 kilos. Ils sont livrés au commerce sans tête ni queue, pattes courtes, salés, secoués et repesés.

Les cuirs des bovidés peuvent être utilement manufacturés suivant leurs poids, lissés, battus pour semelles ou en corroyés pour empeignes, bourrelerie, équipements et harnachements.

Peaux de moutons. — La Tunisie, de 1905 à 1915, exporta en moyenne 150.000 peaux, en 1920 environ 500.000 et en 1930 100.000 douzaines.

Ces peaux sont en général très recherchées parce qu'elles proviennent d'animaux sacrifiés bien soignés, et non de moutons morts de maladie, comme cela se présente souvent pour les peaux provenant d'Amérique, d'Australie ou du Cap. D'autre part, ces peaux ne sont jamais ridées, comme celles qui proviennent d'animaux trop gras.

Ces peaux sont aussi appréciées pour la maroquinerie parce qu'elles prennent bien la teinture.

Les peaux de moutons tunisiennes sont livrées à l'exportation à l'état écru, c'est-à-dire séchées à l'ombre et traitées à l'arséniate pendant la période des chaleurs.

Le classement s'effectue en assortissant les peaux dites « de boucherie » avec une légère proportion de peaux dites de « campagne », c'est-à-dire de peaux des abats hors abattoirs, mais de bonne nature. Les prix sont établis aux 100 kilos pour un choix loyal et marchand exempt de peaux échauffées, mitées ou déchirées. Les peaux de mouton donnent en tannerie ou en mégisserie un bon rendement, si toutefois elles ont été bien traitées et bien choisies par le commerçant.

Peaux de chèvres. — Les peaux de chèvres sont très

recherchées parce qu'elles sont plus nerveuses et plus résistantes que les autres. La Tunisie, qui exporta en moyenne 35.000 douzaines de peaux par an de 1900 à 1915, parvint à en expédier 100 à 200.000 douzaines vers 1930.

Les peaux de chèvres sont livrées, salées et séchées au soleil. Les peaux ramassées et traitées pendant la période d'avril à novembre sont généralement nerveuses et d'un rendement supérieur pour la tannerie.

Les peaux d'un poids supérieur à 18 kilos la douzaine sont en général réservées par les tanneurs indigènes pour le commerce local et servent à la fabrication de la « balgha » ou babouche arabe. Mais les deux tiers de la production totale rentrent dans la catégorie des peaux, faisant 10/11 kilos la douzaine.

Les cours moyens d'avant-guerre étaient les suivants :

1 ^{er} choix : 14/15 kg. à la douzaine.....	42 à 44 fr.
1 ^{er} choix : 10/11 kg. à la douzaine.....	33 à 36 fr.
2 ^e choix : 8/9 kg. à la douzaine.....	24 à 27 fr.

SECTION IV. — LE COMMERCE DES LAINES

Les achats de laines se font sous deux formes différentes :

1° Antérieurement à la tonte, par le système des avances ;

2° Postérieurement à la tonte, sur les divers marchés.

Comme son nom l'indique, le premier système consiste à avancer aux producteurs des sommes qui seront remboursables en nature au moment de la tonte. Ces avances ont généralement lieu dans le courant des mois

d'octobre, novembre et décembre, lorsque l'indigène est à court d'argent, soit pour ses achats de semences, soit pour ceux du bétail indispensable à son exploitation agricole.

L'indigène en quête de capitaux s'abouche avec l'un des négociants pratiquant ce genre d'opérations et lui fait ses offres. Après entente sur la valeur du lot, un contrat est établi par l'acheteur. La remise des fonds se fait en présence de deux « adoul » (notaires musulmans), qui servent de témoins et signent au contrat.

Dans la majorité des cas, le prix est fait à la toison et non au poids, mais l'acheteur se réserve le droit de surveiller la tonte. Sans cette précaution, l'indigène ne se ferait aucun scrupule de tondre dans les conditions les plus défavorables à l'acheteur ou de dédoubler les toisons les plus volumineuses pour diminuer la quantité de laine à livrer.

Ce système des avances est couramment employé par toutes les grandes maisons d'exportation établies dans les villes de la côte. Pratiqué loyalement, il offre des avantages incontestables, tant au vendeur qu'à l'acheteur. Il permet aux exportateurs de s'assurer les quantités qui leur sont nécessaires de laines qui conviennent à la clientèle européenne. Il offre d'autre part à l'agriculteur indigène un moyen de se procurer des ressources pour mettre en valeur ses terrains de culture.

Les usuriers, plaie de l'Afrique du Nord, ont trouvé dans ce mode d'achat des laines matière à spéculations fructueuses, c'est ainsi que les spéculateurs, surtout autrefois, achetaient en novembre, pour 40 à 50 francs le quintal, des toisons valant de 110 à 120 francs.

Les acquisitions soldées on met les laines en sac et on

les envoie dans des entrepôts d'attente d'où, après un premier triage et un ensachage plus soigné, elles sont expédiées chez les négociants du port d'embarquement, fournisseurs des industriels métropolitains.

Durant ces passages de main en main, la laine risquait fort d'être maquillée. L'indigène producteur l'adourdisait afin de récupérer une partie de ce que lui volait l'usurier et de corriger les erreurs volontaires du peseur. Le revendeur et le courtier fraudaient pour augmenter leur bénéfice et le négociant, qui n'avait aucun recours contre tant de fraudeurs, vendait sa laine telle quelle, parce qu'il avait été trompé et ne voulait point perdre son argent.

Ces maquillages successifs n'ont pas manqué de discrediter les laines de Tunisie.

L'irrégularité des exportations est due, tout d'abord, à la mortalité parfois très élevée, à la prévoyance de l'éleveur indigène, qui conserve une partie de sa laine d'une année à l'autre, aux variations de l'importance annuelle du tissage tunisien.

Au point de vue de la nature des laines présentées à l'exportation, 4 catégories sont à envisager : les pelades, les débris « bou-kaddous », les laines usagées de matelas, les toisons de tonte.

Les « pelades » proviennent des peaux d'abattoirs ou des peaux nomades. Le délainage est pratiqué à la chaux et ces laines sont en général très chargées de poussière de chaux. Ces pelades valaient avant la guerre de 1914-1918 de 150 à 180 fr. le quintal, selon leur provenance et leur état de présentation.

Les débris, dits « bou-kaddous », sont constitués par des fractions de toisons, généralement des parties bas-

ses, et utilisées par les femmes arabes de la campagne, jadis, comme monnaie d'échange. La valeur de cette catégorie était, en 1913, de 60 à 100 francs les 100 kilos.

Les laines usagées de vieux matelas sont peu utilisées par l'industrie indigène; elles ne valaient que 90 à 140 francs le quintal. Elles sont utilisées dans les pays d'importation surtout à la fabrication des feutres.

Enfin, les laines de tonte, disponibles de la mi-mars jusqu'en fin juin, constituent la partie la plus intéressante de l'exportation. Elles comprennent, pour une faible part les laines provenant de moutons à queue fine et, pour la plus grande partie, des laines de moutons barbarins à grosse queue, race exclusivement utilisée par les éleveurs indigènes. La production des laines de moutons à queue fine est peu importante, mais tend à se développer en raison des bons résultats qui ont été obtenus jusqu'ici.

Les prix des peaux et des laines ont variés de la manière indiquée dans le tableau suivant :

Prix des peaux et des laines en suint (place de Tunis)

ANNÉES	PEAUX						LAINES en suint	
	de bœufs		de moutons		de chèvres		Min. le qtal	Max. le qtal
	le quintal		le quintal		le quintal			
	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.		
1913	130	400	140	200	200	400	130	160
1920	250	700	6,00 pce le qtal	31 f. pce le qtal	5 f. pce le qtal	26 f. pce le qtal	400	950
1930	300	600	450	1.000	1.500 la douz.	2.100 la douz.	650	1.125
1938	400	700	800	850	100	185	400	850

SECTION V. — EXPORTATION D'AGNEAUX TUNISIENS
EN CARCASSES RÉFRIGÉRÉES

Le nombre de têtes de moutons susceptibles d'être écoulées hors des marchés habituels de la Tunisie, sans gêner l'approvisionnement en viande du pays, du moins en temps normal, peut osciller entre 250 et 300.000 têtes.

Il y a de la place sur le marché français pour le mouton tunisien. Mais, indépendamment des obstacles imprévus qui rendent toujours aléatoire l'exportation des moutons sur pieds, tels que les mesures de prohibition et de restriction à l'entrée en France à la suite de l'apparition d'une maladie contagieuse, les envois de moutons vivants sur la Métropole n'avaient déjà, depuis une douzaine d'années, aucune tendance à augmenter, au contraire ils étaient en diminution très nette dès 1932. Cela à cause des raisons permanentes qui ôtaient à ce trafic la plus grande partie de son intérêt :

prix de fret très élevés, frais supplémentaires, entraînés par la clavelisation obligatoire des animaux, lenteur de la traversée Tunis-Marseille en raison des escales faites en Corse et à Nice par les bateaux de la Société Maritime Nationale, ligne régulière de transport des moutons tunisiens en France.

Pour ces raisons, dès 1931, alors que, par suite des progrès rapides réalisés par l'industrie du froid, l'usage des cadres isothermes se répandait de plus en plus dans les pays étrangers, l'idée d'expédier les agneaux sur la Métropole, non pas vivants, mais à l'état de carcasses réfrigérées, prit de plus en plus de consistance : le Congrès du mouton de 1932 en étudia les possibilités

de réalisation et grâce à l'initiative de la Coopérative Mixte des Eleveurs de Moutons, soutenue par l'Union Ovine, des essais d'exportation de moutons abattus en cadres isothermes réfrigérés furent entrepris.

Ils ne se révélèrent pas immédiatement un succès. Bien des obstacles d'ordre technique et d'ordre commercial apparurent aussitôt : qualité insuffisante et irrégulière, conditions d'abatage et de présentation à la clientèle à mettre au point, facilités à obtenir pour la régularité et la rapidité des envois, recherche des marchés les plus favorables, etc.

Les premiers envois eurent la valeur d'expériences utiles. Rapidement, un certain nombre de difficultés furent aplanies. Une meilleure technique fut réalisée et les expéditions prirent peu à peu une extension qui facilita l'écoulement de la viande d'agneau.

Les envois de carcasses en cadres isothermes, en 1933, avaient démontré que, pour que la viande arrive en bon état de conservation sur les lieux de consommation, il était indispensable que les cadres les renfermant ne soient pas ouverts en cours de route. Or, une visite sanitaire des viandes avait lieu à Marseille et il en résultait souvent une dépréciation manifeste de la viande à son arrivée sur le marché.

En février 1934, la Résidence Générale demanda que la visite sanitaire ait lieu seulement à destination, ce qui fut acceptée pour les envois aux Halles de Paris.

Dans un autre ordre d'idées et à la suite d'un essai d'envois en France de trains postérieurs isolés de moutons, une démarche fut faite en vue d'obtenir une dérogation à la règle de l'importation d'animaux complets. La Résidence fit état de la situation spéciale de

la Régence, où la clientèle israélite ne consomme que les trains antérieurs, ce qui rend libre pour l'exportation de nombreux quartiers postérieurs, qui sont particulièrement recherchés par la clientèle française.

Satisfaction à cette demande ne fut donnée qu'avec difficulté et après de nouvelles interventions, destinées à réfuter l'argument basé sur la crainte que les viandes ainsi découpées avant leur expédition par des ouvriers maladroits et malpropres, n'arrivent à destination mal conditionnées, souillées ou avariées.

Enfin, et surtout, l'une des difficultés les plus grandes rencontrées pour faire progresser les expéditions de carcasses d'agneaux sur la France, a toujours été jusqu'ici (et elle n'est pas encore résolue), la pénurie des moyens de transports réfrigérés, l'insuffisance de facilités accordées aux exportateurs tunisiens par les compagnies de navigation, soit que les paquebots ne possèdent pas la place nécessaire au chargement des cadres réfrigérés contenant les agneaux, soit que le retour des cadres vides de Marseille à Tunis donne lieu à des retards importants.

A une première demande présentée aux compagnies en avril 1932, il était répondu par le regret de ne pouvoir s'intéresser à ce transport de viandes, les courriers pouvant convenir à un tel trafic étant en nombre limité et affectés aux lignes d'Algérie.

Cependant, étant donné l'importance vitale de ce problème pour l'économie tunisienne, il fut porté à l'ordre du jour de la Conférence Economique de la France Impériale, tenue à Paris en 1935 et au mois de décembre de la même année, une réunion eut lieu à l'Office du Protectorat français, à laquelle assistèrent les repré-

sentants des réseaux français de chemin de fer, des compagnies de transports maritimes, de la Société de transports et entrepôts frigorifiques et l'administrateur délégué de l'Union ovine de France.

Au cours des discussions, il fut démontré que la seule solution logique pour faire face à un accroissement de trafic des viandes à destination des marchés français consistait à équiper chaque navire d'une chambre froide de grande capacité (1.000 carcasses par exemple). Cette solution devait être étudiée d'autant plus rapidement que les cadres isothermes en service se détérioraient très vite, ce qui entraînait leur réforme prématurée et la quasi-certitude de leur non-remplacement au terme de leur durée d'utilisation.

Les compagnies de navigation, en attendant de réaliser ces suggestions, promirent d'installer à demeure sur tous les courriers de la ligne de Tunisie, deux grands cadres fixes pouvant contenir chacun 1.500 kilos de viande, c'est-à-dire 120 à 130 carcasses, s'engageant par ailleurs à charger régulièrement dans les deux sens des cadres de modèle plus réduit.

Ces compagnies, sollicitées encore plusieurs fois par les services du Protectorat en 1936 en 1937, s'efforcèrent de favoriser, dans la limite des installations existantes, les expéditions de carcasses d'agneaux de la Tunisie vers la Métropole. Mais, une demande de dérogation momentanée, à l'obligation d'exporter sous pavillon national, motivée par l'insuffisance manifeste des moyens de transports réfrigérés de l'armement français, ne fut pas agréée.

Malgré toutes ces difficultés, les exportations de carcasses d'agneaux vers la France ont pris, depuis 1932,

un remarquable essor, grâce à l'activité persévérante et à la hardiesse des exportateurs tunisiens, que n'ont rebuté ni les obstacles les plus difficiles à vaincre, ni les affaires manquées ou parfois même désastreuses pour eux.

Le développement des exportations de carcasses d'agneaux depuis 1932 jusqu'en 1940 est mis en relief par les simples chiffres suivants :

ANNÉES	CARCASSES		DEMI-CARCASSES	
	NOMBRE	POIDS	NOMBRE	POIDS
1932	1.600	165 qx	—	—
1933	2.500	295 —	—	—
1934	12.200	1.480 —	—	—
1935	44.300	5.220 —	—	—
1936	40.180	4.980 —	7.000	400 qx
1937	69.400	5.200 —	19.600	825 —
1938	5.400	520 —	700	20 —
1939	68.120	7.440 —	9.550	480 —
1940	2.500	290 —	1.450	75 —

En période normale, la clientèle française peut absorber des envois beaucoup plus importants. Les commerçants sont formels sur ce point: dès à présent, 150.000 agneaux tunisiens pourraient être écoulés à Paris et en province et ces quantités ne pourraient que s'accroître considérablement en raison de la diminution continue du troupeau ovin en France et de la facilité de prospection de certains marchés jusqu'ici délaissés : Nice, Lyon, St-Etienne, Besançon, Epinal, etc.

La préférence des praticiens va aux agneaux de race barbarine et voici comment, à la réunion du Comité Consultatif de l'Élevage du 30 janvier 1937, s'exprimait M. Galandre, important négociant de Marseille, particu-

lièrement qualifié pour émettre son avis : « On a souvent critiqué, autrefois, la race barbarine lorsque ses représentants arrivaient sur le marché français sous forme d'animaux vivants mal préparés pour la vente et ayant beaucoup souffert au cours de la traversée, mais la clientèle est revenue de ses préventions et elle recherche actuellement les agneaux de cette race qui, sous le nom d'agneaux tunisiens, se distinguent de tous les autres ovins de l'Afrique du Nord ».

C'est aussi l'opinion des mandataires aux Halles et du Syndicat national des Importateurs de Bestiaux et de Viandes. Les croisements de brebis à queue fine avec des béliers améliorés d'origine française, produisent des agneaux dont la conformation plaît beaucoup à la boucherie et qui sont comparables aux meilleurs produits des élevages français.

Les éleveurs tunisiens ne peuvent que tenir le plus grand compte de l'avis autorisé des représentants du commerce français, parce qu'il reflète les desiderata de la clientèle et que la satisfaction des exigences de cette dernière restera toujours l'une des règles essentielles auxquelles la production doit se plier.

Dans un rapport établi au retour de la mission en Tunisie dont il était le chef, M. Malatier s'exprime ainsi : « La Tunisie a le plus grand intérêt à persister dans la voie où elle s'est engagée et à expédier surtout de l'agneau de lait âgé d'environ 100 jours et d'un poids moyen de 12 à 15 kilos, ce type d'agneau bien sélectionné est très demandé, notamment à Paris et dans de nombreuses villes de province (Marseille, Lyon, Nice).

« Le but à atteindre par les colons, c'est la production d'un animal précoce exportable en année normale,

dès le début du mois de décembre ou même dès la fin du mois de novembre. A partir de mars, les cours de la viande baissent généralement, mais demeurent acceptables jusqu'en mai ou juin.

« Les agneaux non vendus au printemps peuvent être conservés soit pour la vente d'octobre à novembre, si on a les moyens de les engraisser à cette époque, soit pour la consommation locale de la fête de l'Aïd el Kebir.

« En résumé, le trafic d'exportation sera être important pendant vingt semaines environ, de janvier-février à fin mai, moyen en juin et en décembre, faible en octobre-novembre et à peu près inexistant de juillet à septembre.

« Ce qui importe surtout au cours de la campagne, c'est que les expéditions soient bien réparties, de façon à alimenter régulièrement les marchés, notamment celui de Paris. »

Les importateurs français de viandes conseillent vivement de choisir soigneusement les agneaux destinés à la clientèle métropolitaine, de manière à n'expédier que des lots homogènes composés de carcasses de même qualité. Trop souvent, disent-ils, à côté de beaux agneaux bien conformés et convenablement gras, on rencontre, dans le même envoi, des carcasses étriquées, maigres, d'une qualité très inférieure.

Il en est de la viande d'agneau comme des envois de blé, de fruits, d'œufs et de légumes, pour lesquels une proportion même minime de marchandises inférieures dévalorise la totalité des expéditions et suffit souvent pour fermer certains marchés aux produits de toute une région.

Des considérations du même ordre doivent imposer aux intéressés des conditions d'abatage et de présentation des carcasses aussi impeccables que possible.

Dans l'ensemble, le transport par isocadres laissait assez souvent à désirer pour les raisons suivantes :

a) Les cadres isothermes étaient la plupart du temps insuffisamment nettoyés entre chaque voyage, d'où souillure fréquente des viandes;

b) Souvent les cadres étaient surchargés au delà de la limite des crochets prévus pour la suspension des carcasses, et des moutons étaient attachés avec des ficelles aux crochets déjà occupés;

c) Etant donné le nombre restreint des cadres en service, ceux-ci étaient souvent en mauvais état (panneaux plus ou moins disjoints, fermeture des portes imparfaite, etc.).

Sans vouloir critiquer le transport par cadres, il serait cependant préférable d'envisager celui par bateaux ayant des cales frigorifiques. Les arrivages de Tunisie par le navire « Président Dal Piaz », qui est muni d'une installation de ce genre, ont toujours été parfaits. D'autre part, le Maroc et l'Algérie, employant toujours ce mode de transport, n'ont eu qu'à s'en féliciter.

En ce qui concerne les conditions d'abatage, il est certain qu'avec l'ampleur prise par les expéditions de viandes réfrigérées, jusqu'en 1938 les installations de Tunis s'étaient révélées insuffisantes pour permettre d'y effectuer le travail d'égorgement des agneaux et de préparation de leur carcasse dans de bonnes conditions. La municipalité de Tunis, comprenant l'intérêt que présente pour le pays tout ce qui peut faciliter les exportations de viande d'agneaux tunisiens, a entrepris

certaines travaux propres à améliorer l'abatage et la présentation des agneaux.

Les principaux efforts se sont portés ensuite sur le transport des abattoirs au quai d'embarquement. Le service de l'élevage a préparé un décret en application duquel le transport des carcasses d'animaux devrait obligatoirement être effectué dans des voitures fermées pourvues de crochets de suspension.

Si les moyens d'acheminement des agneaux réfrigérés, depuis le port de Marseille jusqu'aux marchés de destination sont bien organisés, il n'en est malheureusement pas de même des moyens de transport par bateaux entre Tunis et Marseille.

Seule la Compagnie de Navigation Mixte disposait, sur son courrier « El Biar », affecté à la ligne de Tunis, d'une chambre froide bien agencée pour des carcasses de moutons, d'accès facile et pouvant contenir 400 à 450 agneaux. Par ailleurs, en 1938, la Compagnie Générale Transatlantique, vivement sollicitée à cet effet, a consenti à laisser en ligne sur Marseille-Bizerte-Tunis, le paquebot « Dal Piaz », qui possède deux cales réfrigérées, hautes et spacieuses, pouvant contenir au total 800 carcasses.

Le transport en cadres isothermes étant beaucoup plus onéreux qu'en cale froide l'avenir est à ce dernier mode d'expédition et il importe d'insister avec force auprès des compagnies de navigation pour qu'elles poursuivent activement l'aménagement de leurs bateaux en cales réfrigérées, afin d'être en mesure de donner satisfaction aux exigences d'un trafic qui sera en plein développement à la fin des hostilités.

Jusqu'en 1940, trois courriers hebdomadaires établis-

saient la liaison entre la Tunisie et la France. Aujourd'hui, un seul bateau par semaine assure ce service et les envois de carcasses d'agneaux sont complètement arrêtés.

Les frais de transport et de vente des carcasses d'agneaux tunisiens sur les marchés français grevaient considérablement les exportations. En 1938, une carcasse d'agneau de 12 kilos, faisant partie d'une expédition de 120 carcasses, destinées à être vendues à Paris, et transportées en cale froide de Tunis à Marseille, puis en wagon réfrigéré de Marseille à Paris, supportait 49 à 50 francs de frais, soit 4 fr. 10 à 4 fr. 50 par kilo. Pour les envois en cadres isothermes, ces frais étaient plus élevés d'environ 1 franc par kilo.

Pour que l'opération puisse s'équilibrer, il fallait donc que le prix de vente à la cheville à Paris fût d'environ 15 francs pour les envois expédiés en cale froide et 16 francs pour les agneaux transportés en isocadres.

Or, les cours de la viande d'agneaux aux Halles de Paris variaient à cette époque de 14 francs à 19 fr. 50 le kilo et les prix obtenus pour les agneaux tunisiens classés en deuxième qualité moyenne, étaient toujours inférieurs à 15 francs. Il y avait donc nécessité absolue :

— d'une part, de rechercher une nette valorisation des carcasses des agneaux tunisiens, pour les classer dans une qualité supérieure ;

— d'autre part, de s'efforcer de comprimer au maximum les frais divers de transport, qui grèvent si lourdement les envois de carcasses sur les marchés français (taxes, fret, frais de transport ferroviaire, camionnage, etc.).

Conclusion. — Sur le plan du commerce extérieur, il

est intéressant de constater que le trafic des animaux et de leurs produits donne une idée du commerce en général du Protectorat. Si nous regardons, en effet, quels sont les pays étrangers avec lesquels la Régence est en relations, nous nous apercevons que c'est avec ceux-là même que nous avons rencontrés au cours de notre étude.

En ce sens, on peut dire que le commerce des animaux et de leurs produits figure à une échelle réduite le commerce général de la Tunisie, ce qui est naturel, puisque l'élevage est une des formes essentielles de l'activité agricole et économique des indigènes et des Européens de ce pays.

Aujourd'hui, privée des importations de produits alimentaires tels que le lait concentré, le beurre, le fromage et la charcuterie, la Tunisie doit s'efforcer de vivre sur elle-même et, pour cela, a interdit toutes exportations vers la France ou l'étranger. Mais, dès le retour des circonstances normales, ce commerce reprendra certainement avec une intensité accrue, grâce aux efforts qui auront été faits, pendant cette période critique, pour développer le nombre et la qualité des troupeaux tunisiens.

TROISIEME PARTIE

INTERVENTION DE L'ETAT EN VUE DE REGLEMENTER ET DE FAVORISER L'ELEVAGE

Dans nos deux premières parties, nous avons surtout exposé les résultats obtenus par l'initiative privée, soit dans l'amélioration des différentes espèces animales élevées en Tunisie, soit dans l'organisation du trafic commercial des animaux et de leurs produits.

Seul le régime douanier, dont nous avons donné un aperçu, était une œuvre d'Etat.

Il nous reste maintenant à examiner comment le Gouvernement tunisien est intervenu dans l'exploitation du bétail. Nous verrons que, sans les encouragements officiels, la création des types zootechniques les plus recommandables aurait été impossible ou du moins beaucoup plus difficile.

L'action étatique peut se diviser en deux parties, car elle s'est manifestée :

1° Par une politique d'encouragement aux différents élevages ;

2° Par l'organisation d'une police sanitaire capable de protéger les animaux contre les plus redoutables maladies contagieuses.

CHAPITRE PREMIER

Politique d'encouragement à l'élevage

En Tunisie, les encouragements à l'élevage se sont manifestés par des mesures diverses, mais qui peuvent se grouper autour de deux idées :

1° Assurer la pureté et la fixité des races locales ou importées; c'est à ce but que répond l'institution du Stud Book, pour les chevaux et des livres généalogiques pour les races ovine et bovine;

2° Entretenir une émulation continuelle entre les éleveurs et permettre l'introduction de bêtes de race à des prix abordables. De là l'organisation des concours hippiques, des foires-concours, la distribution de primes de toutes sortes, etc.

Pour la commodité de notre exposé, nous envisagerons successivement les encouragements accordés à l'élevage :

1° du cheval;

2° des bovins;

3° des moutons.

SECTION I. — ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE DU CHEVAL

A. — *Le Stud Book tunisien*

En présence des introductions de races étrangères (anglaise, normande, bretonne), qui préparaient la déca-

dence de la race barbe, un Stud Book avait été institué en Algérie dès 1886. Un Stud Book tunisien fut créé le 20 juin 1896 par un décret dont voici les termes :

« Considérant que la race de chevaux appelée race barbe est indigène en Tunisie; qu'il importe au plus haut point à la richesse agricole de conserver cette race qui possède de précieuses qualités de vitesse, de sobriété et de résistance à la fatigue;

« Considérant que la connaissance de la généalogie des géniteurs est éminemment utile aux éleveurs pour la conservation d'une race à l'état pur et son amélioration par la sélection;

« *Article 1^{er}*. — Il est établi à la Direction de l'Agriculture un registre matricule, dit « Stud Book », pour l'inscription des chevaux barbes existant en Tunisie.

« *Article 2*. — Tout propriétaire d'un cheval barbe en pourra obtenir l'inscription au registre matricule s'il est acceptée par la Commission nommée à cet effet, laquelle décidera à la majorité des voix.

« *Article 3*. — Une Commission composée de 9 membres sera chargée de l'examen des titres produits à l'appui des demandes. Les inscriptions seront faites par le Directeur de l'Agriculture, sur la proposition de la Commission.

« Cette Commission sera ainsi composée :

« — Le Directeur des Etablissements hippiques de l'Algérie et de la Tunisie;

« — L'Inspecteur de l'Elevage (membre de droit et délégué du Gouvernement);

« — Le Contrôleur de la circonscription;

« — Le Commandant du dépôt de remonte;

« — Un capitaine instructeur d'un régiment de cavalerie;

« — Un vétérinaire militaire;

« — Un caïd de contrôle;

« — Un notable français désigné par la Chambre d'Agriculture;

« — Un notable indigène nommé par arrêté du premier ministre du Gouvernement beylical. »

Cette excellente mesure était la seule qui pouvait permettre de pratiquer une sélection raisonnée et de choisir des géniteurs parmi les barbes bien caractérisés. La commission chargée des inscriptions effectua, en 1896, une tournée dans le Nord de la Tunisie, elle ne rencontra que des animaux de petite taille qu'elle jugea ne pas convenir au service de l'armée. En 1897, elle dirigea ses recherches vers l'Ouest, dans la région du Kef et dans la plaine du Sers. Elle y rencontra de belles juments dignes de l'inscription. Cependant, beaucoup d'indigènes n'avaient pas compris le but poursuivi et avaient cru prudent de ne pas se présenter à la réunion. La confiance finit peu à peu par pénétrer jusque dans les tribus les plus réfractaires et en quelques années les inscriptions s'élevèrent à plusieurs centaines. En 1909, on décida d'adjoindre au Stud Book la classe des « produits dérivés », comprenant les meilleurs produits du croisement arabe-barbe et anglo-barbe.

En 1900, par un arrêté du 1^{er} août, l'Administration tunisienne a institué un Stud Book spécial pour les poneys tunisiens, marquant ainsi officiellement l'intention d'améliorer et de conserver ces petits chevaux. Ils ne devaient être inscrits au Stud Book des poneys qu'à la condition de ne pas dépasser 1 m. 45.

B. — *Primes d'encouragement à l'élevage du cheval*

La date du 20 juin 1896, qui est celle de l'institution du Stud Book, est aussi celle de la création des primes annuelles d'encouragement à l'élevage du cheval.

D'après le décret du 20 juin 1896 :

« *Article 2.* — Les animaux admis à concourir aux primes sont :

« 1° Les poulains entiers ou castrés et les pouliches de race barbe âgées de 2 ou 3 ans, aux herbes de l'année courante;

« 2° Les juments poulinières de même origine, âgées de 5 ans au moins, suitées de leur produit de l'année. Ces juments devront être en la possession des éleveurs depuis plus de trois mois.

« *Article 3.* — Le crédit ouvert annuellement pour les primes sera partagé en deux moitiés : une moitié sera distribuée en primes de 100 francs, l'autre moitié en primes de 50 francs.

« Les primes seront partagées moitié entre les poulains ou pouliches, moitié entre les juments poulinières...

« *Article 4.* — Les primes sont réparties proportionnellement sur le territoire de la Régence, par le Directeur de l'Agriculture, sur les propositions de la commission instituée par l'article 6.

« *Article 5.* — Les propriétaires devront :

« 1° Pour tous les animaux justifier de la durée de possession par un certificat du caïd ou du contrôleur

civil. Toutefois, dans certains cas, que la commission de distribution des primes appréciera, la notoriété publique pourra tenir lieu de certificat;

« 2° Pour les animaux provenant d'étalons des stations de monte ou d'étalons inscrits au Stud Book, que ce soient des poulains ou des pouliches de 2 et 3 ans, ou des produits de l'année courante accompagnant les poulinières suitées, justifier de l'origine. La preuve de l'origine sera faite par la carte de saillie de la mère portant à la suite et dûment certifiée la déclaration de naissance du produit.

« *Article 6.* — La commission chargée de distribuer les primes sera composée de la manière suivante :

« 1° Le Commandant du dépôt de remonte, président;

« 2° L'Inspecteur de l'Eleavage ou son délégué, remplaçant le président en cas d'absence;

« 3° Un vétérinaire militaire;

« 4° Un notable français;

« 5° Un notable indigène, qui pourra être le caïd.

« Nul ne peut faire partie d'une commission s'il présente un ou plusieurs animaux au concours.

« *Article 7.* — Pour que les décisions de la commission soient valables, trois de ses membres au moins devront être présents.

« *Article 8.* — La commission commencera à fonctionner à partir du mois d'octobre, en suivant un itinéraire qui sera arrêté d'accord entre le service de la remonte et la direction de l'Agriculture et porté à la connaissance des populations intéressées, un mois d'avance, par les soins des autorités civiles et militaires.

« *Article 9.* — Le choix des animaux à primer sera fait par voie d'élimination. Les primes de 100 francs

seront attribuées à des animaux d'élite. Dans aucun cas elles ne pourront être scindées...

« *Article 10.* — Les primes seront payées publiquement et séance tenante par l'Inspecteur de l'élevage ou par son délégué, qui devra recueillir les pièces justificatives de paiement des éleveurs. Les parties prenantes donneront, dans ce but, une quittance sur un état d'émargement qui sera établi en double exemplaire.

« Un certificat sera remis au propriétaire de l'animal primé. »

Un décret du 1^{er} août 1931 : « Considérant que les dispositions du décret du 20 juin 1896 ne sont plus en harmonie avec les circonstances actuelles et qu'il y a lieu de les modifier », a édicté les mesures suivantes :

« *Article 2.* — Pour la distribution des primes, le territoire tunisien est divisé en circonscriptions hippiques, délimitées exclusivement pour cet objet.

« *Article 4.* — Les différentes catégories d'animaux admis à concourir sont les suivantes :

« 1° Les poulains entiers et les pouliches de 2 ou 3 ans;

« 2° Les juments de 4 ans qui, ayant obtenu une prime à l'âge de 3 ans, ont été saillies dans l'année du concours par un étalon de l'Etat ou par un étalon de race barbe, arabe ou arabe-barbe.

« 3° Les poulinières âgées de 5 ans au moins présentées pleines de l'année précédente d'un des étalons sus-visés ou suitées d'un produit de l'année précédente issu d'un de ces étalons.

« Les poulinières âgées de plus de 16 ans sont admises à concourir, mais ne peuvent recevoir que des

mentions honorables, à l'exclusion de tout prix en argent.

« *Article 5.* — Ne peuvent être primés que les animaux exempts de tares et de vices rédhibitoires. »

En Algérie, les crédits affectés aux distributions de primes provenaient du Ministère de la Guerre, du Gouvernement général, des Conseils généraux et des communes. La Tunisie, moins favorisée, n'a pour constituer les ressources affectées à l'encouragement de son élevage hippique que celles qui sont fournies par le Gouvernement tunisien. Les primes furent de :

En 1900	8.500 fr.
En 1905	15.000 fr.
En 1906	18.000 fr.
En 1913	25.000 fr.
En 1928	50.000 fr.

L'augmentation des crédits accordés a été d'un heureux effet sur les éleveurs, mais la somme est encore insuffisante pour récompenser tous les sujets méritants et les agriculteurs dont les efforts valent d'être encouragés.

Enfin, par arrêté du 23 décembre 1902, une commission spéciale, avait été chargée de répartir chaque année des primes entre les éleveurs de poneys. Cette expérience n'a pas été continuée et il est regrettable que cet élevage particulier ait cessé d'être encouragé.

Rôle des sociétés de courses. — Les sociétés de courses en Tunisie devraient avoir pour but principal d'encourager les améliorations du barbe et de l'arabe-barbe, mais les courses se sont multipliées à un moment où les moyens de contrôle manquaient pour déterminer les origines réelles des chevaux. Des propriétaires et des en-

traîneurs peu scrupuleux en profitèrent pour faire inscrire comme barbes des anglo-arabes et même des purs-sang anglais, qui purent facilement, grâce à leur pointe de vitesse, triompher des barbes et des arabes authentiques. Les sociétés de courses se crurent alors dans la nécessité d'ouvrir les courses à « tous chevaux », c'est à-dire aux chevaux entiers, hongres et aux juments de toutes races et de tous pays. Il ne resta plus que quelques prix réservés aux animaux indigènes. Le but initial était perdu de vue par suite des fraudes, ainsi que l'intérêt qui s'attache à la production chevaline de la Régence.

Maintenant qu'on peut exiger la preuve des origines par les inscriptions au Stud Book, on devrait revenir au but primitif et se montrer impitoyable pour les fraudes.

En Egypte, où les Anglais ont organisé les courses avec beaucoup de méthode, il y a des épreuves pour trois catégories de chevaux : arabes, anglo-arabes et anglais. Les courses pour chevaux arabes sont les plus nombreuses et de beaucoup les plus intéressantes. Pour empêcher les fraudes, les chevaux qui peuvent être agréés comme arabes sont présentés devant une commission qui est souveraine et juge, d'après les précisions qui lui sont fournies et d'après la taille et les caractères de conformation de l'animal.

A l'instar de ce qui s'est passé en Egypte, les sociétés hippiques de Tunisie doivent faire une large part aux races indigènes : barbe et arabe. Elles peuvent organiser ainsi de belles réunions tout en contribuant à améliorer les races locales dans leur propre milieu, confor-

mément aux buts que poursuivent les pouvoirs publics en leur accordant des subventions.

Les sociétés de courses du Protectorat ont leurs sièges à Tunis, Sfax, Sousse, Bizerte, Béja, Le Kef, Kairouan, Thala et Souk-el-Arba. Elles reçoivent chaque année des subventions dont le montant dépassait 50.000 francs en 1929.

Concours hippiques. — La Tunisie a eu l'initiative de l'organisation de ces épreuves. Le premier concours hippique eut lieu à Tunis en 1908, l'Algérie suivit le mouvement et Constantine et Alger eurent bientôt également leurs concours.

Sur les obstacles, les chevaux arabes et arabe-barbes se sont révélés comme étant bien adaptés à ce genre d'exercice ainsi que les poneys qui ont montré une adresse étonnante.

Foires, concours et expositions. — Chaque année l'intervention de l'Etat se fait encore sentir sous forme d'encouragements distribués à l'occasion de la Foire concours de Tunis. Cette exhibition des meilleurs produits de l'élevage tunisien est aussi une foire au sens propre du mot. Elle est destinée à maintenir et à développer un courant de transactions directes entre les producteurs et les commerçants du pays et de l'étranger.

Commission consultative hippique. — Elle a été instituée par un décret du 14 août 1898, en vue de donner son avis sur les questions relatives à l'élevage du cheval et d'étudier les moyens d'améliorer la production chevaline en Tunisie.

Par ses délibérations, elle attira l'attention du Gouvernement sur l'exportation des poulains de moins de 4 ans et des juments de moins de 6 ans. L'Administra-

tion prit alors des mesures qui firent l'objet du décret du 15 mai 1904 dont le but était d'enrayer l'exportation excessive de ces animaux.

Cette Commission a eu aussi à s'occuper de la propagation de la dourine par les étalons rouleurs. Le décret du 20 février 1905 est venu édicter les moyens propres à lutter contre la dourine et réglementer l'utilisation des étalons-rouleurs et des baudets-étalons.

Service des remontes et haras. — Trois ans après le traité du Bardo, en 1884, fut organisé en Tunisie, le Service des Remontes et Haras d'après les mêmes principes qu'en Algérie. Il débuta en 1885 avec 9 stations de monte et 29 reproducteurs. Cette organisation fut bien vite appréciée des indigènes et le chiffre des reproducteurs parut bientôt insuffisant. En 1902, 75 reproducteurs sont répartis dans 17 stations. Les deux tiers des étalons étaient de race barbe, les autres de race arabe.

Comme en Algérie, la saillie est gratuite et avec des ressources minimales, les remontes parviennent à assurer ce service d'une façon assez satisfaisante. On peut seulement leur reprocher de ne pas s'être préoccupé suffisamment de la production du cheval agricole par l'acquisition d'étalons de trait.

Le dépôt de Remonte de Tunis se trouvait trop à l'étroit dans le quartier de Cavalerie. Il fut transporté dans la région de Tébourba, dans une ancienne manufacture beylicale, en bordure de la Medjerda, près du barrage du Bathan. Installée sur un domaine de 60 hectares, comprenant des terres de première qualité qu'il était facile de rendre irrigables, on pouvait créer à Tébourba un superbe établissement où les géniteurs trouvaient une alimentation substantielle obtenue à bon

compte par l'exploitation rationnelle des cultures fourragères. Ainsi conçu, le dépôt de remonte de Tébourba allait devenir un Etablissement de premier ordre, digne de son rôle dans la production chevaline de la Tunisie.

Outre les étalons militaires, il a été créé par un décret du 25 mars 1914, une catégorie dite « étalons autorisés » dont les produits peuvent avoir accès dans les différents « stud books », suivant leur origine et être admis à concourir pour les primes d'encouragement. Ces étalons sont examinés par une Commission dont les décisions sont constatées par des procès-verbaux.

Des carnets à souche de bulletins de saillies sont délivrés gratuitement aux propriétaires intéressés. A la fin de la campagne de monte, et avant le 1^{er} octobre les talons des cartes de saillies sont envoyés au Contrôleur civil. Les déclarations de naissance des produits des étalons doivent être faites au contrôle civil.

L'identité de ces produits est constatée par des procès-verbaux soit par la Commission de distribution des primes, soit par les commissions des stud books, soit par les fonctionnaires du service de l'élevage ou les officiers du service des remontes.

La liste des étalons autorisés est publiée chaque année au *Journal officiel* tunisien. Jusqu'ici les demandes n'ont concerné que des chevaux de races étrangères (pur sang anglais, ou trotteurs anglo-normands) impropres à faire des croisements avec la race locale. Le nombre des étalons autorisés est encore très réduit car les indigènes n'utilisent pas en général ces géniteurs, qui restent pour la plupart dans les milieux européens. Cette catégorie d'étalons ne fait donc courir aucun danger à la race tunisienne.

Parmi les étalons particuliers, il existe encore des chevaux qui sont conduits de marché en marché pour pratiquer la monte. Leur nombre va en diminuant chaque année car les indigènes préfèrent conduire leurs jugements aux stations de la Remonte dont les cartes de saillies permettent de concourir pour la distribution des primes.

SECTION II. — ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE DES BOVINS

Dans l'évolution qui, depuis 60 ans, transforme les conditions économiques du pays, l'élevage des animaux de l'espèce bovine prend une importance croissante. La Direction de l'Élevage n'a pas manqué de prêter une assistance officielle aux associations qui ont pour objet l'amélioration du bétail indigène et qui s'efforcent d'augmenter la productivité de la population bovine.

Mais l'accroissement du rendement bovin ne marche pas aussi vite que celui des besoins à satisfaire. Cela se traduit en particulier par des importations de vaches laitières dont bénéficie principalement la France. Les éleveurs doivent considérer qu'il n'y a pas à craindre la surproduction et qu'ils peuvent sans crainte s'orienter vers une industrie très rémunératrice. Le progrès consistera à perfectionner les races adaptées au pays et pour cela, les encouragements officiels aux associations d'élevage sont bienfaisants.

Il n'est pas douteux que l'Etat a le devoir d'intervenir activement pour aider les éleveurs à améliorer la production bovine. L'influence administrative s'est manifestée par des crédits réservés à l'importation des reproducteurs de choix. Chaque année une certaine

somme est inscrite au budget sous la rubrique « Prime aux éleveurs importateurs ».

Actuellement, on s'efforce de produire des géniteurs sur place dans les établissements dépendant de la Direction de l'Élevage.

L'Etat tunisien fera encore progresser l'élevage d'une façon indirecte en organisant soigneusement un cadre de vétérinaires qui devra comprendre un nombre suffisant de praticiens capables de conseiller utilement les éleveurs. Les progrès notables que l'on observe dans la production animale de certains pays sont souvent le résultat de l'activité de ces techniciens. Il faut donc que ces fonctionnaires soient bien recrutés et qu'ils reçoivent en arrivant en Tunisie une formation pratique en rapport avec l'importance de leur mission.

Le but principal à poursuivre est de produire des races bovines de bon rapport. Il ne sera pas facile à réaliser tant que la grande partie de l'élevage sera entre les mains des indigènes éleveurs routiniers qui profitent mal des encouragements de l'Etat. Mais les bons éleveurs s'adonnant d'une façon intelligente au développement de l'espèce bovine ne doivent pas tarder à obtenir des résultats satisfaisants.

Les livres généalogiques du Bétail en Tunisie

Depuis une vingtaine d'années, un certain nombre d'éleveurs français ont importé en Tunisie des bovins reproducteurs de races pures, principalement Schwitz et Tarentaise (races brunes des Alpes) et Montbéliarde.

Ces animaux allaient avoir des produits de race pure pour lesquels le bénéfice de la pureté de race se serait

perdu si aucun moyen d'en tenir compte n'était intervenu. C'est pourquoi le Comité de l'élevage de la Société des Agriculteurs, dans sa réunion du 21 novembre 1928, étudia la possibilité d'ouvrir en Tunisie un ou plusieurs livres généalogiques destinés à inscrire les bovins de race pure élevés en Tunisie.

« Un livre généalogique est un registre sur lequel sont inscrits les reproducteurs des deux sexes appartenant à une race déterminée. L'inscription doit y être faite dans des conditions de régularité absolue. Les inscrits seront ainsi considérés comme étant de race pure et reconnus aptes à maintenir et perfectionner les qualités essentielles de celle-ci.

« La « pureté de race » signifie que l'animal appartient à une race spéciale, préservée de tout mélange avec d'autres races dont on a fixé et développé les aptitudes spéciales par des accouplements entre individus semblables...

« Un livre généalogique répond tout d'abord à la nécessité d'établir la preuve d'une filiation correcte...

« L'institution d'un Livre généalogique est le vrai moyen d'assurer la pureté et la fixité d'une race par la sélection sévère et prolongée des reproducteurs mâles et femelles; elle a aussi l'avantage :

« de soustraire à la neutralisation sexuelle ou à l'envoi à la boucherie les beaux sujets, qui seraient trop souvent remplacés par des reproducteurs médiocres amenant fatalement le déclin de la race;

« d'amener l'éleveur à se soucier davantage des accouplements et à supprimer progressivement les reproducteurs de qualité inférieure;

Certificat de Livre Généalogique — Extraits des registres (A, B, ou C)

Délivré le 19 ..

Délivré par.....siège.....pays.....(adhérant à la Convention internationale des livres généalogiques).

Nom de l'animal.....sexe.....Date de naissance.....

Race.....N° au Herbook.....Date de l'enregistrement.....

Éleveur.....Propriétaire.....Signes d'identification.....

Prix et récompenses.....

ASCENDANCE

DESCENDANCE ÉTABLIE COMME AU VERSO

Père Mère Fils Filles Petits-fils Petites-filles

Grand-père Grand-mère Grand-père Grand-mère

Signature et timbre de l'autorité habilitée à authentifier le certificat

Signature du représentant du Livre généalogique

Rendement de l'animal inscrit sous le N°.....

VÉLAGE		DURÉE RÉELLE du contrôle en jours (+)	RENDEMENTS CONTRÔLÉS			SIGNATURE du représentant du Livre généalogique
NUMÉRO			Lait Kg	Matière grasse Kg	% de matière grasse	
1						
2						
3						
4						
5						
6						
.....						
.....						

(+) À partir du 8ème jour après le vêlage.
Périodicité du contrôlejours.

(Au verso du Certificat de Livre généalogique)

Rendements des femelles ascendantes							Rendements des femelles issues du père pour lesquelles les renseignements ont été demandés par le propriétaire						
Degré de parenté N° dans le Livre généalogique	Vélage		Durée réelle du contrôle (+)	Rendements contrôlés			N° dans le Livre généalogique	Vélage		Durée réelle du contrôle (+)	Rendements contrôlés		
	Numéro	Date		Lait kg	Matière grasse, Kg	% de matière grasse		Numéro	Date		Lait kg	Matière grasse, Kg	% de matière grasse
	1							1					
	2							2					
	3							3					
	4							4					
	5							5					
	6							6					
	7							7					
	8							8					
	9							9					
	10							10					
	11							11					
	12							12					
	13							13					
	14							14					
	15							15					
	16							16					
	17							17					
	18							18					
	19							19					
	20							20					
	21							21					
	22							22					
	23							23					
	24							24					
	25							25					
	26							26					
	27							27					
	28							28					
	29							29					
	30							30					
	31							31					
	32							32					
	33							33					
	34							34					
	35							35					
	36							36					
	37							37					
	38							38					
	39							39					
	40							40					
	41							41					
	42							42					
	43							43					
	44							44					
	45							45					
	46							46					
	47							47					
	48							48					
	49							49					
	50							50					
	51							51					
	52							52					
	53							53					
	54							54					
	55							55					
	56							56					
	57							57					
	58							58					
	59							59					
	60							60					
	61							61					
	62							62					
	63							63					
	64							64					
	65							65					
	66							66					
	67							67					
	68							68					
	69							69					
	70							70					
	71							71					
	72							72					
	73							73					
	74							74					
	75							75					
	76							76					
	77							77					
	78							78					
	79							79					
	80							80					
	81							81					
	82							82					
	83							83					
	84							84					
	85							85					
	86							86					
	87							87					
	88							88					
	89							89					
	90							90					
	91							91					
	92							92					
	93							93					
	94							94					
	95							95					
	96							96					
	97							97					
	98							98					
	99							99					
	100							100					

(+) À partir du 8ème jour après le vêlage.
Périodicité du contrôlejours.

Copie certifiée conforme

Certificat de livre généalogique.

« de créer entre les éleveurs une bienfaisante émulation;

« de nécessiter l'établissement d'une description correcte de la race que l'on veut conserver et améliorer;

« de permettre enfin aux acheteurs d'être exactement informés des lieux où ils trouveront de bons animaux, rendant ainsi les transactions plus faciles ».

Le 18 janvier 1940, une Convention internationale « considérant l'importance capitale, tant au point de vue zootechnique qu'à celui des transactions internationales, que présente pour l'élevage l'institution des livres généalogiques;

« Considérant en particulier les besoins généralement constatés que soient unifiées : a) l'organisation des livres généalogiques du bétail; b) les méthodes des épreuves de rendement; a décidé que :

« *Article 1^{er}*. — En principe il ne pourra y avoir dans chaque Etat qu'un seul Livre généalogique pour une même race.

« Toutefois, pour tenir compte des situations spéciales, plusieurs livres pourront être admis. Dans le cas où plusieurs Livres existent déjà, le Gouvernement intéressé doit le faire savoir à l'Institut International d'Agriculture, dans le délai de six mois à dater du moment où il aura déposé son instrument de ratification, s'il s'agit d'un Etat signataire de la présente convention et, pour les Etats adhérents dans la suite, de la date de leur adhésion.

« *Article 2*. — Chaque Livre comportera des registres identiques au nombre de trois :

« a) Répertoire des déclarations de naissances;

« b) Répertoire définitif des mâles;

« c) Répertoire définitif des femelles.

« Sur les registres b) et c) seront inscrits tous les renseignements intéressant chaque animal, les résultats des contrôles de rendement et les récompenses obtenues, soit par lui, soit par ses ascendants, soit par ses descendants.

« *Article 3.* — En dehors des trois répertoires prévus à l'article 2, les organismes qui assurent la tenue des Livres généalogiques pourront instituer un « Livre d'or » ou « Livre d'élite » où seront inscrits les animaux, dont le rendement officiellement contrôlé aura, dans les concours ou à l'étable, atteint un minimum préalablement fixé et dépassant sensiblement la moyenne. En ce qui concerne les mâles l'inscription au Livre d'or se fera d'après les rendements obtenus par leurs descendantes et si possible ceux de leurs collatérales.

« *Article 4.* — L'ouverture et la fermeture des Livres étant subordonnées dans chaque Etat à des considérations spéciales et particulières, les conditions d'inscription au titre initial devront être d'autant plus sévères et rigoureuses, que l'on s'éloignera davantage de la date de la création du Livre.

« *Article 5.* — En attendant que la confirmation soit généralisée et étendue à tous les pays et à toutes les races, qu'il s'agisse de Livres ouverts ou fermés, les animaux inscrits au titre de la descendance et destinés à l'exportation devront être présentés à une autorité compétente qu'il appartient à chaque Etat de désigner.

« *Article 6.* — Les animaux à inscrire dans le Répertoire des déclarations de naissance doivent être marqués par un procédé qui permette l'identification facile

et sûre (par exemple le tatouage, l'incision des oreilles, la prise des empreintes nasales ou labiales, la marque au feu sur la corne, etc.).

« *Article 7.* — Les autorités tenant les Livres généalogiques peuvent délivrer des certificats ou des extraits des feuilles individuelles concernant chaque animal inscrit sur le Livre. Ces certificats individuels pour être facilement comparables, devront contenir les renseignements figurant au modèle annexé à la présente convention.

.....

« *Article 9.* — Des certificats accompagnant l'animal doivent contenir toutes les indications de sa feuille individuelle concernant le pedigree, les rendements, et généralement tous renseignements exigés par la présente convention et figurant au modèle ci-annexé.

« *Article 10.* — Ces indications doivent être certifiées exactes par la signature de l'autorité chargée de la tenue des Livres.

« *Article 11.* — ...Le contrôle laitier doit être fait par des contrôleurs compétents et indépendants sous l'autorité et la garantie des Livres Généalogiques chargés de porter les résultats du contrôle sur les feuilles individuelles.

« *Article 12.* — Les Etats signataires sont d'accord pour ne reconnaître comme bétail d'élevage enregistré, que les animaux inscrits au Livre Généalogique, qui se conformeront aux dispositions de la présente convention. Ils donnent l'assurance de la bonne tenue des Livres et du fonctionnement régulier des organismes tenant les Livres et délivrant les certificats.

.....

« *Article 18.* — La présente convention entrera en vigueur lorsqu'elle aura été ratifiée au moins par cinq pays souverains contractant inconditionnellement, ou sous des conditions qui se sont réalisées.

« Dans ce cas, l'entrée en vigueur commencera six mois après la date du dépôt de la cinquième ratification.

« Pour tous les autres pays contractants, la Convention entrera en vigueur dans un délai de six mois au fur et à mesure du dépôt de la ratification.

« Fait à Rome, le quatorze octobre mil neuf cent trente-six, en un seul exemplaire, qui sera déposé dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères d'Italie ».

Cette Convention a été signée par les représentants des Etats suivants : l'Allemagne, le Brésil, la Bulgarie, le Danemark, les U.S.A. d'Amérique, la France, le Maroc, la Tunisie, le Guatemala, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, la Lithuanie, le Nicaragua, le Paraguay, les Pays-Bas, la Pologne, la Suisse, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie.

Pour la Tunisie, les représentants étaient MM. A. Massé et Michel Augé-Laribe.

En 1936, aucune inscription n'avait encore été effectuée pour les animaux de l'espèce bovine, mais depuis, les sujets les plus remarquables y figurent en assez grand nombre.

Les livres généalogiques doivent prendre une importance de plus en plus considérable et chaque année de nouveaux éleveurs y adhèrent. On peut voir dans la confiance qu'inspire cette organisation la preuve de son utilité.

Les éleveurs font les plus louables efforts pour amé-

liorer leurs troupeaux et n'hésitent pas à engager les dépenses nécessaires. La pureté de race est maintenue par des importations renouvelées de géniteurs choisis dans les meilleurs élevages des races correspondantes de France.

Leurs initiatives jointes aux travaux des Commissions d'inscription aux Livres généalogiques, permettent, dès à présent, de mettre à la disposition des agriculteurs tunisiens, un nombre, certes limité, mais dont la pureté de race est garantie, de reproducteurs adaptés au climat Nord-Africain.

SECTION III. — ENCOURAGEMENTS A L'ÉLEVAGE DES MOUTONS

En 1892-1893, M. Paul Bourde a pris des mesures administratives pour faciliter l'amélioration du Mouton tunisien. Voici comment a procédé la Direction de l'Agriculture de la Régence :

1° Un décret beylical en date du 6 novembre 1892, prescrit que sur les Domaines de l'Etat, les moutons algériens et mérinos seront exempts de la taxe de pâturage, tandis que les moutons à grosse queue paieront une taxe de 0 fr. 05 par tête et par mois. Cette mesure a produit de suite d'importants résultats.

2° L'Administration met à la disposition des éleveurs au prix coûtant des marchés de France et d'Algérie, des béliers mérinos et des brebis de la race algérienne à queue demi-fine.

A titre d'encouragement à l'élevage du mouton, le Gouvernement prend à sa charge les frais de transport

des animaux et les pertes qui pourraient être faites dans le voyage. Les conditions imposées aux colons pour recevoir des béliers mérinos de la Crau sont les suivantes :

« Construction d'abris et approvisionnement de fourrage. Les propriétaires qui font l'acquisition de béliers de race algérienne ou mérinos doivent s'engager à ne tolérer aucun bélier à grosse queue à côté d'eux dans le même troupeau.

« La quantité de brebis algériennes livrées par l'Administration sera seulement limitée par les ressources en fourrages dont dispose l'éleveur qui devra entretenir un bélier mérinos ou algérien par lot de 25 brebis. Les colons devront s'engager à ne pas se défaire sans autorisation des animaux livrés par l'Administration avant deux ans au moins et ce, en vue de favoriser l'amélioration de la race ».

La Direction de l'Agriculture livrait ces animaux au prix moyen de :

45 francs le bélier mérinos de la Crau ;

30 francs le bélier de race algérienne ;

18 francs la brebis de race algérienne.

Dès 1887, il avait été introduit en Tunisie 1.200 moutons à queue fine.

3° En 1900, le Gouvernement offrait aux colons le prêt gratuit de mérinos de Rambouillet.

4° Les Béliers mérinos, importés de France furent exemptés du paiement de droits d'entrée.

5° Un décret beylical du 14 février 1900 a prescrit que les animaux de l'espèce ovine ne sont admis à l'importation en Tunisie qu'accompagnés d'un certificat de

santé et d'origine ayant au plus 5 jours de date (non compris la traversée) et délivré par un vétérinaire.

Une autre mesure destinée à favoriser l'élevage des moutons consista à créer des concours itinérants. Ces concours sont l'une des meilleures formes d'encouragement à l'élevage car ils permettent de juger dans son cadre et dans son ensemble, l'effort de l'éleveur et ses résultats. Un Jury composé de 3 ou 4 membres procède à la ferme et dans le calme, à l'examen détaillé de l'élevage; il se rend compte des méthodes suivies dans l'amélioration du troupeau par voie de croisements ou de sélection. Il étudie comment l'alimentation, l'abreuvement, la lutte contre les parasites et les maladies ont été prévus et organisés.

Fixant sa visite à l'époque qui suit l'agnelage, le Jury examine les agneaux et juge ainsi la qualité de race des béliers du troupeau; il apprécie l'état des mères et celui des antenais. Par une méthode de pointage, où chacun des éléments de l'examen ainsi compris est affecté d'un coefficient en rapport avec son importance, un classement est établi. Une note rédigée par les membres du Jury est jointe à ce classement numérique. Elle résume les caractéristiques de l'élevage et en souligne les points faibles, en indiquant les améliorations souhaitables.

Une autre manière d'encourager l'élevage du mouton est la prime aux géniteurs. Un bon géniteur ne se juge pas seulement en lui-même, mais surtout d'après sa descendance. Un bélier engendrant des lots homogènes d'agneaux bien conformés porteurs de laine de qualité, doit être conservé comme un bon géniteur jusqu'à la limite d'âge.

L'Etat doit aussi intervenir dans toutes les questions qui dépassent la compétence et les moyens des particuliers. C'est ainsi qu'il doit s'efforcer de liquider la question des terres collectives, qui sont une entrave sérieuse au développement de l'élevage des moutons. Il doit avoir une politique hydraulique agricole et entreprendre les travaux de dérivation des eaux pouvant servir, soit à la création et à l'entretien de parcours irrigués, soit à l'abreuvement.

Le devoir de l'Etat est également de créer des pistes de transhumance, de les aménager en points d'eau, espacés de 20 à 30 kilomètres au maximum, en abris sommaires, en réserves alimentaires (dépôt de paille et de fourrages), en plantations de cactus inermes. Il devrait également prévoir des moyens de déplacement rapide à prix très réduit, pour les troupeaux affaiblis incapables de supporter les fatigues de la marche.

L'Etat devrait aussi orienter le Service de l'Élevage, non seulement vers les recherches de laboratoire sur les maladies épizootiques, mais aussi vers la construction de baignoires dans les centres indigènes, les démonstrations pratiques de bains et de tonte mécanique, la visite périodique des troupeaux et les conseils aux éleveurs.

Parallèlement aux Herd Books qui sont réservés à l'espèce bovine, furent créés des Livres Généalogiques des moutons ou Flock books. Les éleveurs s'occupant des races indigènes ne s'intéressent que faiblement à cette organisation. Par contre, ceux qui s'adonnent à l'élevage des races importées comprirent tout l'intérêt que présentait pour eux une sélection effectuée par les Membres d'une Commission d'inscription et la possi-

bilité de faire garantir par un organisme collectif la race des géniteurs qu'ils produisaient.

En premier lieu fut ouvert le Livre du Mérinos précoce de Tunisie, et plus récemment celui du Charmois. D'autre part, deux Livres de Troupeaux furent ouverts l'un pour suivre la constitution d'un troupeau charmois par croisement continu, l'autre pour étudier la fixation des ovins noirs obtenus et sélectionnés par les Pères Blancs sur leur Domaine de Thibar.

Dès 1935, furent inscrits 44 béliers et 380 brebis de la race Mérinos précoce, 35 brebis et 5 béliers barbarins à grosse queue et 14 sujets de race charmoise. En 1939, les Commissions ont procédé à l'inscription des 85 brebis et béliers mérinos ainsi que de 3 brebis et 3 béliers de race charmoise.

Conclusion. — Ces mesures d'encouragement à l'élevage ne sont pas négligeables, mais les doléances formulées par les éleveurs depuis de longues années sont loin d'avoir reçu toute satisfaction. Les encouragements ont été souvent prodigués verbalement. Or, ce n'est pas avec des discours, mais au moyen de primes et de larges subventions financières, que l'on pourra effectivement soutenir les efforts des éleveurs et reconnaître ainsi le rôle important qu'ils jouent dans la vie économique du Protectorat.

CHAPITRE II

Police sanitaire

C'est le décret du 3 février 1885 qui a fixé les mesures nécessaires pour garantir les troupeaux de la Régence des maladies contagieuses. Ce texte, après avoir énuméré les maladies contagieuses des animaux domestiques, prévoit simplement que « les autorités administratives locales prendront d'urgence les mesures qui leur paraîtront propres à arrêter les progrès de la contagion ».

Des sanctions sont prévues contre :

— Les personnes ayant la garde d'un animal atteint ou soupçonné d'être atteint d'une maladie contagieuse qui n'en auront pas fait sur-le-champ la déclaration à l'autorité administrative du lieu où se trouve l'animal ;

— Ceux qui auront laissé leurs animaux infectés communiquer avec d'autres, au mépris des défenses de l'Administration ;

— Ceux qui auront vendu ou mis en vente des animaux qu'ils savaient atteints de maladies contagieuses ;

— Ceux qui sans permission de l'autorité, auront déterré ou sciemment acheté des cadavres ou débris des animaux morts de maladie contagieuse ;

— Ceux qui auront importé en Tunisie des animaux qu'ils savaient atteints de maladie contagieuse ou avoir été exposés à la contagion.

Les sanctions imputables varient d'une amende de

15 à 960 francs, à un emprisonnement de 6 jours à 6 mois.

Un emprisonnement de 6 mois à 3 ans et une amende de 96 à 1.800 francs, frapperont ceux qui « auront vendu ou mis en vente » de la viande provenant d'animaux qu'ils savaient morts de maladies contagieuses quelles qu'elles soient.

Une circulaire du Premier Ministre aux Caïds en date du 7 mars 1895, demande à ces fonctionnaires de veiller à ce que des déclarations prescrites par l'article 1^{er} du décret du 3 février 1885 soient faites par leurs administrés à leurs Cheikhs. Les Caïds devront faire part, sans délai, de l'apparition d'une maladie contagieuse, non seulement au Ministère mais encore à l'autorité française du lieu.

La réglementation édictée pour protéger les troupeaux contre les maladies contagieuses, peut se diviser en deux groupes :

1^o Les mesures sanitaires prises à l'entrée d'animaux en Tunisie ;

2^o Celles qui ont pour but de lutter contre les épizooties qui éclatent dans le pays.

Nous avons vu précédemment, quelles sont les restrictions imposées par le Gouvernement à l'importation des animaux en Tunisie.

Une série d'articles du décret du 14 février 1904, édictent les précautions suivantes :

— « Lorsque les animaux dont l'entrée en Tunisie est prohibée pour cause de peste bovine sont présentés à l'importation, ils sont saisis et abattus sur place, malades ou non.

— « Dans tous les cas les cadavres sont enfouis avec

la peau, tailladée, ou détruits. Il n'est alloué aucune indemnité aux propriétaires des animaux abattus en application de ces dispositions.

— « Les maladies contagieuses autres que la peste bovine, constatées à l'importation, donnent lieu aux mesures suivantes :

« 1° En cas de péri-pneumonie contagieuse, tout animal malade est abattu sur place, ceux qui ont été exposés à la contagion sont repoussés hors du territoire, après avoir été marqués ;

« 2° La clavelée comporte à la frontière de terre, les mêmes mesures que la maladie précédente à l'arrivée par mer ; elle entraîne l'abatage immédiat des animaux malades et laisse facultative pour le propriétaire ou le conducteur, soit la mise en quarantaine pendant un mois, avec clavelisation des animaux suspects, soit le renvoi à la boucherie ;

« 3° En cas de fièvre aphteuse, les animaux malades, ceux qui présentent des symptômes douteux et ceux qui ont été exposés à la contagion sont repoussés après avoir été marqués ;

« 4° En cas de morve ou de farcin, tous les animaux reconnus atteints sont abattus ;

« 5° La constatation à l'importation du charbon, de la tuberculose, du rouget et de la pneumo-entérite infectieuse, entraîne l'abatage des animaux malades ;

« 6° Tout animal présenté à l'importation et reconnu atteint de dourine, est abattu ; en cas de doute, l'animal est repoussé après avoir été marqué ou mis en surveillance pendant un mois. Toutefois, l'autorisation d'entrée peut être accordée pour les chevaux et ânes entiers,

malades ou suspects si leur propriétaire ou conducteur s'engage à les faire émasculer immédiatement.

« Les mesures sanitaires à prendre à la frontière sont ordonnées par les autorités locales de police partout où il en existe et à leur défaut, par les chefs indigènes, conformément aux indications du vétérinaire désigné pour la visite sanitaire.

« Les frais d'abatage, d'enfouissement et de transport, de quarantaine, de désinfection, ainsi que tous les autres frais auxquels peut donner lieu l'exécution des mesures sanitaires ordonnées, sont à la charge des propriétaires ou conducteurs d'animaux ».

Contre la fièvre aphteuse, un arrêté du 22 avril 1893 prescrit à tout propriétaire ou personne ayant la garde d'un animal atteint de fièvre aphteuse, d'en faire sur-le-champ la déclaration au Cheikh de sa fraction, s'il est indigène, ou au Contrôleur civil, s'il est Européen.

Dès qu'une déclaration aura été faite au Cheikh, celui-ci avertira immédiatement le Caïd qui prendra, d'accord avec le Contrôleur civil, un arrêté portant déclaration d'infection. Cette déclaration entraîne l'application des mesures suivantes :

1° Marque aux ciseaux de tous les animaux composant le troupeau dans lequel a été trouvée une bête atteinte de fièvre aphteuse;

2° Interdiction de laisser sortir ces animaux hors d'un périmètre qui leur sera désigné.

Les Caïds peuvent, d'accord avec les Contrôleurs civils, désigner dans les régions déclarées d'infection un emplacement provisoire où les animaux malades sont vendus exclusivement pour la boucherie.

Contre la tuberculose des bovidés, un décret du 23 mai

1906 assujettissait à l'épreuve de la Tuberculine les animaux de l'espèce bovine importés. Un récent décret (15 juillet 1941) a rendu la tuberculinisation obligatoire, pour les bovidés âgés de plus d'un an :

1° A l'importation par mer, lorsque ces animaux ne sont pas accompagnés d'un certificat attestant qu'ils n'ont pas réagi à l'épreuve de la tuberculine, pratiquée depuis moins de 15 jours;

2° Au moins une fois par an, dans les vacheries-laiteries, soumises au contrôle sanitaire et hygiénique de l'Etat;

3° Eventuellement, dans toute étable où un cas de tuberculose a été constaté. La tuberculinisation ne peut être pratiquée que par un vétérinaire sanitaire désigné ou agréé par le Chef du Service de l'Elevage et exclusivement suivant les procédés approuvés par ce dernier.

Les opérations de la tuberculinisation donneront lieu à rétribution par l'Administration, du vétérinaire habilité, suivant le tarif ci-après :

a) Quel que soit le procédé en pratique :

10 francs pour le premier animal;

5 » pour chacun des quatre suivants;

3 » pour chaque animal en plus du cinquième.

b) Pour les épreuves sous-cutanées, nécessitant des interventions entre 18 heures et 6 heures et quel que soit le nombre de bêtes, une vacation la veille de l'inoculation et 3 vacations le jour de celle-ci, le tarif étant fixé à 20 francs par vacation d'une durée de trois heures.

Contre la clavelée, le 30 avril 1901, un arrêté réglementa l'exportation des moutons tunisiens, conformément à une décision du Ministre de l'Agriculture en date du 27 juin 1900, obligeant les moutons à la claveli-

sation, au moins un mois avant leur embarquement. Depuis 1906, la sérothérapie anti-claveleuse fut appliquée avec succès en Tunisie, non seulement aux moutons destinés à l'exportation, mais aussi à titre curatif dans les troupeaux d'élevage. Cette méthode a en effet le pouvoir de conférer une immunité d'une certaine durée aux animaux sains.

Contre la rage, une série de décrets (3 juin 1916, 4 août 1925, 23 juin 1931), et un arrêté du 1^{er} juin 1932, prévoient différentes mesures et en particulier que les animaux herbivores (chevaux, ânes, mulets, bovidés, chameaux) mordus ou approchés par un animal enragé ou suspect de rage doivent être mis en surveillance pendant six semaines au moins. Le propriétaire ne peut se dessaisir de ces animaux avant l'expiration de ce délai, si ce n'est pour les faire abattre.

Contre la dourine, le décret du 20 février 1905 édicte un certain nombre de mesures sanitaires concernant :

1° L'obligation pour les propriétaires des étalons-rouleurs d'adresser, au début de chaque année, aux Caïds ou aux Contrôleurs civils de leur circonscription, une déclaration verbale ou écrite;

2° La désignation par l'Administration d'un vétérinaire chargé de l'examen desdits animaux;

3° La délivrance aux détenteurs de l'étalon ou du baudet, d'un livret individuel et de saillies qui doit être présenté à toute réquisition de l'autorité locale ou des agents chargés de constater les infractions au décret.

Les étalons-rouleurs et les baudets-étalons doivent être présentés tous les quinze jours, du 15 février au 1^{er} septembre, à l'examen du vétérinaire.

Si la visite décèle chez l'étalon, qui en est l'objet, l'existence d'une maladie contagieuse ou héréditaire, le vétérinaire se fait restituer son livret. Dans la première quinzaine de septembre, tous les livrets sont remis par leurs possesseurs aux vétérinaires préposés à la visite, et adressés par ces derniers au Chef du Service de l'Elevage.

Les étalons-rouleurs ne peuvent pratiquer la monte que sur les marchés. Leurs propriétaires sont tenus de faire, à l'aide de ciseaux, une raie très apparente sur la cuisse droite des juments qu'ils viennent de saillir. Les juments saillies par les étalons-rouleurs ou les baudets-étalons ne sont pas admises dans le courant de la même année, à la saillie des étalons de l'Etat. Réciproquement, les juments saillies par les étalons de l'Etat ne peuvent être présentées aux étalons-rouleurs. Les Chefs de stations de monte opèrent sur la cuisse gauche de ces juments, une marque identique à celle dont il est fait mention ci-dessus.

Lorsque la dourine est constatée dans une localité, le Directeur de l'Agriculture prend, sur la proposition de l'Inspecteur Chef du Service de l'Elevage, un arrêté déterminant le périmètre de la zone infectée. Aucun étalon n'est admis à pénétrer dans cette zone pour y pratiquer la monte et cette interdiction subsiste pendant un an à dater de la dernière manifestation de la maladie.

La réglementation de la monte des étalons découle du décret du 12 mai 1933, modifié par un décret du 23 février 1939. En voici les dispositions essentielles.

Aucun étalon ne peut être employé à la monte de juments appartenant à d'autres qu'à son propriétaire,

s'il n'est muni d'un certificat délivré par un Inspecteur ou un vétérinaire du Service de l'Elevage et constatant qu'il est indemne de toute affection ou de tare le rendant indésirable comme reproducteur.

Tout propriétaire d'un étalon utilisé pour la monte publique doit en faire chaque année la déclaration au Contrôleur civil qui avise le Directeur des Affaires Economiques. Ce dernier prend ses mesures pour envoyer sur place l'agent chargé de visiter l'animal et de délivrer le certificat valable pour la saison de monte.

Il est créé une catégorie dite « étalons autorisés » dont les produits pourront avoir accès dans les différents Stud Books suivant leur origine, et être admis à concourir aux primes d'encouragement à l'élevage du cheval en Tunisie.

Les étalons autorisés ne pourront être employés à la monte que pour la région désignée sur le titre d'autorisation. Ils seront soumis à des visites sanitaires.

En ce qui concerne les maladies contagieuses des abeilles, un arrêté du 29 juillet 1934 prescrit que les ruchers présumés infectés, doivent être visités par un vétérinaire sanitaire du Service de l'Elevage. Après la constatation de la maladie, le Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, prend un arrêté portant déclaration d'infection des ruchers atteints. La destruction totale par le feu des ruches et du matériel infecté peut être ordonnée s'il est nécessaire.

Les Piroplasmoses méritent une mention spéciale. Ce sont des maladies du sang de la plupart des animaux domestiques (cheval, bœuf, mouton) qui sont dues à la présence dans les globules rouges de petits organismes

microscopiques appelés piroplasmes inoculés par des piqûres de tiques. Les piroplasmoses bovines sont fréquentes, surtout en été.

Contre ces graves maladies dont la forme la plus redoutable est la théileriose, les médicaments même très actifs ne guérissent les animaux atteints que lorsqu'ils sont appliqués dès les premiers signes de la maladie. Mais on peut prévenir les piroplasmoses :

— en supprimant les tiques, agents de transmission de la maladie ;

— en vaccinant les bovins.

Dans le but de vulgariser ces méthodes préventives, la Direction de l'Elevage a édité un petit opuscule rédigé par M^{me} Cordier, chef de Laboratoire à l'Institut Arloing. Les indications et les conseils qui s'y trouvent rendront certainement de grands services aux éleveurs qui voudront les suivre.

L'ensemble de cette réglementation sanitaire n'est certes pas parvenu à faire disparaître complètement les épidémies de fièvre aphteuse, et surtout de piroplasmose, qui entraînent des pertes, atteignant parfois 50 à 60 % des effectifs malades, mais la surveillance du bétail par les Vétérinaires du Service de l'Elevage et le contrôle de ses produits, peu à peu organisés sur des bases méthodiques, donnent une sécurité croissante à l'éleveur et au consommateur.

CONCLUSION GENERALE

En 1939, le Conseil National Economique soutenait que « l'Agriculture française connaît, pour quelques grandes productions protégées, l'état de pléthore presque permanent et l'apport colonial achève l'écrasement des marchés. C'est là le drame du conflit agricole franco-colonial.

« La situation économique de l'Agriculture métropolitaine est pour un proche avenir très alarmante. L'opinion publique est exaspérée depuis des années, par la concurrence des importations coloniales ».

Les temps ont changé. La période de prospérité et de libre circulation est terminée depuis plus de deux ans. La France doit vivre repliée sur elle-même et elle n'y parvient que très difficilement. Les importations des colonies, jadis si redoutées, sont aujourd'hui espérées et appelées, mais vainement, faute de moyens de communication.

Le peuple français et ses dirigeants ont peut-être compris aujourd'hui l'utilité des possessions d'outre-mer trop souvent jusqu'ici considérées comme des concurrents gênants.

Notre Protectorat tunisien, plus encore que les autres colonies françaises, a souffert de cet état d'esprit regrettable. Mais, si la Tunisie a rarement été placée sous l'autorité de dirigeants capables, stables et soucieux de poursuivre l'œuvre de leurs prédécesseurs, elle a eu l'avantage de compter parmi ses colons des hom-

mes énergiques et tenaces qui ont été des réalisateurs.

Quelle que soit l'orientation qu'ils se proposaient de donner à leur production, les éleveurs, en particulier, pour réussir ont dû et doivent encore non seulement bien connaître le bétail et ses besoins, mais encore posséder « un esprit d'observation développé et constamment en éveil à l'égard des hommes, des bêtes et des choses », suivant l'expression de Geoffroy Saint-Hilaire.

Grâce à ces qualités et une bonne base de départ, la réussite à souri à beaucoup d'entre eux, avec ses satisfactions intimes et avec ses influences, ses répercussions heureuses sur l'économie animale des milieux indigènes.

Chez ces derniers, le perfectionnement des races qu'ils élèvent est entravé par une indifférence fataliste, très difficilement vaincue. Les facteurs d'amélioration : reproduction, hygiène, alimentation sont souvent pour eux lettre morte.

Il faut modifier cet état de choses par la contagion de l'exemple. La constatation d'élevages européens bien dirigés, ne peut exercer qu'une influence heureuse sur les pratiques routinières des indigènes. L'intelligence musulmane, frappée à la longue par le succès des colons, finira par s'ouvrir aux progrès de l'élevage et par tirer un meilleur parti de ses troupeaux mieux conduits et mieux entretenus.

Seule l'action combinée des éleveurs et des Pouvoirs Publics, peut engendrer l'unité de vue et la continuité dans l'effort, indispensables au succès d'une telle entreprise.

Mais dès aujourd'hui, les résultats obtenus grâce à l'action méthodique et persévérante du service de l'Elevage, appuyé sur la colonie française du Protectorat,

sont considérables et ils permettent d'escompter de nouvelles et importantes améliorations.

C'est ainsi qu'au cours des vingt-cinq dernières années seulement, le cheptel tunisien a vu tripler son effectif qui est passé de moins de 2 millions à plus de 6 millions de têtes, tandis que parallèlement ses aptitudes se sont perfectionnées très nettement.

Alors qu'il y a peu de temps encore, en période normale, la Régence importatrice de bétail de toutes catégories, ne produisait pour le travail des champs, les transports et les besoins de la consommation que des animaux petits, mal conformés, tardifs, manquant de force et ne fournissant à la boucherie qu'une viande médiocre, le pays exportait jusqu'en 1939, pour plus de 100 millions de francs d'animaux et de produits d'animaux réputés. Il n'introduisait plus sur son territoire que quelques centaines de vaches laitières ou de géniteurs de provenance française.

Si ce trafic est actuellement interrompu, nul doute qu'il reprendra plus important encore, à la fin des hostilités, permettant à la Tunisie de contribuer pour sa part à la reconstitution du cheptel décimé de la Métropole.

Sous l'égide du Service de l'Élevage, la production animale est appelée à devenir de plus en plus un élément primordial de la richesse intérieure du Protectorat. Etant l'une des activités essentielles de la Tunisie, la prospérité de l'élevage restera toujours un facteur décisif de l'équilibre physique, économique et social des nombreuses populations agricoles du pays.

APPENDICE

Monographie du Domaine d'El Hafsia, Exploitation d'Elevage du Nord de la Tunisie.

Situé à 22 kilomètres à l'ouest de Tunis, le Domaine d'El Hafsia a la configuration d'un triangle légèrement isocèle, dont la base s'appuie dans la plaine sur la grande route n° 5, dite « route d'Algérie », et dont le sommet escalade les coteaux, séparant la vallée de l'Oued Medjerda de son petit affluent de la rive droite, l'Oued Chaffrou.

Cette situation sépare nettement les terres en deux catégories différentes et d'inégale étendue : un tiers en coteaux et deux tiers en plaines.

Origine de la propriété. — Acquisée à titre onéreux par MM. Colomba et Lombardo, sujets italiens, à M^{me} Zehra ben Hadj Hassein, chérif, veuve de Si Salah ben Khelil, le 6 avril 1900, la propriété a été immatriculée par décision du Tribunal mixte de Tunis, rendue le 24 août 1901, sous le nom de « Hafsia-Trapani ».

Le titre de propriété a été établi, conformément à la loi du 1^{er} juillet 1885, par le Conservateur de la Propriété foncière le 5 novembre 1901 avec inscription le même jour au profit de M^{me} Zehra d'une rente d'enzel annuelle de 4.500 francs payable par semestre et d'avance, à partir du 1^{er} octobre 1900.

En Afrique du Nord, l'enzel est défini « contrat rendant le preneur propriétaire absolu et à perpétuité de

la chose aliénée sous réserve d'une redevance originai-
rement fixée, et invariable, à l'égard du bailleur ».

Ici, la rente était stipulée rachetable à la volonté du
crédirentier, moyennant le paiement au comptant de
16 annuités, mais seulement dix ans après le 21 mars
1900. L'acte constitutif d'enzel portait notamment que
la crédièntière devait prévenir ses débiteurs, au cas
où elle aurait l'intention de céder sa rente et leur don-
ner la préférence à prix égal sur tous autres acquéreurs.

Le 20 mai 1912, la propriété a été vendue à M. Golay,
de nationalité suisse, moyennant le prix de 208.000 fr.,
et l'obligation d'acquitter la rente d'enzel annuelle.

Le 15 octobre 1912, l'inscription concernant la rente
d'enzel a été radiée définitivement, après rachat par
M. Golay aux conditions stipulées. Le 11 mai 1918,
M. Golay a vendu au propriétaire actuel, M. Delorme,
de nationalité française, moyennant le prix de 650.000
franes.

La superficie de la propriété, qui était à cette date de
700 hectares, a été ramenée à 400 par suite de cessions
à l'Etat en 1927 et 1931.

Elle se classe donc parmi les exploitations de
moyenne étendue, mais comme elle a été complétée par
la location d'un « Enchir » Habous limitrophe de 250
hectares environ (non immatriculé), elle comprend en
réalité environ 650 hectares entièrement en cultures et
se rattache ainsi aux assez grandes propriétés du nord
de la Tunisie.

La pluviométrie est assez variable d'une année à
l'autre. La moyenne des précipitations des vingt der-
nières années est de 431 mm. D'une façon générale, ce
sont les pluies du printemps (fin mars et courant avril)

qui assurent la récolte, à condition toutefois que la gelée tardive ou les invasions de rouille ne viennent pas causer des dégâts importants.

Bâtiments d'exploitation. — Ils se composent de deux groupes principaux séparés de 160 mètres environ. Ils comprennent :

1° Pour le groupe Est : un vieux bordj arabe servant actuellement d'écurie à mulets, deux étables à bœufs de chacune 52 têtes, un petit atelier de forge, deux magasins de matériel ;

2° Pour le groupe Ouest, un grand bâtiment servant autrefois de logement commun aux douze familles siciennes, qui exploitaient la propriété en qualité de métayers. Il a été transformé depuis en magasin à céréales pour les diverses manipulations des graines (tararage, triage, poudrage des semences, etc.). Il a été ensuite agrandi et complété par plusieurs locaux et par deux étables servant de vacherie, de jumenterie et de porcherie.

Enfin, un silo-tour de 210 mètres cubes et un hangar de 500 mètres carrés complètent cet ensemble qui représente l'installation affectée à la production animale, tandis que le groupe du vieux bordj comprend les aménagements réservés à la traction mécanique et animale, ainsi qu'au matériel de toute nature.

Entre ces deux groupes de bâtiments, s'élèvent les habitations comprenant la maison du maître, et des logements pour le contremaître et le personnel français.

Sur une petite colline, à 200 mètres du bordj, se trouvent les gourbis abritant une partie de la main-d'œuvre indigène. Le reste de la main-d'œuvre masculine et féminine est fourni par les douars voisins.

Alimentation en eau. — Trois puits, dont deux seulement sont utilisés, alimentent la ferme en eau. Le principal est pourvu d'un aéro-moteur, avec pompe et canalisations qui amènent l'eau dans plusieurs réservoirs qui totalisent une réserve importante de 100 mètres cubes, cependant pas toujours suffisante, dans les périodes de fortes chaleurs, à cause du nombreux personnel et des 300 têtes de bétail de trait ou d'élevage.

Le débit des puits peut, non seulement répondre à tous ces besoins, mais il permet encore d'irriguer une plantation d'oliviers dans laquelle les fourrages d'été (luzerne, sorgho) occupent environ 2 hectares.

Cultures fourragères. — Elles occupent une place importante en raison de l'effectif élevé des animaux. La base de ces cultures est fournie par la vesce qui est soutenue par de l'avoine, les tiges trop grêles de la légumineuse rampant sur le sol au grand préjudice de la qualité du fourrage si cette précaution n'est pas prise. La bonne proportion du mélange des graines est de deux tiers de vesce pour un tiers d'avoine.

Si les semences de vesces sont rares et chères, on met autant d'avoine que de vesces, ou quelquefois davantage, mais il est préférable d'obtenir un fourrage où la légumineuse est prédominante, car il est plus nutritif.

Sur la sole fourragère on sème également des céréales secondaires : avoine et orge. Une bonne partie de l'orge est fauchée en vert, à cause de sa précocité, pour être distribuée aux vaches, souvent dès le mois de décembre. La terre est abondamment engraisée au fumier de ferme afin d'avoir le maximum possible de végétation. Le fumier renferme beaucoup de mauvaises

graines, mais cela ne présente pas un grand inconvénient, car les parties les plus fournies en mauvaises herbes sont destinées à l'ensilage.

Une surface de 2 hectares environ est consacrée annuellement à la betterave fourragère. On la sème à deux époques : une partie en novembre pour en avoir de précoce et l'autre en février, qui fournit les racines d'arrière-saison et qui sont plus précieuses encore que celles du début de l'été. Cette culture est plus difficile qu'en France, mais avec des soins particuliers de préparation, une forte fumure et de nombreux binages, on arrive toujours à la réussir et elle donne un gros appoint dans l'alimentation du bétail.

Le bersim ou trèfle d'Alexandrie, est une excellente légumineuse fourragère qui donne plusieurs coupes sans irrigation, lorsque les pluies d'automne en permettent la levée à partir de fin octobre. La première coupe s'effectue avant la fin décembre, presque en même temps que les premières orges en vert. Avec l'irrigation et de fortes fumures, le bersim donne cinq à six coupes et permet d'attendre la saison chaude où l'on peut faucher le maïs et le sorgho, qui exigent de l'eau et de la chaleur pour donner des résultats intéressants.

A part un vignoble de 15 hectares environ et une olive comptant 1.000 arbres, c'est la culture du blé et l'élevage qui constituent la richesse du domaine. Nous nous bornerons à étudier ici les divers animaux qui vivent à El-Hafsia.

Le cheptel vif comprend, d'une part, des animaux de trait ; d'autre part, des vaches laitières et des porcs.

Détail de trait. — Il se compose de 104 petits bœufs de labour de la race du pays. Leur poids moyen est à

peine de 350 kilos avec des variations assez fortes (minimum 300, maximum 420). Les plus gros sont utilisés comme bœufs de timon. Ces animaux sont très vifs et fournissent un excellent rendement au travail, malgré leur taille réduite et leur mode d'attelage au joug du garrot.

Ils ne sont pas toujours conduits avec la douceur souhaitable et la longe du fouet s'abat trop souvent sans motif sur leur croupe meurtrie.

Depuis la pénurie des carburants ils sont très recherchés par tous ceux qui les avaient abandonnés pour la motoculture. Aussi sont-ils rares et chers (plus de 8.000 francs la paire). Les bœufs ne sont pas élevés sur l'exploitation. Ils sont renouvelés par cinquième environ chaque année. Achetés sur les marchés à l'âge de 5 à 7 ans, ils sont vendus après cinq à six ans de bons services avec un amortissement qui ne dépasse guère 20 à 30 % de leur prix d'achat.

A côté des bœufs, l'exploitation compte comme animaux de trait, une vingtaine de mulets dont la plus grande partie est née et élevée sur la ferme même.

Quatre juments sont destinées à cette production mulassière, avec le concours de baudets-étalons de choix que le Service de l'Élevage met à la disposition des agriculteurs à la station de monte de Massicault. On obtient ainsi des mulets plus étoffés que ceux de la race locale et qui sont d'excellents animaux de trait. Malheureusement les réquisitions de l'armée en 1939 ont enlevé les plus beaux sujets, fruit d'une dizaine d'années d'efforts.

En dehors des services d'écurie et de transport, les mulets sont employés de préférence à certains travaux



Vache Schwitz, née le 2 avril 1936.
Poids 644 kg. — 5^e veau né le 21 janvier 1941.



Troyen né le 1^{er} juillet 1932. Importé fin février 1934.
Age 20 mois. Poids 454 kg.

des champs, moins pénibles que d'autres et pouvant s'effectuer à une vitesse accélérée. Il en est ainsi pour les semoirs à graines, les épandeurs d'engrais, les faucheuses, les rateaux, les moissonneuses-lieuses et les labours du vignoble et des oliviers.

Le mulet coûte plus cher à entretenir que le bœuf, mais il consomme moins de fourrage, car c'est un monogastrique. Il lui suffit d'avoir régulièrement sa ration de grains, deux fois par jour et de la bonne paille à volonté. Les réparations des harnachements sont également coûteuses et plus difficiles à exécuter que celles des jougs et chaînes de traction des bœufs. D'autre part les mulets âgés se vendent assez mal, et il faut compter un amortissement de 75 à 80 % du prix d'achat. Le travail avec les mulets revient donc assez cher, mais il a l'avantage d'être rapide.

Animaux de rente

1° *Les vaches laitières.* — Le Domaine s'est orienté depuis 1925, vers la production des vaches laitières en vue de la vente aux nourrisseurs de la banlieue de Tunis, qui, en temps normal, de mars à novembre, ne pouvaient importer de France les vaches nécessaires au renouvellement ou à l'augmentation de leur effectif. Les vaches nées dans le pays et par conséquent acclimatées sont recherchées par ces acheteurs à condition qu'elles fournissent un minimum de 12 litres de lait par jour, en pleine lactation. Ce rendement journalier, qui paraît insignifiant à côté de ceux obtenus en France, n'était cependant pas courant il y a une quinzaine d'années, et il ne l'est pas encore aujourd'hui.

La race indigène n'étant pas laitière, des croisements furent essayés dans diverses exploitations, le plus souvent sans aucune directive rationnelle, sans esprit de suite et ne donnèrent que des résultats localisés.

Un petit noyau de 4 vaches et de 2 génisses de race brune des Alpes (race Schwitz) trouvé à l'arrivée sur la ferme se révéla fort intéressant par la douceur de caractère, la facilité de traite et le rendement en lait.

Après une enquête en Algérie dans la région de Sétif, où la race Schwitz occupait dès 1926, une place prépondérante dans une foire-concours, il fut décidé de continuer dans cette voie. Durant les premières années fut utilisé comme taureau un produit métis trois quarts Schwitz faisant partie du cheptel de trait. Les femelles obtenues étaient bien conformées, mais les aptitudes laitières avaient tendance à diminuer.

Pour éviter la dégénérescence du troupeau, on songea à faire appel à un taureau de race pure. On commença par importer de France (Châtillonnais) quelques taureaux et quelques vaches de la race Schwitz élevés dans cette région depuis de longues années. Les premiers sujets obtenus, soit par croisement, soit par conservation de la race pure, ne donnèrent pas grande satisfaction. Les taureaux n'avaient pas été choisis parmi les reproducteurs d'élite ayant une ascendance laitière bien confirmée et un pedigree donnant toute garantie. Or, le taureau est tout dans un élevage et il ne faut pas se contenter d'un reproducteur bien conformé, acheté chez un voisin ou chez un marchand, mais se procurer un taureau de lignée connue, réputée et dans lequel on ne paiera pas seulement le poids de la viande, mais aussi la puissance héréditaire.

En 1930, l'acquisition d'un taureau de grande origine, au point de vue laitier, permit d'obtenir une descendance dont les qualités laitières se sont confirmées, maintenues, et même accentuées grâce à l'importation de deux autres reproducteurs d'égale valeur et à l'utilisation de deux des fils du premiers taureau, nés à la ferme et ayant hérité des belles aptitudes de leur père.

Parallèlement, une sélection poursuivie aussi rigoureusement que possible, permet d'avoir un troupeau très homogène et bien stabilisé.

En principe, les vaches sont gardées jusqu'au troisième ou quatrième veau pour être observées et vendues aux laitiers au moment où elles atteignent leur maximum de valeur. Les veaux mâles trouvent presque toujours preneurs comme reproducteurs chez les éleveurs qui s'orientent de plus en plus vers l'amélioration laitière de leurs animaux. Les vaches disponibles à la vente sont surtout achetées par des laitiers qui les connaissent et les paient mieux que les éleveurs. Ces derniers préféreraient les jeunes femelles, mais elles ne sont pas mises en vente.

Toutes les vaches, contrairement à celles du pays, se laissent traire sans leur veau. On laisse cependant téter les jeunes durant tout le premier mois. Ensuite, on les habitue progressivement à un mélange de lait naturel et artificiel jusqu'au sevrage qui a lieu à six mois. Il faut beaucoup de soins et de propreté pour éviter les accidents assez fréquents dans l'élevage des jeunes veaux au seau. Pour certains sujets, il faut toujours blanchir la soupe lactée avec un peu de lait; pour d'autres, cette supercherie n'est pas indispensable.

L'élevage sous la mère est évidemment le meilleur

et le plus simple. Il permet d'obtenir des sujets plus robustes et plus précoces. Cependant, avec les soins et les aliments appropriés, on arrive à une précocité qui est bien marquée par l'évolution des dents de remplacement. En moyenne les pinces permanentes sortent à 22 mois au lieu de 24, les premières mitoyennes à 32 mois au lieu de 36, les deuxièmes mitoyennes à 42 mois au lieu de 45, et enfin les coins à 52 mois au lieu de 60.

On gagne donc huit mois sur le développement général, soit presque un vélage, car les génisses sont sailles dès qu'apparaissent les pinces de remplacement. Certains pensent qu'il vaudrait mieux attendre quelques mois de plus, avant de les livrer au taureau, mais, à condition de les alimenter suffisamment, les jeunes mères se développent normalement et leur produit également.

Production du lait. — Malgré l'élevage des veaux, il reste une assez grande quantité de lait à utiliser. Il y a quelques années, ce lait était transformé en crème et une partie en beurre. Le prix de vente étant trop bas et la clientèle inconstante, l'opération était peu rémunératrice.

La distance de Tunis n'étant pas exagérée (25 kilomètres du centre de la ville), la vente du lait en nature était la meilleure solution. Tout d'abord, les bidons étaient envoyés matin et soir par les cars du service public, il suffisait de les porter à la route distante de la vacherie de 1 km. 500. En été, les bidons attendaient quelquefois trop longtemps le passage du car et malgré les précautions prises, il y avait des pertes.

Plus tard, l'enlèvement sur place à la vacherie fut



Vache Schwitz, née le 17 mars 1935.
Poids 555 kilos. — 5^e veau le 10 décembre 1940.



Baptiste II. — 40 mois. Poids 650 kg. Né à El-Hafsia.

organisé deux fois par jour par le ramasseur lui-même avec une petite camionnette. Cela lui permet de ramasser les petites quantités de lait disponibles chez une douzaine de petits éleveurs de la région, en plus de ce qu'il trouve à El Hafsia.

Au cours de ces dernières années, le prix de vente à la ferme a oscillé entre 1 fr. 05 et 1 fr. 80, il est resté plus d'un an à 1 fr. 70 le litre malgré l'augmentation de dépenses de toutes sortes. Cette taxation ridiculement faible a compromis sérieusement l'approvisionnement de la ville de Tunis. Nous avons vu précédemment que le prix a été fixé en août 1941 à 3 fr. 40 le litre, somme qui semble momentanément suffisante.

La production de vaches laitières rencontre de graves difficultés en Tunisie, par suite des piroplasmoses. Toutes les autres maladies dont souffrent les bovins des pays tempérés existent dans la Régence, mais on peut y remédier assez facilement. Pour les piroplasmoses on est au contraire bien désarmé. Tous les médicaments essayés n'ont pas donné de résultats encourageants.

Quant aux méthodes de prémunition conseillées par l'Institut Pasteur d'Algérie, elles sont loin d'être au point, comme en témoigne une expérience continue de dix années sur le troupeau d'El Hafsia qui a payé, en 1939 et en 1940, un lourd tribut à la thélériose, forme la plus meurtrière des piroplasmoses en Afrique du Nord. Les pertes par cette affection ont été en effet de cinq unités chacune de ces deux années sur un effectif de 80 têtes, soit un peu plus de 6 %. En y ajoutant les pertes par d'autres maladies ou par accidents divers, c'est vraiment très difficile à supporter dans l'économie d'un élevage.

La lutte indirecte contre les piroplasmoses par le croisement zébu est impossible à poursuivre dans la production des vaches laitières, car le zébu n'est pas laitier et il transmet très vite ce défaut capital.

On fonde cependant des espoirs sur les expériences poursuivies depuis quelques années à l'Etablissement de Sidi-Tabet, avec une famille de zébus Scind de souche laitière en croisement avec des vaches Schwitz. Des résultats intéressants ont également été obtenus sur le Domaine des Pères-Blancs, à Saint-Joseph de Thibar, par l'intervention du taureau zébu ordinaire et grâce à un brassage de sang de plusieurs races françaises avec la race indigène et le zébu.

Souhaitons que le problème des piroplasmoses, très ardu, mais capital pour l'élevage Nord-Africain, soit étudié sans relâche par les laboratoires scientifiques, auxquels il est indispensable de donner les moyens nécessaires si l'on veut éviter les hécatombes qui se produisent encore dans les meilleurs troupeaux.

2° *Porcherie*. — Elle se compose de 11 reproducteurs (1 verrat et 10 truies) et d'un effectif très variable de jeunes.

Les animaux sont de la race Yorkshire Large White, qui semble donner les meilleurs résultats en stabulation. On poursuit principalement la reproduction des porcelets qui sont vendus soit pour l'élevage, comme reproducteurs, soit après castration pour l'engraissement aux laitiers des environs de Tunis, qui ont souvent une petite porcherie annexée à leur étable. Les familles des agriculteurs voisins sont également de bons clients du domaine d'El Hafsia.

L'élevage des porcs permet d'utiliser au mieux les

déchets de grains résultant du nettoyage des céréales. Pendant la période d'été, lorsqu'il n'y a plus d'herbes vertes, on donne aux porcs une petite ration journalière, comprenant les feuilles et collets de betteraves, ainsi que les fruits des cactus inermes, dont ils sont friands. Pour l'engraissement, la base de la ration est constitué par de l'orge moulue mélangée à du son fin et à une petite quantité de féverolles concassées, afin d'enrichir la ration en matières azotées.

La variation des cours de la viande de porc et des aliments fait que les résultats économiques sont plus ou moins intéressants et suivant les circonstances, l'effectif est diminué ou augmenté, ce qui peut se faire assez facilement et rapidement avec un animal prolifique comme le porc.

Au total, le cheptel vif compte, en moyenne :

104 bœufs de labour,
20 mulets,
2 chevaux,
4 juments,
2 muletons,
1 poulain,
40 vaches,
40 génisses et veaux,
2 taureaux,
1 verrat,
10 truies,
40 jeunes.

Personnel. — Le personnel comprend :

1 contremaître et
1 surveillant français

et une main-d'œuvre exclusivement indigène qui compte une quinzaine d'hommes, 25 jeunes gens et 10 à 20 femmes.

Il y a donc une quarantaine de familles et une population de 150 à 200 personnes qui vivent sur la ferme ou autour d'elle. Certaines familles sont occupées depuis plus de vingt ans sur la propriété.

Dans l'ensemble, les rapports avec le personnel indigène sont satisfaisants. Certains ouvriers peuvent cultiver un lopin de terre, voisin de leur gourbi, et ils commencent à améliorer leurs méthodes ancestrales de culture.

La population des douars environnants augmente régulièrement, comme dans toutes les régions du Protectorat, cultivées par les colons français. C'est la meilleure preuve que la collaboration franco-tunisienne est utile pour assurer la mise en valeur des terres et pour améliorer la condition des indigènes.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Gilbert GIDEL.

Vu, le Doyen :
Georges RIPERT.

VU ET APPROUVÉ,
Le Président de thèse :
René MAUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

- PIETREMENT. — Les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques, 1883.
- AUREGGIO (E.). — Les chevaux du Nord de l'Afrique, 1893.
- BOURDE (P.). — Rapport sur l'élevage du mouton en Tunisie, 1893.
- GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — L'élevage dans l'Afrique du Nord, 1919.
- CHAUVIN. — L'élevage des bovins en Tunisie.
- COTTIER. — Etat actuel de la production animale en Tunisie (*Congrès d'Agronomie du Cinquantenaire*, 1931).
- DESPOIS (J.). — La Tunisie.
- AUGÉ-LARIBE. — La situation agricole en France, 1941.
- Statistiques commerciales de la Tunisie, 1910, 1920, 1930 à 1938.
- Statistiques générales de la Tunisie, mêmes années.
- La Tunisie Agricole :*
- MATHON (E.). — Le Marché lainier en Afrique du Nord, mai-juin 1926.
- LALLOUR (E.). — La Société Nord-Africaine de tonte et la Société Nord-Africaine de ventes publiques, mai-juin 1926.
- DUCURTIL (F.). — Historique de l'élevage en Tunisie, avril 1930.
- DE LA CASINIÈRE (J.). — L'Union ovine de l'Afrique du Nord, avril 1930.
- COTTIER (H.). — Etat actuel de la production animale en Tunisie. Orientation à lui donner, janvier 1933.
- CHAUVIN (M.). — Organisation de l'élevage tunisien et de la vente des produits, mars 1934.
- COTTIER (H.). — La vente aux enchères publiques de reproducteurs à l'Etablissement d'Elevage de Sidi-Tabet, avril 1934.
- COTTIER (H.). — Production et utilisation des animaux de trait par l'agriculture tunisienne, janvier 1936.
- COTTIER (H.). — Les exportations d'agneaux tunisiens en carcasses réfrigérées, mars 1938.

COTTIER (H.). — L'amélioration de la race bovine en Tunisie, novembre 1939.

COTTIER (H.). — Situation actuelle du bétail tunisien, février 1940.

COTTIER (H.). — Production du lait et exploitation des vaches laitières en Tunisie, juillet-août 1941.

DELORME (E.). — Essai de production et d'amélioration des vaches laitières à El Hafsia, juillet-août 1941.

Bulletins de la Direction Générale de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation.

GINIEIS (J.). — Sidi Tabet, janvier-février-mars 1923.

FREZOULS (J.). — Le lait de vache dans la région de Tunis, avril-mai-juin 1927.

Direction de l'Elevage. — L'Elevage du porc en Tunisie, avril-mai-juin 1924.

— Principales productions animales en Tunisie, 1931.

Renseignements fournis par :

L'Office du Gouvernement Tunisien à Paris.

Le Service de l'Elevage de Tunisie.

Des Eleveurs tunisiens.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
PREMIERE PARTIE. — SITUATION DE L'ELEVAGE EN TUNISIE	21
CHAPITRE I ^{er} . — LES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ANIMAUX DO- MESTIQUES EN TUNISIE	24
SECTION I. — <i>Espèce chevaline</i>	24
Régions d'élevage du cheval	24
Principales races de chevaux	28
SECTION II. — <i>Espèce asine</i>	35
SECTION III. — <i>Espèce mulassière</i>	38
SECTION IV. — <i>Espèce bovine</i>	41
Répartition du troupeau bovin en Tunisie	42
Races tunisiennes et races importées	45
Aptitudes des bovidés tunisiens	47
Méthodes d'amélioration des races bovines	55
SECTION V. — <i>Espèce ovine</i>	63
Principales races de moutons	64
Elevage indigène, la transhumance	68
Elevage européen	72
Gardiennage	73
Alimentation	76
Hygiène	78
Modes d'amélioration du cheptel ovin	79
SECTION VI. — <i>Espèce porcine</i>	82
Races exploitées en Tunisie	83
Alimentation des porcs	85
Méthodes d'exploitation et de production	87
SECTION VII. — <i>Espèce caprine</i>	93
Les races de chèvres en Tunisie	94
La chèvre de Malte et la fièvre méditerranéenne	96
SECTION VIII. — <i>Espèce caméline</i>	97

SECTION IX. — <i>Production avicole</i>	101
SECTION X. — <i>L'apiculture en Tunisie</i>	103
CHAPITRE II. — ORGANISATION ET AMÉLIORATION DE LA PRO- DUCTION ANIMALE EN TUNISIE	107
SECTION I. — <i>Le service de l'élevage en Tunisie</i>	107
SECTION II. — <i>Les établissements de recherches</i>	109
L'Institut Arloing	110
L'établissement d'élevage de Sidi Tabet	115
DEUXIEME PARTIE. — LE COMMERCE DES ANIMAUX D'ELEVAGE ET DE LEURS PRODUITS	121
CHAPITRE I ^{er} . — LE MARCHÉ INTÉRIEUR	123
SECTION I. — <i>Les marchés tunisiens</i>	123
Ventes aux enchères publiques de reproducteurs à l'éta- blissement d'élevage de Sidi Tabet	127
SECTION II. — <i>Le commerce de la viande</i>	128
Principales viandes consommées en Tunisie	129
Réglementation de la consommation de la viande	132
Variation des prix de la viande	135
SECTION III. — <i>Le commerce intérieur des laines et des poils.</i>	137
La laine	137
La production pileuse du chameau	138
SECTION IV. — <i>Production locale et vente du lait frais.</i> . . .	140
Lait de vache	140
Lait de brebis	144
Lait de chèvre	145
CHAPITRE II. — LE COMMERCE EXTÉRIEUR DES ANIMAUX D'ÉLEVAGE ET DE LEURS PRODUITS	147
SECTION I. — <i>Régime douanier tunisien</i>	148
Prohibitions d'entrée et de sortie	150
Restrictions d'entrée et de sortie	154
Autorisations d'entrée et de sortie	158
SECTION II. — <i>Etude des statistiques commerciales.</i>	161
Droits de douane perçus à l'importation et à l'exportation. .	161
Quantités d'animaux et de leurs produits importés et ex- portés	163
Valeur des importations et exportations des animaux et de leurs produits	166
Résumé des importations et exportations des animaux et de leurs produits	169

Principaux pays d'origine et de destination	171
<i>Animaux vivants</i> : Importation	171
Exportation	172
<i>Produits et dépouilles</i> : Importation	176
Exportation	179
SECTION III. — <i>Le commerce des cuirs et peaux</i>	181
SECTION IV. — <i>Le commerce des laines</i>	183
SECTION V. — <i>Exportations d'agneaux tunisiens en carcasses réfrigérées</i>	187
TROISIEME PARTIE. — INTERVENTION DE L'ETAT EN VUE DE REGLEMENTER ET DE FAVORISER L'ELEVAGE	
199	
CHAPITRE I ^{er} . — POLITIQUE D'ENCOURAGEMENT A L'ELEVAGE. .	201
SECTION I. — <i>Encouragements à l'élevage du cheval</i>	201
Le Stud Book tunisien	201
Primes d'encouragement à l'élevage du cheval	204
Rôle des sociétés de courses	207
Concours hippiques. Foires-concours. Commission consultative hippique	209
Service des remontes	210
SECTION II. — <i>Encouragements à l'élevage des bovins</i>	212
Les livres généalogiques du bétail	213
SECTION III. — <i>Encouragements à l'élevage des moutons.</i> .	219
CHAPITRE II. — POLICE SANITAIRE	224
CONCLUSION GENERALE	233
APPENDICE. — <i>Monographie du domaine d'El Hafsia, exploitation d'élevage du nord de la Tunisie</i>	237
Origine de la propriété	237
Bâtiments de l'exploitation	239
Cultures fourragères	240
Bétail de trait	241
Les vaches laitières	243
Porcherie	248
BIBLIOGRAPHIE	251
TABLE DES MATIERES	253

